VOYAGE PITTORESQUE

ET ARCHÉOLOGIQUE

DANS LA PROVINCE

D'YUCATAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

A	Saint-Pétersbourg,	Chez	F^d. Bellizard et Co.
—	Moscou,	—	A. Semen.
		—	C^hs. Urbain et Co.
		—	Ve Gautier et Fils.
—	Odessa,	—	J. Sauron.
		—	Miéville.
—	Florence,	—	J. Piatti.
—	Vienne,	—	Rohrman et Schweigerd.
—	Bruxelles,	—	Meline Cans et Co.
—	Amsterdam,	—	Legras Imbert et Co.
—	Hambourg,	—	Perthés et Besser.

Imprimerie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

VOYAGE PITTORESQUE

ET ARCHÉOLOGIQUE

DANS LA PROVINCE

D'YUCATAN

(AMÉRIQUE CENTRALE),

PENDANT LES ANNÉES 1834 ET 1836,

PAR FRÉDÉRIC DE WALDECK,

DÉDIÉ

A LA MÉMOIRE DE FEU

LE VICOMTE DE KINGSBOROUGH.



PARIS,

BELLIZARD DUFOUR ET Cº, ÉDITEURS,

RUE DE VERNEUIL, 1 BIS;

A LONDRES, CHEZ J. ET W. BOONE, 29, NEW-BOND-STREET,

— — BOSSANGE BARTHÈS ET LOWELL, 14, GREAT-MARLBOROUGH-STREET.

M DCCC XXXVIII.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Je pars de Tabasco pour aller à la Frontera. — Mon arrivée dans ce village où régnait le choléra. — Je m'embarque pour me rendre par mer à Campêche. — Un météore 1

Repoussés de Campêche, nous sommes obligés de retourner à Tabasco. — Petite expédition guerrière pour nous procurer des vivres 2

Nous arrivons à la Frontera. — Observations sur le choléra 3

Manière de faire voyager les bêtes à cornes par eau 4

Je me mets de nouveau en route pour Tabasco. — Une révolution en Amérique 5

Mascarade religieuse. — Immoralité du clergé 6

La ville est attaquée et l'ennemi mis en fuite 8

Je reviens à la Frontera. — Détails sur les sauriens du Grijalva. — Arrivée à Campêche 9

Description de Campêche. — Climat, population, costume, manière de vivre, détails culinaires, objets de commerce, activité de la contrebande, caractère des habitants, trait de mœurs 11

Fêtes de Saint-Roman et de Saint-François. — Vacarme effroyable 15

Conseils hygiéniques. — Je pars pour Sisal 16

Arrivée à Mérida. — On me prend pour un espion 17

Description de Mérida 18

Statue de pierre noire. — Tableau de la population de Mérida. — Grand nombre de domestiques femelles 19

Propreté des femmes du peuple. — Les arts mécaniques à Mérida. — Dégradation morale des Yucatèques 20

L'officier et la demoiselle, anecdote. — Observation sur la langue tchole et l'idiome maya. — Calendrier yucatèque 21

Ère des Mayapanèques 22

Les Mayapanèques sont antérieurs aux Aztèques. — Tradition de la migration de Zamna. — Originalité de la population de l'Yucatan. — Le type palenquéen se retrouve encore sur le visage des femmes 23

Mode de supplice adopté par les Itzaexes. — Ce que c'est que la fameuse croix de Palenqué. — Fusion des langues maya et tchole. — Visite au château de la ville 24

Étymologie des noms d'*Yucatan* et de *Cozumel* 25

La province d'Yucatan. — Tableau du clergé 26

Diminution du nombre des moines et des religieuses. — Climat, productions 27

L'île de Cozumel. — Prononciation difficile de certains mots mayas 28

Tableau topographique de l'Yucatan 29

Les noms des rues de Mérida 33

Instinct naturel des Yucatèques pour les arts. — Couleur religieuse des ouvrages des écrivains espagnols 34

Prophétie de Chilam Ballam 35

Les Lacandons et les Itzaexes. — Le cheval de Fernand Cortez 36

Les temples des Itzaexes 38

Caractère de ce peuple 39

Sacrifices des Indiens de l'île de Péten 40

Origine des peuplades de l'Yucatan. — Caractère de la physionomie des Mayas. — Dépopulation de ce pays 41

Caractère et mœurs des Lacandons 42

Tribu sauvage isolée et inconnue 43

Ancienneté des Mayas 44

Origine des Tultèques. — Première migration des Aztèques. — Le culte des Tultèques a-t-il quelque analogie avec les rites judaïques 45

Infidélité des manuscrits hiéroglyphiques fabriqués par les Espagnols 46

Fusion des Tulhâques et des Palenquéens. — Inscription trouvée sur le collier d'un squelette 47

Ancienne ballade maya 48

Combat de taureaux à Mérida. — Les couvents de cette ville 50

Immoralité des femmes de Mérida. — Anecdote à ce sujet 51

Disette. — Désolation des habitants 52

Le carnaval à Mérida. — Guerre des œufs. — Bals masqués. — La danse du cordonnet 52

Fleur du généquen. — L'épidémie du *vomito* se déclare à Mérida 54

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.
Intérieur d'une maison du temps de la conquête 55
Mode de construction dans l'Yucatan. — Singulière maison de charité 56
L'hôpital de Mérida. — La famine augmente, et l'argent manque 57
Ingratitude des Indiens; anecdote à ce sujet. — Autre anecdote sur la couardise des Yucatèques 58
Qualités des soldats et vices des chefs militaires 59
Assassinat. — Encore l'immoralité des femmes de Mérida 60
Trésors enfouis dans l'Yucatan 61
Sur une carte de l'Yucatan dressée en 1700. — Procession du *señor de las ampollas* 62
Procession de la Cène. — Les puits naturels de l'Yucatan 63
Remède contre la morsure de la vipère. — Ancienne arme yucatèque. — La scie 64
Substance mâchée par les Indigènes. — Pantomime amoureuse des Indiens. — Leur adresse à se servir de leurs pieds 65
Uxmal ou Itzalane 67
Manière de voyager dans l'Yucatan .... *Ibid.*
La ferme d'Uxmal. — Erreur des écrivains qui ont parlé des mines d'Uxmal. MM. Buchon, Balbi, de Humboldt, l'ouvrage de M. de Saint-Priest, l'abbé Baradère, Castañeda, Delrio 68
Les ruines qu'on voit à Uxmal sont celles de l'ancienne Itzalane 70
Le grand palais d'Itzalane 71
Particularité qui distingue les ruines de Palenqué de celles d'Itzalane. — Glyphes d'Itzalane. — Costumes des statues 72
Couleurs employées sur les édifices des Mayas. — Observations sur la construction des monuments d'Itzalane 73
L'éléphant indien se retrouve sur les ruines de cette ancienne ville 74
Retour à Mérida .... *Ibid.*
Mon domicile est envahi. — Mes dessins et mes papiers sont confisqués; inutilité de mes réclamations; je pars pour Vera-Cruz 75
Je m'embarque pour revenir en Europe. — Mon arrivée à la Havane. — Heureux résultats de l'administration du général Tacon, gouverneur de l'île de Cuba 76
Tableau statistique de la province d'Yucatan 77
Vocabulaire maya 79
Noms de nombre 88
Quelques phrases à l'usage des voyageurs 89
Explication des planches 91
Pièces justificatives 107

On a beaucoup écrit sur l'Égypte, et la science y a largement moissonné. Aujourd'hui l'Orient n'a presque plus de secrets pour l'Europe savante; le berceau de la civilisation antique a été exploré dans toutes ses parties; l'archéologie et l'histoire n'ont plus, en quelque sorte, qu'à glaner dans ces vastes contrées dont Moïse et Jésus-Christ ont inscrit les noms en caractères ineffaçables dans les fastes de l'humanité.

Il est temps que l'attention de l'Europe se porte sur un monde aussi riche peut-être en trésors scientifiques et en souvenirs attachants. L'Amérique est encore fort peu connue; quelques-unes des belles ruines qui couvrent le sol du Mexique ont été visitées, mais l'ignorance ou les préventions systématiques ont rendu inutiles des recherches, d'ailleurs négligemment faites. Le grand problème des communications des deux continents n'a pas fait un pas vers sa solution, bien qu'une foule de débris qu'aucun voyageur n'a jamais foulés, eussent pu, explorés avec intelligence, conduire à d'importantes révélations. Les arts, les croyances religieuses, les coutumes des peuples qui ont habité les provinces mexicaines, sont encore un mystère pour nous, et les hautes questions sociales qui se rattachent à l'existence de ces nations, sont restées jusqu'à ce jour dans le domaine des énigmes.

En publiant le résultat de mes voyages dans l'Anahuac, je n'ai assurément pas la prétention de soulever le voile qui dérobe aux yeux des hommes de ce temps les traditions d'une société anéantie. J'espère seulement avoir contribué quelque peu à la solution du problème, en reproduisant avec la plus scrupuleuse exactitude les anciens monuments de la province la plus intéressante du Mexique, monuments dont les proportions et les détails avaient été défigurés par les prétendus dessinateurs qui m'ont précédé dans ce pays. Je ne me donne pas pour un archéologue émérite; les profondes connaissances qu'exige l'étude des vestiges d'une civilisation éclipsée ne sont point mon partage. Mais j'ai vu et décrit en artiste consciencieux; je me suis attaché à rendre fidèlement ce que j'ai étudié avec patience et amour; je me flatte d'avoir ainsi ouvert la véritable voie où d'autres plus compétents que moi devront marcher pour arriver à de sérieuses découvertes. Toutes les fois que je hasarde une conjecture sur le sens d'un débris archéologique, je le fais en accompagnant mon opinion de prudentes réticences; car, pendant mes longues explorations, je n'ai jamais perdu de vue le but que je m'étais d'abord proposé, l'examen et la reproduction rigoureuse des ruines de l'Amérique centrale.

Malheureusement ma tâche ainsi restreinte n'a pu être achevée. Les obstacles insurmontables que le gouvernement de la république mexicaine a opposés à l'exécution de mes projets, m'ont empêché de compléter mon œuvre d'investigation. J'ai dû me contenter de saluer, en passant, une foule de localités riches en débris précieux, et que ma persévérance aurait tirés du fond de la végétation qui les couvre, si d'injustes persécutions ne m'avaient forcé à un retour prématuré en Europe. Quoi qu'il en soit, ce que j'ai pu faire est complet sous le rapport de la reproduction, et je le livre à la critique des voyageurs qui iront après moi interroger les restes de ces grandes cités qui m'ont prêté, pendant plus de deux ans, l'abri de leurs édifices en ruine. Ils apprécieront les difficultés que j'ai dû vaincre et le courage dont il a fallu m'armer pour arriver au résultat que j'ai obtenu.

La publication de mes travaux se composera de trois ouvrages. Le premier sera l'histoire ancienne de Mexico, écrite d'après des documents originaux recueillis sur les lieux mêmes pendant un séjour de douze ans dans ce pays. Il contiendra la chronologie véritable des Tultèques et des Aztèques

d'après les anciens monuments hiéroglyphiques que j'ai traduits, et principalement d'après le *Téamoxtli*, livre précieux que je possède. Le même volume renfermera des observations sur les mœurs modernes, les arts et l'industrie des Mexicains, sur les mines exploitées par des compagnies étrangères, sur les révolutions politiques que ce pays a subies depuis quelques années, et enfin sur le caractère de certains hommes d'Etat de la république que j'ai été à même d'apprécier à leur juste valeur.

Le second ouvrage traitera des célèbres ruines de Palenqué, que j'ai explorées, et pour ainsi dire exhumées, pendant un séjour de deux ans au milieu de ces palais délabrés. Les éléments de cette publication rassemblés avec des difficultés inouïes au milieu des solitudes que peuplent les souvenirs d'une dynastie royale et d'une nation depuis longtemps détruite, seront revêtus de tous les caractères d'authenticité qu'exige une œuvre semblable. Cette partie de mes travaux a été exécutée sous la protection du gouvernement dont M. Bustamente était le chef.

Le troisième ouvrage est celui qu'on va lire. Quoiqu'il soit le dernier dans l'ordre de mes investigations, il est, par une singulière fatalité, livré le premier au public. La raison en est simple : au moment où j'allais entreprendre une seconde excursion à mes chères ruines, un ordre de ce même gouvernement qui m'avait d'abord accordé son appui, vint me dépouiller du fruit de mes travaux. Tous mes dessins me furent impitoyablement enlevés, ainsi qu'on le verra à la fin du texte de ce volume. Je réclamai, mais ce fut vainement. Mes aquarelles, mes plans, tout ce que j'avais recueilli dans une première visite à Uxmal, alla augmenter la collection du musée de Mexico. Mais le but de mes persécuteurs fut manqué, car j'avais conservé des doubles de mes planches, et il m'a été facile de faire, d'après ces ébauches, une seconde édition de mon premier travail. Je me suis donc hâté de mettre au jour la portion de mes ouvrages dont les barbares de Mexico possèdent, comme moi, les éléments; j'ai craint qu'en ajournant la publication de mon voyage à Uxmal, quelque spéculateur, habile à profiter du larcin des chefs de la république, ne prît les devants et ne fît paraître mon ouvrage sous un nom supposé.

Je regrette d'avoir été réduit à cette nécessité, car le volume que voici est, par la matière qu'il traite, moins intéressant, dans sa plus grande partie,

que mes recherches sur Palenqué, lesquelles sont aussi complètes que possible. Palenqué eût plus dignement inauguré la publication; les hommes qui gouvernent la malheureuse république mexicaine en ont décidé autrement. Toutefois, on pourra prendre une idée de mon principal ouvrage en jetant les yeux sur le bas-relief astronomique qui figure à la fin des planches d'Itzalane, et sur l'explication que je donne de ce curieux débris.

J'ai fait précéder mon excursion à Uxmal du journal de mon séjour à Campêche et à Mérida. En lisant les détails de mœurs, les anecdotes, les tableaux statistiques et les descriptions dont se compose cette portion assez considérable de l'ouvrage, il importe de ne pas perdre de vue que mon but a été de faire parfaitement connaître aux voyageurs futurs le pays qui recèle tant de richesses artistiques et scientifiques, de leur faciliter, par tous les moyens, l'accès des localités les plus intéressantes; le vocabulaire maya, placé à la fin du texte, témoigne suffisamment de cette intention, que j'avais besoin de déclarer pour me mettre d'avance à l'abri du reproche de futilité qu'on m'aurait peut-être adressé en parcourant mon journal d'artiste et d'observateur. J'ai encore présents à la mémoire les obstacles de tout genre qui naissaient pour ainsi dire sous mes pas, à mesure que j'avançais dans mon œuvre d'exploration, et c'est précisément pour épargner ces ennuis à ceux qui viendront après moi, que je montre sous tous ses aspects la province sur laquelle ils dirigeront d'abord leur attention. Sous ce rapport, il n'est pas à regretter que la mise au jour de mon voyage à Campêche et dans la capitale de l'Yucatan précède les volumes que j'ai annoncés plus haut.

Tous les matériaux qui composent cet ouvrage étaient dans un désordre que l'on comprendra, lorsqu'on saura que je consignais mes observations pêle-mêle dans mon journal et sans égard à aucune classification de matières. C'est à l'obligeance de M. Frédéric Lacroix que je dois d'avoir coordonné ces éléments hétérogènes, et d'avoir revêtu mes travaux écrits de la forme littéraire qui leur manquait. Depuis longtemps absorbé par l'étude de nombreux idiomes étrangers, forcé de vivre au milieu de populations auxquelles la langue française est entièrement inconnue, je me suis trouvé, à mon arrivée en Europe, quelque peu dépaysé en matière de style; j'ai donc dû abandonner à un autre le soin de donner à mes recherches ce vernis d'élégance que réclame le goût français. Je remercie de ce soin mon jeune

collaborateur, auquel mon impartialité ne veut rien retrancher de la part qui lui appartient dans ma publication.

Je me plais aussi à témoigner ma vive reconnaissance à M. Henri Ternaux pour l'empressement avec lequel il a mis à ma disposition les précieux ouvrages qui composent sa bibliothèque. Ce savant archéologue possède, sur le nouveau monde, des manuscrits et des livres véritablement rares et curieux, ainsi que l'attestent les travaux qu'il a déjà publiés. Les documents dont M. Ternaux m'a obligeamment ouvert le trésor, m'ont été plus d'une fois utiles, non-seulement pour le volume que je livre aujourd'hui à la sévérité de la critique, mais encore pour ceux qui le suivront.

Il me reste enfin un devoir à remplir, devoir à l'accomplissement duquel je ne saurais me soustraire sans me rendre coupable d'une impardonnable ingratitude.

J'avais, à l'époque où je me trouvais encore sur le théâtre de mes recherches, dédié le manuscrit de mon voyage à Uxmal au vénérable lord Kingsborough. C'était là un bien faible témoignage de ma reconnaissance pour ce noble écrivain dont la généreuse protection ne m'a pas abandonné un seul instant dans les dernières années de mon séjour au Mexique. Lord Kingsborough avait d'ailleurs d'autres titres à cet hommage : on sait de quel zèle il s'est toujours montré animé pour l'étude des antiquités américaines, et de quel magnifique ouvrage il a doté le monde scientifique. On sait aussi que, dans sa bibliothèque, comparable à celle de M. Ternaux, se trouvaient réunis les documents les plus curieux, sinon les plus complets, sur l'archéologie mexicaine. Cet amour éclairé pour les arts de ces nations déchues lui aurait donné un droit incontestable au souvenir d'un voyageur pénétré des mêmes sentiments, alors même que des motifs tout particuliers n'auraient pas consacré ce droit.

Depuis mon retour en Europe, mon protecteur désintéressé a été enlevé aux sciences dont il était un des plus fermes appuis; mais la mort ne m'a pas délié de mes engagements. La dédicace que j'avais projetée, je la maintiens comme un tribut de reconnaissance et d'inaltérable affection pieusement déposé sur la tombe du noble lord.

Ce n'est pas là le seul témoignage de profonde gratitude que j'aie donné à la mémoire de cet homme si judicieusement libéral : on verra que jai bap-

tisé de son nom le plus bel édifice d'Itzalane, consécration bien légitime, puisqu'elle a eu pour but de perpétuer le souvenir d'un savant, dont la vie et les richesses ont été employées à révéler à l'Europe les restes de la civilisation de l'ancienne Amérique.

VOYAGE

DANS L'YUCATAN

ET

AUX RUINES D'ITZALANE

Le 5 décembre 1833, le choléra-morbus se déclara dans le petit village de la Frontera, situé sur la rive droite du Grijalva [1], à vingt-quatre lieues de Villa Hermosa ou Tabasco. Ne pouvant retourner aux ruines de Palenqué, parce que les routes étaient, de tous côtés, interceptées par les cordons sanitaires, et ne voulant pas perdre de temps, je me déterminai à prendre congé de mes amis Pieper et Lobach, négociants à Tabasco, et à descendre le Grijalva jusqu'à la Frontera, où je pensais que je pourrais m'embarquer immédiatement pour Campêche.

Arrivé à la Frontera le 1er décembre, je ne pus cependant m'embarquer que le 6. Je me trouvais au milieu d'une population épouvantée de l'invasion de la maladie. Je fus obligé, pendant six jours, de donner mes soins aux malheureux qui se mouraient autour de moi. Force m'avait été de me faire médecin par occasion; et malgré mon inexpérience en cette matière, je fus heureux de l'idée que mes secours avaient pu être utiles à quelques-uns de ces infortunés en proie aux angoisses du désespoir et aux étreintes d'un mal irrésistible.

Le 6, à 6 heures du soir, je montai, accompagné de mon domestique et de mes bagages, à bord du bâtiment qui devait me transporter à Campêche. Le vent ne nous permettant pas de sortir de la rivière, nous y passâmes la nuit; triste nuit, durant laquelle je ne pus chasser de mon esprit le souvenir des scènes funèbres dont je venais d'être le témoin.

Le 8, nous voulûmes profiter d'une brise légère qui vint à souffler, et nous essayâmes de franchir la barre du Nord sur laquelle nous touchâmes neuf fois et faillîmes nous perdre. Heureusement les embarcations yucatèques sont d'un bois très-dur et plus solidement construites que celles qui sortent des chantiers de l'Europe. Grâce à cet avantage, nous fîmes très-peu d'eau.

Le 12, à 7 heures du soir, un calme plat nous prit par les 19° 34' latitude Nord, et 92° 17' longitude occidentale (méridien de Greenwich). — Ciel pur et nuit brûlante. — A 7 heures 40 minutes, un immense météore venant de l'Est, passa sur nos têtes, et faisant tout à coup explosion, laissa échapper de ses flancs, avec le bruit du tonnerre, des traînées de lumière qui produisaient l'effet de chandelles romaines. Ce météore était égal en grosseur au disque de la lune; sa forme était parfaitement sphérique. J'estimai sa marche, depuis le moment où je l'aperçus jusqu'à celui de l'explosion, à 10 secondes. Il me parut sortir de la ceinture d'Orion, alors élevé au-dessus de l'horizon de 43°. Les feux qui en jaillirent prirent la direction du nord, et se perdirent, avec un bruit qui s'affaiblissait progressivement, entre la queue de la grande Ourse et l'étoile polaire. A 8

[1] Ou Tabasco.

heures 7 minutes, j'aperçus à l'E.-N.-E. une lueur qui illuminait l'horizon d'un reflet semblable à celui d'un incendie lointain. J'ai su depuis que c'était un phénomène électrique, une espèce de pluie de feu, dont les habitants de l'Yucatan m'ont fait des descriptions que je rapporterai ailleurs.

Le 14, nous courûmes à l'E.-N.-E., et vîmes la terre à Champoton. Le dimanche 15, nous mouillâmes dans la rade de Campêche. A 8 heures du matin, le canot du conseil de santé vint nous faire visite. Dès que les inspecteurs médicaux surent que nous venions de la rivière de Tabasco, ils nous intimèrent, à distance, l'ordre de nous éloigner sur-le-champ, sous peine d'être impitoyablement canonnés. En vain fis-je observer à M. Renoud, consul français et chirurgien en chef des hôpitaux et de l'armée, que nous n'avions ni eau ni vivres d'aucune espèce; il ne voulut rien entendre, et nous conseilla de ne pas nous exposer à nous faire couler bas par la batterie du port qui allait faire feu sur nous. Pour surcroît de cruauté, on nous enjoignit de retourner à Tabasco, et cette ville était encore en proie au choléra! M. Renoud n'agissait, du reste, que d'après les instructions que lui-même avait reçues. Nous nous résignâmes. Le temps menaçait; pour comble de malheur, nous avions déjà neuf jours de mer, et les capitaines ne prennent jamais pour plus d'une semaine de vivres, la traversée étant ordinairement de quatre jours. La position était cruelle. Repoussés de Campêche, la mort nous attendait peut-être à Tabasco, et pour arriver à la ville infestée, il fallait braver l'orage qui se formait sur nos têtes, et, chose cent fois plus horrible, endurer le supplice de la faim. Dans cette perplexité, je songeai au seul moyen qui nous restât de nous tirer d'embarras. Je dis au capitaine que nous ne pouvions pas reprendre le large; qu'il fallait longer la côte et tâcher, pendant la nuit, de descendre à terre, pour nous approvisionner de vivres et d'eau; nous courions la chance de recevoir ces secours de la bonne volonté des pêcheurs qui stationnent dans ces parages; et si l'on s'opposait à notre descente, nous aurions recours à la force pour accomplir notre projet. J'avais deviné juste en prévoyant ce dernier cas, car les autorités de Campêche avaient envoyé à notre poursuite une grande chaloupe montée par vingt soldats qui avaient ordre de nous repousser si nous voulions atterrir.

Le vent du nord nous servit mieux que le courage du désespoir. Au bout de quelques instants, la chaloupe, ne pouvant plus tenir la mer, fut forcée d'entrer dans le port de Champoton, et nous continuâmes notre route, de nuit, jusqu'au rivage du baradero, où nous rencontrâmes une petite goëlette dans la même situation que nous. Nous réunîmes nos forces pour effectuer le débarquement projeté. Nous n'avions, pour toutes armes, que mon fusil à deux coups; cette énumération de nos moyens de défense effraya les deux capitaines, qui manifestèrent de vives craintes sur l'issue de notre aventureuse expédition. Je les rassurai en leur disant que, placé en embuscade dans un poste avancé, pendant qu'ils feraient de l'eau, du bois et des vivres dans le rancho[1] le plus voisin, je me chargeais de tenir, à moi seul, les vingt soldats en échec. Je savais que ces derniers étaient très-maladroits et très-lents à charger; en conséquence je pouvais, avec mon *fusil Robert,* les tuer avant qu'ils eussent le temps de me faire aucun mal. Je comptais aussi sur la qualité de leur poudre, que je savais fort mauvaise. Ces intentions meurtrières se comprendront facilement si l'on songe à la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvions. Un coup de tête audacieux pouvait seul nous sauver, et je m'y étais hardiment résolu.

Malgré l'état de la mer qui était encore très-grosse, la descente s'opéra sans obstacle. Suivant ma promesse aux capitaines des deux embarcations, je pris position entre la chaumière et la plage de Champoton, derrière un rocher, où je pouvais, à l'abri des balles de l'ennemi, protéger

[1] Chaumière habitée par des pêcheurs, des bergers ou des laboureurs.

l'expédition. Elle se fit sans fâcheux accident, et tout était déjà embarqué, lorsque nous vîmes les soldats de la chaloupe avancer sur le rivage et faire feu sans nous voir, à plus de double portée de fusil. Comme il n'était nullement nécessaire d'engager un combat, que, du reste, je ne redoutais pas, sûr que j'étais de mon arme, je retournai à bord dans la dernière embarcation, sous le feu des soldats qui tiraient toujours et brûlaient leur poudre inutilement. On m'excusera de m'être étendu sur cette petite campagne nocturne; tout voyageur aime à se rappeler les circonstances dans lesquelles il a fait preuve de sang-froid.

Nous levâmes l'ancre à 3 heures du matin, et, poussés par un vent d'E.-N.-E. des plus favorables, nous entrâmes, le lendemain à 2 heures, dans la rivière de Tabasco par la barre du Sud. Le vent ayant faibli, nous jetâmes l'ancre en dedans de la barre, près de l'écueil nommé *Buey Chico*. Dans la matinée du jour suivant, 20 décembre, nous vîmes, sur la barre du Nord, le beau trois-mâts *l'Éveline* de New-York, capitaine Pratt. Le vent du nord s'était élevé furieux; nous fûmes forcés de quitter le lieu de notre station et de remonter la rivière. En passant devant le fort Pedraza, nous apprîmes que le choléra désolait la Frontera et toute la province. Nous mîmes pourtant pied à terre dans ce village. Pas un douanier n'assista à notre débarquement; la terreur retenait chez eux les individus même que leur profession obligeait à un service public. Les rues étaient désertes et silencieuses; la frayeur et le désespoir rendaient muette cette pauvre bourgade que le fléau avait visitée inopinément, et dont il fauchait impitoyablement la population. J'allai me loger à la municipalité, où j'avais laissé, en partant, un créole de la Martinique, empirique effronté qui, sous les dehors d'un médecin digne de confiance, expédiait tous les malheureux qui passaient par ses mains. Toutefois ce charlatan ne croyait pas si fermement à l'infaillibilité de ses remèdes, qu'il ne fût lui-même malade de frayeur en songeant aux dangers qui l'environnaient. Comme il me paraissait inutile de me préoccuper de ces tristes idées, je m'arrangeai de mon mieux pour passer le temps. En attendant que je succombasse, comme tant d'autres victimes, aux atteintes de la maladie, je n'y pensais que pour en étudier les symptômes et la marche. Voici, dans un langage qui n'a rien de médical, le résultat de mes observations; on verra par cette nouvelle description d'un fléau qui a désolé les deux mondes, qu'il change de caractère en changeant de pays :

C'était d'abord un léger mal de tête qui était suivi, une heure après, d'une insupportable douleur dans la même partie du corps. Au bout d'une demi-heure, la douleur, disparaissant tout à coup, laissait espérer que ces premiers symptômes n'auraient aucune suite. Mais à peine un quart d'heure s'était-il écoulé, que l'estomac était saisi d'une forte crampe qui se répétait bientôt aux extrémités et particulièrement à la plante des pieds. Alors survenaient de fréquents vomissements qui épuisaient les forces du malade et qui persistaient d'ordinaire pendant deux heures environ; les matières rendues étaient vertes et mêlées de bile. Les vomissements une fois calmés, toutes douleurs cessaient, et les pieds commençaient à se refroidir. Un invincible assoupissement, pris, au début de l'épidémie, pour un résultat des efforts du patient, engourdissait les sens et les facultés; puis on perdait connaissance, et, après une heure d'agonie, le malade expirait. Pendant que la douleur avait son siége dans la tête, le pouls était très-élevé, mais non plus précipité que dans l'état de santé; quand les crampes d'estomac succédaient au mal de tête, il diminuait de force et devenait plus rapide; il donnait alors cent pulsations par minute; dès que la crampe passait aux extrémités, il faiblissait et se ralentissait à tel point qu'il fallait prêter la plus grande attention pour le sentir battre. Durant le vomissement, il donnait cent vingt-cinq pulsations; immédiatement après, il disparaissait totalement pendant quelques minutes; puis il reprenait

progressivement son activité jusqu'à un autre vomissement, et ainsi de suite, pendant cette période d'efforts convulsifs et de déjections. Dans la dernière crise, c'est-à-dire, pendant l'assoupissement, le pouls était régulier et marquait de soixante-six à soixante-dix pulsations; enfin il s'affaiblissait insensiblement jusqu'à ce qu'il disparût complétement avec le principe de la vie.

Quoique je ne fusse pas médecin, j'avais cette demi-science que donnent la lecture de quelques ouvrages de thérapeutique, l'habitude de se traiter soi-même, et l'expérience de certains remèdes. Je me hasardai en conséquence à traiter quelques malades; aussi bien les médicastres du village étaient d'une ignorance profonde, et quelques personnes me choisissaient de préférence à eux pour leur donner des soins. J'essayai de plusieurs remèdes; tous furent infructueux; la saignée, le laudanum ne produisirent aucun effet satisfaisant. Mais une circonstance singulière m'inspira une idée dont j'eus lieu de me féliciter : un malade parvenu à la crise du vomissement et que l'on transportait de la rive opposée du fleuve à la Frontera, était brusquement tombé dans l'eau, pendant qu'on le débarquait, et avait été radicalement guéri. Le lendemain j'essayai de donner à un cholérique une commotion semblable en faisant tomber sur sa tête une grande quantité d'eau froide. Le moyen réussit parfaitement, le malade échappa à la mort. Je me flattais qu'un si heureux succès se renouvellerait, mais mon espoir fut trompé. Le troisième cholérique ne résista pas à l'expérience et mourut au moment même. Ne sachant à quel saint me vouer, et harcelé par les malheureux dont les amis ou les parents étaient attaqués de l'épidémie, j'essayai de l'eau prise intérieurement. Quelques malades furent rendus à la santé, d'autres succombèrent. Le seul résultat que je tirai de ma découverte fut la guérison de neuf individus sur vingt; encore est-il très-possible que ces neuf personnes ne fussent pas mortes, alors même qu'elles n'auraient pas usé de mon spécifique.

A Tabasco, qui n'est situé qu'à vingt-quatre lieues au sud de la Frontera, la maladie avait un caractère tout différent. Le mal de tête était beaucoup moins violent; les matières vomies n'avaient pas de couleur décidée, et les déjections par en haut alternaient avec des évacuations alvines qui étaient généralement un signe de guérison. Les malades qui ont eu le dévoiement ont échappé à la mort dans la proportion de huit sur douze, tandis que sur huit qui ne l'avaient pas, quatre succombaient.

Les ravages de ce redoutable fléau ont été considérables sur les bords du Tabasco et dans l'intérieur des terres. Le nombre des décès dans le petit village de la Frontera s'éleva à 604. Sept cents personnes moururent dans les habitations et les fermes situées sur les deux rives du Grijalva, dans un espace de vingt-quatre lieues. A Tabasco, le point le plus malsain de la province, l'épidémie n'enleva que 400 individus. C'est autant à ces tristes résultats qu'aux levées forcées des Indiens, arrachés à la culture de la terre pour servir d'instruments à de coupables ambitions, qu'il faut attribuer la disette qui succéda au choléra. Ce fut une funeste période pour ce malheureux pays, et il a été longtemps à se remettre de la terrible commotion que lui avaient causée de si violentes secousses.

Je ne pus, ainsi que j'en avais le désir, remonter à Tabasco, ni retourner à Palenqué. Les cordons sanitaires établis partout, quoique partout violés, m'obligèrent de séjourner à la Frontera jusqu'à ce que la maladie se fût propagée dans tout le pays. Je pensais qu'alors les chemins seraient libres et que je pourrais me mettre en route.

Je consignerai ici une observation que j'eus occasion de faire pendant mon séjour à la Frontera. Je veux parler d'une méthode assez singulière de faire arriver les bêtes à cornes jusqu'à ce village par les rivières tributaires du fleuve. On place à l'avant d'un grand canot une longue traverse de bois qui dépasse de sept à huit pieds chaque côté de la barque; on fait entrer les bœufs dans

l'eau, et on lie fortement leurs cornes à la poutre transversale. Chaque bout de la traverse est occupé par deux animaux. On prend le milieu du fleuve et on met le bateau en mouvement; les bœufs, qui ont la tête supportée hors de l'eau, nagent avec le courant. Ils restent quelquefois deux jours dans cette position gênante avant de parvenir à leur destination, et jamais il n'arrive d'accident. Les caïmans n'attaquent pas deux animaux qui marchent ou nagent de compagnie; ils n'assaillent qu'un ennemi isolé.

L'arrivée de mon ami M. Pieper, qui revenait des États-Unis, me détermina à remonter la rivière avec lui jusqu'à Tabasco. Nous partîmes de la Frontera le 13 janvier, à 10 heures du matin, dans un grand canot couvert; mais les eaux étaient si hautes, que nous n'arrivâmes que le 16 au soir. Mon but principal, en allant à Tabasco, était d'obtenir du commandant d'armes un certificat de bonne santé, avec lequel je pourrais retourner aux ruines de Palenqué ou à Campêche. Mais je ne pus obtenir ce laissez-passer. L'épidémie était encore dans toute sa force, et un autre fléau non moins funeste, la guerre civile, était à la veille d'éclater; le gouverneur et le commandant d'armes s'injuriaient à qui mieux mieux dans deux mauvais pamphlets imprimés par leur ordre, lutte innocente qui était le prélude de plus sérieux débats.

On sait aujourd'hui ce que c'est qu'une révolution en Amérique : un ambitieux qui ameute contre les pouvoirs établis une centaine d'étourdis et de fripons, gens qui n'ont rien à perdre et que l'idée de l'ordre importune; quelques imbéciles revêtus de titres pompeux, tels que ceux de gouverneur et de commandant de place, et qui se laissent faire la loi par cette poignée de vauriens; une lutte d'une heure ou deux, un déplacement de personnes, des vengeances personnelles impitoyablement exercées, somme toute, une détestable farce qui se renouvelle un mois après, voilà ce que, dans les républiques de l'Amérique méridionale et centrale, on appelle une révolution. Que de revirements politiques ont eu en Europe un immense retentissement, qui n'avaient été que de ridicules échauffourées semblables à celle que je vais raconter! C'est que les Américains sont passés maîtres dans la science du bulletin de combat. Santa Anna, entre autres, en remontrerait, sur ce point, au plus habile charlatan militaire qu'il y ait en Europe. C'est là un talent qu'à défaut de tout autre, il faut reconnaître aux chefs de partis et aux aventuriers dont les querelles ensanglantent depuis si longtemps la terre du nouveau monde.

Les deux principaux acteurs de la lutte dont Tabasco fut le théâtre, pendant que je m'y trouvais, étaient don San-Iago Estrada, qui ambitionnait le titre de gouverneur, et Nicolas Maldonado, inspecteur de la milice. Don San-Iago, dont le père, riche plébéien, avait acheté le titre de duc, était un homme remarquable par son habileté à exploiter tour à tour toutes les factions. Chaque révolution lui était de quelque profit; toujours ami du plus fort, sinon du plus honnête, on le voyait reparaître triomphant après chaque bouleversement, alors même qu'il n'y avait pas pris part. On voit que le génie politique ne manque pas aux habitants de l'Amérique centrale. Nicolas Maldonado était un hardi faiseur de coups de main; animé contre le gouverneur par une haine de famille invétérée, et d'ailleurs dévoré d'ambition, il songeait à renverser son ennemi et à prendre sa place. Un jour, il se révolte, et se retire à Conduacan, point situé à huit lieues à l'ouest de Tabasco. Le gouverneur fait marcher contre lui un détachement de soldats avec ordre de se saisir de sa personne; Maldonado se défend, tue trois soldats, et repousse l'escouade envoyée pour le soumettre. Grand effroi chez le gouverneur, qui s'enfuit et se réfugie, pendant la nuit, dans une ferme qu'il possédait à quelque distance de la ville. C'était servir les projets de ceux qui voulaient lui donner un successeur. Néanmoins l'auteur de la révolte ne fut pas nommé gouverneur, ainsi qu'il le désirait. Le 26 janvier, Maldonado fit prévenir qu'il attaquerait la ville le

lendemain, si le commandant d'armes ne voulait pas se rendre; il ajoutait qu'un pillage général serait la conséquence de la victoire sur laquelle il comptait. Cependant il ajourna son expédition; la crainte du choléra l'emporta sur l'impatience qu'il avait de mettre la ville au pillage; l'attaque n'eut lieu, comme on le verra, que deux mois plus tard. Les habitants eurent donc le temps de se remettre de leur effroi.

En attendant que le jour du combat arrive, jetons un coup d'œil sur les mœurs et les usages de Tabasco. Je lis bien dans mon journal de voyage que nous étions toujours sur le qui vive, dans l'appréhension d'un coup de main de la part des insurgés, mais cet état de vague inquiétude ne m'en laissa pas moins assez de liberté d'esprit pour observer attentivement les hommes et les choses que j'avais sous les yeux; c'est le résultat de ces études de mœurs, consignées dans mon livre de notes, sans ordre et à la manière de l'Arioste, que je transcris ici.

Lorsque le fait de la conquête de l'Amérique fut consommé, les moines de toutes les couleurs que l'Espagne avait vomis sur le nouveau continent, s'apercevant que la violence et les cruautés dont ils avaient d'abord fait usage, étaient de mauvais moyens de conversion, essayèrent, dans quelques localités, d'approprier leur culte aux préjugés et aux traditions des peuples dont on leur confiait l'exploitation. C'était le moyen de ne pas heurter ces populations et de prévenir toute fâcheuse réflexion de leur part sur l'excellence de la religion qu'on voulait leur imposer. Les Mexicains avaient un dieu qu'ils appelaient Ixtlilton (*le noirci*), et les moines imaginèrent, par analogie, de faire un Christ noir. Celui de la Vera-Cruz se nomme *Nuestro señor de buen viage;* celui de Tabasco, *Esquipoûla;* quant aux dieux de Campêche et de Mérida, nous en parlerons en leurs lieu et place. Notre Seigneur d'Esquipoûla est un Christ haut de sept pieds, noir comme du charbon et couvert de plaies semblables à des emplâtres de cire à cacheter. Cette monstrueuse idole est affublée d'une énorme perruque blonde de femme, qui fait un contraste des plus grotesques avec le corps d'ébène du fils de Dieu et sa grimaçante figure. Or, le dimanche, 9 février, c'était la fête de la divinité du lieu; voici, en peu de mots, la cérémonie dont je fus témoin. Huit robustes Indiens portoient sur leurs épaules, au moyen de quatre longues traverses, une table sur laquelle gisait, attaché à sa croix, le Christ au teint de nègre. Le cortége au milieu duquel s'avançait cette ignoble image, était nombreux et pittoresque. Au-devant du Dieu, les hauts dignitaires ecclésiastiques et civils de Tabasco, le gouverneur, le commandant d'armes, et une musique dont je souhaite l'audition pour châtiment à mes plus cruels ennemis; à la suite, une compagnie de soldats, une masse de peuple, des femmes vêtues de blanc, portant à la main une bougie allumée, et accompagnant l'infernale musique des rauques accents de leur voix nazillarde. Cette pieuse mascarade parcourut toutes les rues de la ville et resta quatre heures en route. C'était un dédommagement pour les Tabasqueños qui, bien qu'il leur eût été permis, la veille, de faire, comme d'usage, des visites en masques, avaient été, le matin même de la fête, privés, par ordre exprès du curé, du plaisir de se livrer aux joies mondaines du carnaval.

N'est-il pas déplorable que des hommes qui devraient s'efforcer de rendre imposant et respectable un culte si digne de la vénération des peuples, l'aient travesti d'une manière aussi indécente? Il faut, en vérité, qu'ils comptent bien fermement sur l'ignorance des gens dont ils exploitent la crédulité. Et ce n'est pas seulement à Tabasco que la religion du Christ est ainsi défigurée; il en est de même dans toute l'Amérique espagnole; dans chaque ville, des processions ridicules et multipliées scandalisent le voyageur peu habitué au spectacle de ces indignes mascarades.

Que peut-on attendre, du reste, d'un clergé aussi profondément immoral que celui de ce pays? Il est impossible de se faire une idée des désordres de cette sainte phalange. Si je traçais le

tableau de ses turpitudes, on refuserait d'ajouter foi à mes assertions. Quelques exemples isolés suffiront pour faire apprécier la profondeur et l'étendue de cette incurable plaie de l'Amérique.

En voici un entre mille : le curé de Tabasco fait le commerce comme un simple particulier, tient boutique et vit publiquement avec une prostituée. Cela est reçu; on n'y voit rien que de très-naturel. Si l'on fait observer que ces prêtres libertins ont cependant fait vœu de chasteté, les deux sexes répondent : « N'avons-nous pas fait un serment à peu près semblable en nous mariant? Quel est celui de nous qui ne l'a pas violé? » Argument sans réplique, et qui donne la mesure de la moralité des pasteurs et du troupeau!

Le mardi matin, 25 mars, nous apprîmes que Maldonado attaquerait la ville le lendemain. Il fallait se mettre en sûreté, car la fuite était impossible. Mes amis, Pieper et Lobach, ne pouvaient embarquer leurs marchandises; point de bateaux disponibles, les femmes les ayant tous mis à contribution pour se transporter loin du danger. Il fallait rester et se préparer à faire bonne contenance devant l'ennemi. En ma qualité d'ancien militaire, je pris le commandement de la place, c'est-à-dire de la maison de mes amis, maison entièrement construite en pierre et qui pouvait soutenir un assez long assaut. M. Pieper avait apporté, pour les revendre, cent fusils de munition anglais; je commençai par les charger tous; je fis ensuite casser deux cents bouteilles, dont je semai les débris dans les magasins, la cour et les avenues; je remplis douze dames-jeannes de poudre, de soufre et de verre cassé, et, après avoir mis dans chacune une mèche, je les plaçai auprès des portes de la maison. Cela fait, nous élevâmes, avec des ballots de marchandises, des retranchements derrière lesquels nous pouvions faire un feu roulant sur les assaillants, qui, ayant les pieds nus, devaient être arrêtés par les morceaux de verre dont le plancher était couvert. Ces préparatifs terminés, nous attendîmes tranquillement le moment de faire le coup de feu. Il y avait eu dans ces petits travaux de fortification un côté risible; l'idée de me voir commandant de place dans une maison bourgeoise brusquement transformée en citadelle, m'avait fait sourire plus d'une fois pendant mes opérations préliminaires; mais lorsque l'agitation du premier moment fut passée, lorsque je réfléchis à la position dans laquelle mes amis et moi nous nous trouvions, des pensées plus sérieuses s'emparèrent de mon esprit. Le choléra sévissait, plus meurtrier que jamais; sur dix malades, huit succombaient. M. Pieper était au lit. Nous n'étions, dans la maison, que cinq en état de nous défendre, et Maldonado, qui n'était pas homme à manquer à sa promesse, devait avoir bon marché de nous. D'un côté donc, la perspective de tomber entre les mains d'un ennemi qui ne nous ferait pas de quartier; de l'autre, la chance de succomber à la maladie, aux atteintes de laquelle une agitation morale inaccoutumée nous prédisposait, telle était notre situation. Je dis adieu, par la pensée, à ma famille et à l'Europe; puis je me pris à regretter de laisser inachevés des travaux entrepris avec ardeur et destinés à éclairer d'un jour nouveau une partie intéressante de l'Amérique. Je songeai aux caprices du sort qui, après m'avoir jeté sur tant de plages diverses, m'avait emporté sur la terre du nouveau monde, pour m'y faire mourir loin de ma femme et de mes enfants. Au total, malgré la force morale qui m'avait toujours soutenu dans mes plus périlleuses excursions, et qui, jusque-là, ne m'avait pas encore abandonné, je me trouvais dans des conditions d'esprit à peu près analogues à celles d'un condamné qui attend l'heure du supplice. Mon imagination était assiégée d'images funèbres, et j'aurais donné volontiers une seconde édition du monologue d'Hamlet. En réfléchissant depuis à l'étrange état moral où je me trouvais, je suis resté persuadé que l'influence morbide qui régnait sur ce malheureux pays y avait eu une grande part, et que j'avais momentanément subi la puissance, toujours irrésistible, des circonstances physiques.

Le 26 mars, à midi, on battit la générale; aussitôt la milice prit les armes et fut distribuée tant

dans le fort que sur les autres points susceptibles d'être attaqués. Les troupes commandées par l'inspecteur Maldonado étaient sur la hauteur qui domine le village d'Esquipoûla, à une demi-portée de canon de la ville. La terreur s'empara des habitants, qui envoyèrent un parlementaire au chef ennemi. Le commandant d'armes, Mariano Martinez, offrait de se démettre de ses fonctions, à la condition que Maldonado et les siens se retireraient immédiatement et se porteraient hors des limites de l'État; mais cette proposition fut repoussée, et l'inspecteur ne voulant pas perdre son temps en pourparlers, attaqua la ville sur-le-champ. Alors don Martinez prit le parti de se défendre, bien qu'il eût fait préparer d'avance une petite goëlette où ses effets étaient déjà en sûreté, et sur laquelle il se serait sauvé à Vera-Cruz, s'il avait été battu; mais le sort en décida autrement; les Tabasqueños sont braves, comme ils l'avaient déjà prouvé à l'attaque du fort d'Acachapa. Maldonado, maître de l'église d'Esquipoûla, du *meson* (auberge) et des maisons les plus hautes, s'avança hardiment sous le feu de la batterie du fort de l'Église; il parvint à s'emparer de la poudrière, située entre le village et la ville, mais il perdit beaucoup de monde dans ce poste, et les miliciens de Tabasco firent, du haut des maisons voisines, un feu si bien nourri, que l'ennemi fut forcé de battre en retraite; alors, poursuivi par quelques cavaliers, il fut complétement défait. Le combat avait duré jusqu'à cinq heures et demie.

Maldonado perdit la partie par suite de son incapacité; un caporal de voltigeurs français aurait pris la ville sans laisser plus de vingt hommes sur le terrain, car elle est parfaitement accessible de toutes parts, excepté du côté du fort, et c'est précisément par là que l'inspecteur attaqua la place! Cette maladresse nous sauva.

Au commencement de l'affaire, je m'étais rendu au fort de l'Église; les soldats s'y comportaient avec sang-froid et courage, et quelques jeunes gens de la ville leur en donnaient l'exemple. Je cherchai le commandant, que j'étais curieux de voir à l'œuvre; mais sa présence ne me fut révélée que par le son de sa voix. Tandis que ses officiers se mettaient en évidence et payaient bravement de leur personne, il se tenait blotti derrière un pilier de l'église, et c'est de là qu'il encourageait ses soldats. La perte fut très-légère dans le fort; il n'y eut que dix hommes tués.

Le lendemain, l'alarme se répandit de nouveau dans Tabasco; Maldonado s'était retiré à Conduacan et se préparait à une seconde agression; mais, le vendredi 28, le choléra reparut, et cette nouvelle fit fuir les troupes jusqu'à Huémanguillo, point situé sur la frontière de l'État de Vera-Cruz; dès ce moment, nous fûmes rassurés. Le 30, les soldats firent une quête parmi les commerçants; il était tout simple que leur zèle ne restât pas sans récompense; aussi la reconnaissance publique ne leur fit-elle pas défaut.

Après la tragédie, la petite pièce. Le curé, qui s'était enfui avec toutes les femmes de la ville, se hâta de revenir pour jouer son rôle. Il fit faire une collecte au nom de la sainte Vierge, pour lui rendre grâce, disait-il, du miracle qu'elle avait daigné faire en préservant Tabasco du pillage. S'il est vrai que la Vierge ait eu ce pouvoir, elle oublia d'en user en faveur du village et surtout de l'église d'Esquipoûla, qui fut dévastée par les soldats de Maldonado.

Le 31, nous apprîmes que si la ville avait été prise, sept maisons seulement auraient été saccagées et pillées; celle de mes amis était désignée la première, parce que M. Pieper avait refusé de prêter à Maldonado cinq mille piastres dont il avait eu besoin pour réunir et armer ses partisans. La maison du consul américain, Daniel Pope, devait être épargnée, parce que ce personnage avait été plus complaisant et avait ouvert sa bourse au chef rebelle.

A la fin de mai, le calme étant rétabli à Tabasco et le choléra ayant entièrement disparu, je résolus de retourner à Campêche. Je quittai mes amis le 30, à huit heures du soir.

Pendant la première nuit nous descendîmes la rivière, et le lendemain, à midi, nous arrivâmes au confluent du Chilapilla. Fatigué de l'insomnie que m'avait causée la piqûre des moustiques, et me souvenant qu'en deux circonstances différentes j'avais trouvé dans un roncho situé sur la rive droite, un accueil empressé et un déjeuner reconfortant, je mis pied à terre, et me dirigeai vers cette chaumière. J'eus à peine mis le pied sur le seuil, qu'un spectacle horrible frappa mes regards. Tous les hôtes de cette humble demeure avaient succombé aux atteintes du choléra, et gisaient devant moi, le père sur son lit de jonc, une des filles étendue sur la terre, à côté de la mère, qui tenait entre ses bras un petit enfant également mort, les deux autres filles sur le sol de la cuisine. Je jugeai qu'il y avait au moins trois jours que ces pauvres gens étaient morts, et que personne, excepté moi, n'avait depuis lors pénétré sous ce lugubre toit. Les bateliers qui m'accompagnaient s'éloignèrent épouvantés de cette scène de deuil, et je les suivis. Nous allâmes déjeuner plus loin, à Escobas. Le vendredi, 2 mai, à cinq heures du matin, j'arrivai à la Frontera. La goëlette *la Perle* m'attendait, et je fis aussitôt transporter mes effets à son bord. Je me souvins que j'avais une affaire à régler avec un insolent Havanais dont j'avais eu à me plaindre à Tabasco. J'allai trouver mon homme, qui nia effrontément le fait; mais j'avais sa condamnation écrite de sa main. Je le quittai avec le mépris que mérite tout homme qui n'a pas le courage de soutenir ce qu'il a avancé, ou d'avouer ses torts. A deux mois de là, un caïman me fit justice : mon adversaire chassait sur la plage, lorsque tout à coup un de ces redoutables amphibies courut sur lui, l'enleva et l'emporta dans la rivière.

Avant de quitter le Grijalva, je crois devoir donner quelques détails sur les sauriens qui l'habitent. Les caïmans se trouvent en grande quantité à l'embouchure du fleuve et au confluent des petites rivières tributaires, mais ce ne sont pas ces endroits que fréquentent les plus grands; ils se tiennent généralement dans les lieux solitaires, et près des plages sablonneuses qui s'avancent en promontoires dans le lit du fleuve. C'est sur ces grèves que les caïmans viennent jouir de la chaleur du soleil et déposer leurs œufs. Ces œufs sont toujours en quantité considérable; mais comme ils sont disséminés, il faudrait beaucoup de temps pour savoir de quel nombre se compose la ponte de chaque animal. Quand les petits ont brisé la coquille, les grands les mangent, à défaut d'autre nourriture. Le caïman a un ennemi qui s'oppose à ce qu'il se propage trop abondamment; c'est une petite tortue, qu'on nomme, dans le pays, *xicotéa* ou *potchitoqué.* C'est la même qui est connue en Égypte sous le nom de *thirsé,* et c'est aussi la *testudo triunguis* de Forskal. Cette tortue pullule dans le Grijalva; elle est très-petite, et sa chair est délicate; les habitants en mangent beaucoup. On croit que les caïmans les avalent sans pouvoir les broyer sous leurs dents, et qu'ils meurent étouffés. J'ai eu la curiosité et l'occasion de vérifier ce fait; j'ai ouvert plusieurs caïmans que j'ai trouvés morts sur le bord des rivières et étendus sur le dos; l'estomac de chacun de ces animaux contenait une xicotéa vivante. L'océlotle fait aussi la guerre au caïman; il se met à l'affût, et se précipite sur sa proie quand elle est hors de l'eau et à quelque distance du rivage. J'ai vu très-souvent les tortues manger les œufs du lagarto; les échassiers qui hantent les bords des rivières en détruisent aussi considérablement. J'ajouterai enfin, comme trait caractéristique des mœurs du caïman, qu'il n'attaque jamais l'homme ou un animal quelconque que lorsqu'il est isolé. J'ai dit, dans la description que j'ai donnée de Tépétitan, que les enfants se baignaient par troupes nombreuses, dans les endroits les plus fréquentés par ces amphibies, et cela sans courir aucun danger; j'ai moi-même passé des rivières à cheval, entouré de caïmans qui me regardaient et se tenaient à distance.

Le samedi 3 mai, je franchis sans difficulté la barre de Tabasco, et le 6, à 8 heures du matin, je débarquai à Campêche. Je me présentai immédiatement chez M. Mac Grégor, négociant amé-

ricain très-estimé, et dont l'aimable famille me fit passer, durant mon court séjour à Campêche, les instants les plus agréables. La famille Gutierres Estrada est la principale maison du pays, et M. Joachim Gutierres, qui en est le chef, est un homme aussi recommandable sous le rapport des qualités morales que sous celui de l'intelligence et de l'instruction. L'intérieur de sa demeure me rappela les maisons de Londres, pour le luxe et la commodité.

La ville de Campêche[1], entièrement bâtie en pierres de taille calcaires, est assise sur un grand plateau de même substance, qui s'étend sur toute la péninsule, en s'élevant graduellement jusqu'à la hauteur de cinq cents pieds, niveau de la Sierra Alta, près de Tecax [2]. Cet immense rocher a fourni aux indigènes, avant la conquête, les matériaux dont ils ont construit leurs temples.

Toute la ville de Campêche repose sur des souterrains creusés par les anciens Mayas. Il est difficile de savoir si ces carrières ou galeries, dont l'étendue est immense, ont, conformément aux traditions, servi de demeure aux peuples dont elles furent l'ouvrage; rien n'y révèle le séjour de l'homme : point de trace de fumée sur les voûtes, et ce fait me paraît significatif. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'on y déposait les morts, du moins dans quelques-unes de leurs parties; j'ai été conduit à cette supposition par la découverte de plusieurs ouvertures de sept pieds de profondeur sur vingt pouces de largeur, horizontalement pratiquées dans les parois des souterrains; je dois dire, pour qu'on n'ajoute pas une foi implicite à mon assertion, que ces excavations sont en petit nombre, et que je n'ai point parcouru les galeries dans toute leur étendue. J'ajouterai que ces demeures ténébreuses, dont les habitants de Campêche eux-mêmes ne connaissent pas tous les détours, n'offrent rien de curieux. On conçoit de quel danger sont, pour la ville, ces vastes catacombes; aussi les accidents sont-ils assez fréquents; quelque temps avant mon arrivée, un écroulement eut lieu dans le milieu de la rue *del Moille*. Heureusement, la galerie qui avait cédé ne s'étendait pas sous les maisons; on se hâta de construire une voûte pour remettre le sol de la rue à son premier niveau. C'est un Français, nommé Théodore Journot, qui exécuta ce travail.

Les rues de Campêche sont, à 20 degrés près, orientées aux quatre points cardinaux, et sévèrement alignées. Hors de la porte qui donne du côté de terre, se trouve une promenade appelée Alaméda; à droite et à gauche, sont rangés des bancs de pierre, dont la série est interrompue, de distance en distance, par des orangers; le milieu est spécialement réservé aux voitures, espèces de *volantes* à deux places, semblables à celles de la Havane, et qui toutes appartiennent à des particuliers.

Les faubourgs principaux de Campêche sont San-Roman, au sud de la ville, Guadalupé, au nord, et San-Francisco.

Chacun de ces faubourgs a son église; quant à la ville, elle en a trois, et cinq couvents.

A l'extrémité de S.-Roman, à gauche du chemin, on trouve le cimetière général, qu'entoure un mur délabré, et qu'une façade presque en ruine protége contre les regards des passants. Comme, pendant le choléra, il n'était pas assez vaste pour contenir les hôtes que lui envoyait le fléau, on en fit deux autres provisoires. Ces derniers sont entourés de palissades et sont situés à droite du chemin qui mène à Lerma. Mais ces succursales furent encore insuffisantes; j'y ai vu des crânes et des ossements empilés à la hauteur de trois à quatre pieds. A quelque distance du cimetière, il y a une petite batterie basse que la mer baigne à haute marée. Deux cents pas plus loin, à gauche, est le lazaret, qui ne contenait, à l'époque de mon passage, qu'une douzaine

[1] Ce mot se prononce *Campetche*, et signifie en maya *couleuvre* et *garapate* (Acarus americanus).

[2] Prononcez *Tecache*.

de lépreux. Cet établissement est d'un entretien énorme, et n'a pas d'utilité réelle; car il est depuis longtemps prouvé que la lèpre n'est point contagieuse. Les malheureux qu'on retient ainsi prisonniers, sont logés et nourris gratuitement, et l'on n'exige d'eux aucun travail, chose encore plus absurde.

A un quart de lieue du lazaret est une ferme nommée Buena Vista, et auprès de laquelle s'élève un arbre colossal, du genre *mimosa*, qui s'aperçoit de plus d'une lieue en mer. A midi, cet arbre couvre de son ombre une surface de trois cents pieds de diamètre. A l'Est-Nord-Est de cette ferme, on découvre une ouverture qui sert d'entrée ou d'issue aux souterrains dont j'ai parlé; il existe d'autres ouvertures semblables, mais que des amas de broussailles dérobent aux yeux de ceux qui n'en connaissent pas la situation exacte. C'est le secret des contrebandiers qui débarquent leurs marchandises pendant la nuit, et les cachent dans ces asiles ignorés.

La jetée de Campêche est bonne et bien bâtie; mais il n'y peut venir que des embarcations qui ne tirent pas plus de deux pieds à trente pouces d'eau; encore restent-elles souvent à sec. Les bâtiments qui tirent plus de six pieds mouillent à une lieue de la jetée. Malgré ces inconvénients, Campêche est un port de construction. J'y ai vu une goëlette de cent pieds de quille qui fut lancée de côté à l'aide d'un appareil ingénieux. Les constructions faites à Campêche sont généralement d'une solidité à toute épreuve, et le bois dont on se sert est le meilleur qui existe pour la marine. Il est surprenant qu'il y ait dans cette ville une école de droit et de théologie, et pas un professeur de mathématiques ni de pilotage.

Campêche est entourée de courtines montées de pièces de douze et de vingt-quatre, partie en bronze et de fabrique française. Il existe, en outre, deux forts qui dominent la ville, l'un au Sud, l'autre au Nord; un troisième était en construction au lieu appelé la Eminencia; mais les travaux ont été abandonnés.

Le théâtre a été bâti d'après les plans et sous la direction de M. Journot, que j'ai eu occasion de mentionner plus haut. Cet édifice est le plus beau de ceux que possède Campêche, et un des plus remarquables de la république mexicaine. Il a été malheureusement décoré par un barbouilleur français, qui a fait disparaître sous des ornements de mauvais goût la légèreté que l'architecte avait donnée au monument dans sa disposition intérieure.

Le climat de cette partie de l'Amérique est, en apparence, très-sain. En été, le thermomètre marque quelquefois 95° Farenheit (28° R.); mais la brise de terre, qui souffle le matin, et la brise de mer, qui s'élève le soir, rafraîchissent l'atmosphère. Pendant la saison des pluies, qui commence dans les derniers jours de mai et finit en septembre, les fièvres intermittentes sont fréquentes; mais jamais avant l'année de mon séjour à Campêche, cette maladie n'avait été mortelle.

La population se compose de blancs et de métis; les blancs sont de pur sang espagnol; les métis, qui forment la basse classe, sont nés de blancs et d'Indiens. J'ai remarqué qu'on rencontrait à Campêche un grand nombre de personnes louches; j'attribuai cette imperfection, d'abord aux coups d'air (en espagnol, *insulto*) auxquels les habitants s'exposent imprudemment; en second lieu, à la couleur blanche dont on a coutume de peindre l'extérieur des maisons. La réflexion d'un soleil ardent par un pavé blanc et par des murailles également blanches éblouit et fatigue les yeux, qu'on est obligé, dans les rues, de tenir presque fermés. Ce qui confirme mon opinion, c'est que cette particularité ne se remarque que parmi les habitants de la ville, et point du tout parmi les Indiens de la campagne. Ma vue a beaucoup souffert pendant le peu de temps que je passai à Campêche. Il y a aussi, et dans toutes les classes, d'horribles becs-de-lièvre. Je n'ai vu qu'un nain et un bossu.

Les femmes du peuple portent deux espèces de costumes; l'un est le *vestido de naguas con chinelas,* qu'affectionnent particulièrement les femmes de Campêche (voyez Pl. II); l'autre, qui est général à Mérida, mais dont l'usage est répandu dans d'autres localités, est spécialement affecté aux Indiennes (voyez Pl. IV). Les hommes qui exercent quelque métier, portent, avec le pantalon ordinaire, tantôt une veste, tantôt seulement une chemise, qu'ils laissent flotter et qui fait ainsi l'office d'une blouse. Les Indiens portent un vêtement semblable; seulement il est de grosse toile de coton fabriquée dans l'État. Leur pantalon est large et court; il ne descend que jusqu'à moitié de la jambe, et la plupart du temps il est roulé autour des cuisses, comme on peut le voir dans la planche III, qui représente un soldat de la milice; ce soldat, sauf le fusil, la giberne et la bande au chapeau, porte le costume d'un Indien de l'intérieur (campero).

La vie, à Campêche, est plus chère que dans les autres localités de l'Yucatan, parce que cette ville est le principal port de mer de l'État. Les maisons sont toutes habitées par une famille ou un seul individu. Celles qu'on loue coûtent par mois, suivant leur grandeur, depuis dix piastres (50 francs) jusqu'à cinquante piastres (250 francs). Ces dernières ont des boutiques et des magasins propres au commerce. Toutes ont des puits, des cours, et contiennent depuis six jusqu'à douze pièces, généralement de plain-pied et formant un seul étage. Les cuisines sont spacieuses et commodes; on n'y brûle que du charbon dans des fourneaux à la française.

Les gages d'une bonne cuisinière sont, à Campêche, de quatre à cinq piastres par mois; à Mérida, ils ne sont que de trois piastres.

La volaille est à bon compte, ainsi que le gibier. La viande de boucherie, à l'exception du mouton, qui est extrêmement rare, se vend, non au poids, mais au morceau, et revient à deux sous la livre. Le beurre frais est aussi très-rare, et coûte quarante-cinq sous la livre. Quant au beurre salé, il vient en barrique des États-Unis. La pauvreté du marché aux légumes prouve ou le peu de fertilité du sol, ou l'indolence des cultivateurs, ou encore l'indifférence des habitants pour les jouissances culinaires, car on n'y trouve que du chili (*capsicum*), des calebasses (ou *calibasitas*), et du persil en très-petite quantité et fort cher. Les choux, oignons et pommes de terre viennent de l'Amérique du Nord. On voit que ce n'est pas précisément un pays de cocagne.

Si les légumes sont rares, en revanche le poisson est abondant, et par conséquent à bas prix. La rade de Campêche est riche en espèces variées; on y trouve un petit requin à museau pointu, qu'on appelle *cason*, et qui fait la principale nourriture des habitants; les marteaux et les anges sont en grande quantité; on pêche aussi une espèce de polype, connue dans le pays sous le nom de *pulpa,* et qui est très-bonne à manger : il en est qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. Les huîtres plicatules de Campêche sont petites, mais délicates et savoureuses; les crabes, grands et abondants en octobre et novembre. Quoique les raies soient excellentes, on leur préfère le cason qui, suivant moi, est fort malsain. Dans le mois de décembre, on recueille une immense quantité de frai provenant d'une espèce de mulet; ces œufs, salés et mis en presse, font un mets appétissant, supérieur aux harengs saurs. Ce comestible porte le nom de *hueras*. Il se conserve quatre mois et pourrait se garder bien plus longtemps, avec les précautions nécessaires.

Il n'y a d'eau potable, à Campêche, que celle que contiennent les citernes des maisons particulières. Celle qu'on vend dans les rues vient des puits du dehors, et se transporte sur des charrettes. Deux petits barils coûtent un médio, la plus faible monnaie d'argent [1].

[1] On ne se sert pas de monnaie de cuivre. Le médio se coupe par le milieu, et les fragments sont des *quartilles;* pour subdiviser les quartilles, on achète des grains de cacao; quatre cents grains, qui font une livre, coûtent quatre réaux; de sorte que la quartille vaut vingt-cinq cacaos. C'est la petite monnaie dont on se sert au marché.

Qu'on me permette sur la cuisine de Campêche quelques détails qui s'adressent aux personnes qui veulent voyager dans ces contrées. Le pot au feu des Yucatèques se compose de viande de bœuf, d'une volaille, de saucisses, d'un morceau de jambon, de choux, de bananes, d'une tête d'ail, de poires et de chili; tout cela fait, comme on peut le penser, un potage assez succulent. On ignore, dans cette partie de l'Amérique, l'art de faire rôtir un poulet: on le fait d'abord bouillir, puis on le dore entre deux plats, et il en résulte un manger détestable. C'est moi qui ai importé et popularisé la *cuisinière* à Mérida, et ce fut avec la plus grande difficulté que je fis confectionner un de ces ustensiles. Trois sortes de sauces froides accompagnent le bouilli; l'une est faite de tomates, l'autre de persil broyé et arrosé de vinaigre et d'eau, la troisième de piment; dans la saison, un plat de concombres, coupés par tranches et bien poivrés, complète l'escorte du bouilli. Le jambon cuit dans le vin est le meilleur mets de la cuisine yucatèque. L'usage immodéré de viande de porc prouve la grossièreté du goût des gens de ce pays. Il est rare qu'on voie du pain sur une table; il se remplace par des galettes minces de farine de maïs. Ces galettes ou *tortilles*, qui se servent toutes chaudes, sont fort saines et nourrissantes. Le maïs est, du reste, l'aliment principal des populations de ces contrées. Parmi les différentes manières dont on le prépare, il en est une qui joint l'agrément à l'utilité, et que je dois signaler. On broie sur une pierre plate, au moyen d'une autre pierre formant rouleau, une certaine quantité de blé de Turquie, puis on délaye avec de l'eau la farine grossière qu'on obtient, et l'on en fait des boulettes. Un morceau de cette pâte trempé dans de l'eau légèrement sucrée fait une excellente boisson, à laquelle on donne le nom de *pozolé;* quand la pâte est faite depuis quatre ou cinq jours, son acidité rend ce breuvage on ne peut plus agréable; la bonne bière ne désaltère pas mieux. Le *pinolé* se fait autrement : on fait griller le maïs comme le café, et on le broie avec du sucre et du cacao torréfié; on fait avec cette poudre une espèce de bouillie très-bonne en voyage. J'en ai souvent pris pour me réchauffer, le matin, après avoir passé la nuit sur pied, et je préférais cette boisson au chocolat, que les Yucatèques prennent quatre fois par jour.

On m'excusera de m'être étendu sur ces matières peu dignes d'intérêt par elles-mêmes; mais, à mon avis, un peuple se révèle surtout dans les habitudes de sa vie intime, dans les mille détails de son existence matérielle. C'est pour cela que j'ai cru devoir transcrire tout ce qui se trouvait dans mon journal sur la manière de vivre des Yucatèques.

Le commerce de Campêche consiste principalement en cigares, en sel, en fil de *sosquilé*, qui sert à faire des cordes, en *costal* ou toile d'emballage, en cuir, en poisson salé, riz, coton et bois de teinture. On exporte à Vera-Cruz, à Tampico, à Tabasco et dans d'autres localités de la république, des *boutaques,* espèce de fauteuils garnis de maroquin et que fabriquent les menuisiers.

Les revenus de l'État sont considérablement diminués par la contrebande qui se fait avec une égale audace et un égal bonheur par mer et par terre. Les Indiens chasseurs, qui connaissent parfaitement les chemins les plus courts et les moins fréquentés, sont les flibustiers par excellence. Leur malle de tissu de palmier sur le dos, et munis d'une vingtaine de piastres, ils vont à Balise, possession anglaise, et achètent des marchandises pour ce qu'ils ont d'argent. Ils se chargent surtout de poudre, car on en consomme une prodigieuse quantité dans l'Yucatan, chaque saint en faisant brûler plus de douze cents livres par an. Ce trafic clandestin dérobe au fisc des sommes importantes, si bien que les douanes de terre et de mer doivent toujours au commerce et ne peuvent parvenir à se libérer. Il paraît cependant que tout le monde trouve son

compte à cet état de choses, car on ne prend aucune mesure pour mettre un terme à la fraude, cause menaçante de ruine pour l'État.

Quant aux mœurs de Campêche, je n'entreprendrai pas d'en tracer le tableau; il me suffira de dire qu'elles sont tout aussi relâchées que dans les autres villes de l'Amérique espagnole, où les prêtres ont naturalisé le libertinage. Aujourd'hui, il n'y a plus que quelques moines à Campêche, et les couvents sont déserts; mais le clergé régulier est très-nombreux et exerce sur les femmes une influence des plus funestes, influence accrue et consolidée par l'élan religieux auquel a donné lieu le passage du choléra qui, sur une population de vingt mille âmes, a enlevé six mille personnes.

Le caractère des habitants de ce pays a une teinte espagnole assez prononcée, et c'est surtout dans leur haine que leur origine se révèle. Les rivalités de ville à ville et de province à province amènent souvent des luttes sanglantes, qui empruntent à la situation actuelle une couleur politique qu'au fond elles sont loin d'avoir. C'est ainsi que l'inimitié qui existe entre Campêche et Mérida a occasionné la guerre dans laquelle figurait, à l'époque de mon voyage, le général Toro.

La liberté de la presse, à Campêche, est une chimère, en ce sens que la vérité est proscrite de tous les journaux. En revanche, on favorise hautement la délation et la calomnie qui se cachent sous le masque de l'anonyme. On ne peut se faire une idée du cynisme des feuilles périodiques qui s'impriment à Campêche; les injures les plus ignobles, la polémique la plus personnelle défrayent ordinairement leur rédaction. On verra plus loin que j'ai moi-même été victime de ces scandaleux abus [1].

Voici un trait de mœurs qui donnera une idée de l'état de barbarie intellectuelle dans lequel gémissent encore ces populations. Le 21 juin, vers 2 heures du matin, je fus éveillé par un bruit étrange qui me fit craindre que la ville ne fût attaquée par le parti de Mérida. Je ne tardai pas à me convaincre qu'il ne s'agissait de rien moins que d'un aussi tragique événement. C'était une superstition des anciens Indiens du Mexique de croire, lorsqu'il y avait éclipse de soleil ou de lune, que l'un des deux astres devenait la proie de l'autre [2]. Pour chasser l'astre qui paraissait dévorer son adversaire, ils lançaient des flèches vers le ciel; ce qui, je dois le faire remarquer, peut être l'origine du surnom d'*Illuicamina* (*qui lance des flèches au ciel*) donné à Montézuma l'ancien (Huéhué). Ce n'était pas tout : les Indiens, pour faire cesser le duel céleste, faisaient crier leurs esclaves et leurs chiens, en les battant, et poussaient eux-mêmes des hurlements affreux. Or, le spectacle dont je fus témoin dans la nuit du 21 juin, n'était qu'une répétition de cette scène burlesque. Il y avait éclipse de lune, et les Indiens de Campêche s'évertuaient à délivrer l'astre malheureux des étreintes de son ennemi; seulement les fusées remplaçaient les flèches, comme pour prouver que les Yucatèques d'aujourd'hui ne sont pas étrangers aux progrès de la civilisation. Voilà ce qu'un clergé ignorant et despotique a fait des populations conquises par les armes espagnoles [3].

[1] La presse yucatèque s'honore du nom de Savala, qui a écrit un ouvrage sur la révolution du Mexique. Cet ouvrage est un tissu de mensonges; j'ai été, pendant neuf ans, témoin oculaire de tous les événements de cette crise, et particulièrement de l'affaire de la Accordada, ou pillage du Parian, et j'atteste que Savala a violé la vérité historique. Si cet homme avait eu une âme élevée, il aurait été le premier de ses concitoyens, et ses œuvres auraient peut-être mérité l'admiration de la postérité. Ses qualités d'écrivain sont incontestables; il excelle surtout à reproduire la physionomie des personnages qu'il met en scène; tous les portraits qu'il trace sont frappants de ressemblance et ont un relief tout particulier. Pourquoi une étincelle de vertu, des sentiments nobles et généreux, n'ont-ils pas fécondé ce beau talent?

[2] L'éclipse de soleil s'appelait *Nétonatiuhqualo*, c'est-à-dire, *malheureux soleil mangé;* l'éclipse de lune était désignée sous le nom de *Meztlilaquala*, c'est-à-dire, *lune mangée.*

[3] J'avais d'abord écrit ceci sur une feuille volante pour le transcrire dans mon journal; quelque temps après mon arrivée à Mérida, on me vola, sur une table placée auprès de la fenêtre, un carton de lettres et de notes. L'infâme auteur de ce larcin, auquel le gouvernement n'était peut-être pas étranger, se servit de quelques-uns de mes papiers, parmi lesquels

Le 14 septembre, a lieu la fête la plus solennelle qui se célèbre à Campêche, et comme saint Roman en est le héros, le faubourg qui porte ce nom est le théâtre des cérémonies et des réjouissances qui signalent ce grand jour. Je me trouvais encore à Campêche à cette époque, et je fus témoin des plaisirs publics qui, pendant une partie de la semaine, égayèrent la physionomie de cette ville. Le premier jour, on promena le saint en procession, c'est-à-dire qu'on colporta autour de l'église un christ haut de six pieds, fait de carton, peint en noir, et cloué sur une croix dont les trois extrémités supérieures étaient d'or massif. Il y eut aussi, ce même jour, un combat de taureaux qui n'amena aucune effusion de sang, grâce à l'excessive prudence des tauréadors.

Le 15, on fit lecture de la proclamation d'indépendance, au bruit d'une salve de douze coups de canon, et en présence d'une nombreuse assemblée populaire, de deux bataillons d'infanterie de cinquante hommes chacun, d'une quinzaine de lanciers, et d'une bande d'Indiens, armés, la plupart, de leurs *machetés*. Ce petit appareil militaire n'était pas sans prétentions; les habitants de Campêche étaient fiers de ces guerriers qui avaient fait la campagne de Mérida, et dont tout le mérite consistait à porter, avec une dignité empruntée, leurs uniformes chamarrés d'or et d'argent, leurs coiffures chargées de plumes, et leurs épaulettes plus grosses que leurs têtes.

J'allai au spectacle pour assister à l'ouverture de la salle. Ce qui m'y arriva prouve combien le général Toro est redouté à Campêche. Ne pouvant trouver de place dans l'intérieur du théâtre, je me tenais à l'entrée du couloir du parterre, à côté de plusieurs *léperos*, debout comme moi. Un officier s'avança vers moi, et me dit, d'un ton brusque, que le général ne voulait pas que l'entrée fût ainsi encombrée, et m'ordonnait de me placer ailleurs. Je répondis avec fermeté à l'envoyé du gouverneur que j'étais fort surpris qu'il s'adressât à moi plutôt qu'aux gens du peuple auprès desquels je me trouvais; que si le général voulait que j'abandonnasse ma place, il n'avait qu'à m'en offrir une dans sa loge, ou à me faire rendre mon argent, puisqu'il usurpait les fonctions du directeur du théâtre. Grande fut la stupéfaction de tous ceux qui m'entendirent tenir un pareil langage à l'aide de camp du terrible gouverneur; ces braves gens me croyaient atteint de folie et tremblaient pour moi. Ils avaient raison, car le général Toro m'a cruellement puni de ma résistance à un ordre arbitraire. Pour le moment, on me laissa tranquille; mais, comme les acteurs étaient détestables, je sortis au deuxième acte d'Oreste.

Je passai toute la nuit du 16 sans sommeil, à cause du vacarme que faisaient les cloches et le canon. Le lendemain matin, le général assista au service divin; il y eut une ascension; on lança un ballon de papier. Le bruit de la fusillade, du canon et des cloches, continua toute la journée. C'était le *grito* de l'indépendance qu'on célébrait. Les prêtres plantèrent en grande pompe un drapeau composé de trois bandes horizontales, dont deux bleu clair et la troisième blanche; au milieu de cette bannière, on lisait : *Morir con honor por santa Anna y religion!* J'allai, le soir, chez M. Mac Grégor: le général s'y trouvait. Il dansa et me parut très-affable : on ne lui avait sans doute pas encore répété ce que, la veille, au spectacle, j'avais chargé son officier de lui dire. Il y eut feu d'artifice pour achever de m'assourdir.

Le 4 octobre, nouveau vacarme en l'honneur de saint François, dont c'était la fête. On ne peut

se trouvait le fragment relatif à l'éclipse, pour me nuire dans l'esprit des habitants de Campêche et de Mérida. El Campechano, *Journal instructif libéral de Campêche*, publia, dans son numéro du 22 janvier 1835, une violente diatribe contre moi. Comme le calomniateur s'était caché sous un prudent anonyme, suivant l'usage de messieurs les Mexicains, je dus renoncer à me venger autrement que par l'insertion, dans la même feuille, d'une réponse *ad hominem*. J'avais, du reste, l'estime des honnêtes gens qui me connaissaient, et je n'avais pas lieu de m'émouvoir de ces ignobles attaques. Ceci est un trait de plus à ajouter à ceux par lesquels je cherche à peindre la physionomie morale de ce peuple.

se faire une juste idée du bruit infernal produit par les cloches, le canon, les coups de fusil, les pétards, le chant des prêtres et les cris de la populace. C'était à briser le tympan de ceux dont les oreilles ne sont pas accoutumées à ces abominables charivaris. Cette façon de se réjouir révèle bien l'ignorance et la barbarie de ce peuple. Une nation habituée à penser ne manifeste pas ainsi sa joie. En Europe, la masse populaire se contente de distractions paisibles; au Mexique, on fête les saints, non avec des prières, mais avec des coups de canon; et, plus le saint est en honneur, plus le bruit est formidable.

Le mois de décembre était arrivé, et je n'avais pas encore pu partir pour Mérida. Dans cette saison, les vents du nord sont froids, les nuits extrêmement fraîches, et, le matin, il règne un brouillard épais; comme il n'y a pas de vitres aux croisées, on s'enrhume facilement. Si, quand on est pris d'un corizza, on se lave la figure avec de l'eau froide, ou si l'on se mouille les pieds, il survient une fièvre maligne qui vous emporte en deux jours. J'ai vu trois personnes mourir ainsi dans l'espace d'un mois. Cette saison est aussi celle des *frios y calenturas;* il meurt, à cette époque, beaucoup de monde dans l'intérieur des terres. Il est certain, cependant, que la mortalité ne serait pas si grande, si les habitants de ce pays savaient se prémunir contre la maladie, et ne commettaient pas les plus impardonnables imprudences. Dans les pays chauds, où règne une température variable à certaines époques de l'année, il y a un moyen bien simple d'éviter les refroidissements et les rhumes : c'est de porter constamment de la flanelle; il y en a un aussi infaillible de se préserver des maladies causées par les averses auxquelles on est exposé pendant la période pluvieuse, qui commence en mai et finit en octobre : c'est, lorsqu'on est en voyage, de se déshabiller, en ne conservant que le caleçon, d'envelopper ses vêtements dans une toile cirée, et d'attendre la fin de l'orage, qui, d'ordinaire, éclate à midi et demi et se termine à trois heures. Quand la pluie a cessé, on se sèche en se frottant avec de l'eau-de-vie, et l'on se rhabille; ce bain par douches naturelles n'a aucunes suites fâcheuses. Je ne saurais trop recommander aux personnes qui se proposent de voyager dans ces contrées, de s'abstenir complétement de liqueurs fortes, surtout en voyage. J'ajouterai que, lorsqu'on est forcé de coucher à la belle étoile, il faut se déshabiller entièrement, se rouler dans une couverture, et s'étendre ainsi dans son hamac. Il importe surtout de ne pas faire usage d'aliments préparés au chili (piment rouge); les boissons les plus saines sont le *pinolé* et le *pozolé,* qui ont le double avantage de rafraîchir et de soutenir l'estomac; j'ai déjà parlé de ces deux préparations, à propos de la cuisine de Campêche. Enfin, je recommanderai aux voyageurs de ne jamais se découvrir la tête au soleil, et surtout au clair de lune. La province d'Yucatan est la partie la plus saine de l'Amérique centrale; les maladies graves n'y existent guère que pour ceux qui ne savent ou ne veulent pas s'en préserver. J'ai moi-même été saisi d'une fièvre violente pour avoir bu de l'eau de puits à Uxmal ; il est vrai que je m'en débarrassai promptement en prenant d'abord du sel d'Angleterre, et ensuite du quinine à hautes et fréquentes doses.

La saison étant devenue meilleure, et le chemin de Mérida étant plus praticable, je m'embarquai, le 21 décembre, pour Sisal, et y arrivai le 23, à 10 heures du matin.

Sisal est un petit village un peu plus grand que la Frontera de Tabasco. Ses rues sont tirées au cordeau, mais il n'y en a, à proprement parler, qu'une seule. Les maisons sont construites en cannes recouvertes de boue (*cratitius paries*); il n'en existe que quatre en pierre. Il faut aussi excepter le fort qui fait face à la mer; cette citadelle en miniature a cent pieds sur chaque côté, et est armée de six pièces de canon.

Le 25, à 7 heures du matin, je partis de Sisal, en voiture, pour me rendre à Mérida. Ces voi-

tures sont des cabriolets grossièrement confectionnés et de la forme des *volantes* de la Havane. Elles sont à deux places, tirées par un cheval, et accompagnées par trois autres chevaux de relais jusqu'à Hunucuma, village construit en pierres et situé à six lieues de Sisal. Jusqu'à cet endroit, le chemin traverse des marais infects, et il est si raboteux qu'on est obligé, dans l'intérieur de la voiture, de se tenir à deux mains pour ne pas, à chaque soubresaut, se briser le crâne contre la charpente de l'impériale. De Hunucuma à Mérida, on prend trois autres chevaux; mais les six lieues de route qui restent à parcourir n'offrant aucun obstacle, le cabriolet roule rapidement et sans secousse. Je mis pied à terre dans la capitale de l'Yucatan, à trois heures après midi; j'avais fait douze lieues en huit heures.

La maison que j'avais retenue (car, à Mérida, il n'y a ni auberge, ni restaurant) était très-sombre et très-humide. En y entrant, je songeai à mes travaux d'artiste, qui exigeaient un séjour plus gai et plus agréable; j'eus besoin de toute la philosophie dont je reste toujours armé en voyage, pour ne pas me trouver fort à plaindre du choix malencontreux qu'on avait fait pour moi de cette lugubre retraite. J'allai faire visite à mon compatriote, le docteur Hubbé, homme aimable et qui se distingue des médicastres américains par une science véritable, des manières affables et un noble désintéressement. Je désirais me rendre aux ruines d'Uxmal le plus tôt possible, et, par conséquent, faire un très-court séjour à Mérida; mais le docteur me fit observer que la fièvre putride exerçait ses ravages à la ferme d'Uxmal, que je ne trouverais probablement pas d'Indiens qui voulussent ou qui pussent travailler, et que moi-même je risquerais d'être atteint de la maladie; en conséquence, il me conseilla de rester dans la capitale jusqu'à ce que le fléau eût complétement disparu.

Dès les premiers jours de mon arrivée à Mérida, j'eus un avant-goût des persécutions dont je devais un jour être l'objet de la part du gouvernement mexicain. J'avais écrit de Campêche à l'évêque Portugal, l'un de mes anciens souscripteurs, et ministre de la justice à Mexico, pour lui demander de nouveau sa protection. Le sauf-conduit que j'avais sollicité de l'obligeance du ministre m'était parvenu quand j'étais encore à Campêche, où l'on m'enjoignit de me rendre à Mérida. Un de mes premiers soins, en arrivant dans cette dernière ville, fut d'aller voir le général Toro, gouverneur de la province. Ce personnage m'accueillit fort bien, et je commençais à me rassurer, lorsque je fus secrètement prévenu que l'ordre avait été envoyé au général de surveiller ma conduite. Ces braves gens ne pouvaient concevoir que je reçusse des fonds d'Angleterre pour visiter de vieux monuments, et ils s'imaginèrent que j'étais un espion à la solde du gouvernement britannique. Ceux qui ont eu cette pensée étaient dénués non-seulement de tout sentiment loyal, mais encore de toute raison : ma vie solitaire, l'habitude que j'avais prise de n'aller qu'une seule fois dans un lieu public pour le connaître, ou chez les personnes qui pouvaient me donner des renseignements sur les antiquités du pays, devaient me mettre à l'abri d'un aussi odieux soupçon. Le théâtre des espions est la société; or je la fuyais par goût et par système. Boturini a été en butte aux mêmes tracasseries, et les conjectures malveillantes auxquelles donna lieu son exploration scientifique lui valurent de douloureux désappointements, et amenèrent la perte de ses précieux matériaux. Il faut, en vérité, que les chefs de la république aient un orgueil bien robuste pour croire que les puissances européennes entretiennent à grands frais auprès d'eux des agents secrets chargés de les instruire de ce qui se passe au Mexique. Ce que devraient craindre les prétendus hommes d'État qui gouvernent ce malheureux pays, c'est que l'on connût ailleurs l'étendue des vices de la société américaine; mais, à ce point de vue, chaque étranger qui voyage en Amérique est un

espion. Du reste, je me serais fort peu inquiété de ces accusations, si je n'avais pas prévu qu'elles susciteraient mille obstacles à l'accomplissement de mon projet.

Me voici arrivé à la partie la plus désordonnée de mon journal de voyage. Ce qu'on va lire n'est plus qu'une série de souvenirs sans suite, sans unité. J'étais à Mérida, attendant que l'épidémie eût cessé de ravager l'intérieur; je passais mon temps à dessiner, à faire des portraits, à étudier le caractère et les usages des habitants, à faire de courtes excursions à quelque distance de la ville, à consigner mes observations dans mon livre de notes, à voir les personnes qui pouvaient me donner d'utiles indications sur les lieux que je me proposais de visiter. Chaque jour apportait son tribut de remarques et d'études; je jetais mes impressions et mes pensées pêle-mêle sur le papier : c'était tantôt un trait de mœurs, tantôt une découverte historique; un jour une anecdote, le lendemain une dissertation de linguistique. On comprendra que je ne cherche pas à coordonner tant de documents si peu semblables les uns aux autres, et que je ne m'évertue pas à en faire un tout complet et régulier. Par quel effort d'imagination parviendrais-je à lier ce qui offre tant de disparates, à ménager des transitions entre des idées naturellement inconciliables? Je ne puis que transcrire le contenu de mon journal tel qu'il est. L'ouvrage y gagnera en clarté et en vérité, et c'est ce que je dois désirer avant tout.

Mérida, capitale de l'Yucatan, est située, d'après observation faite sur la place de la cathédrale, entre le 20ᵉ degré de latitude Nord et le 83ᵉ de longitude Ouest de Cadix. C'est une grande ville à rues spacieuses, garnies de trottoirs, coupées à angles droits, et orientées aux quatre points cardinaux. On compte cinq cent quatre-vingt-dix-neuf carrés de maisons. L'étendue de Mérida, du Nord au Sud, est d'une lieue; de l'Est à l'Ouest, elle est plus considérable. Cette capitale possède un champ de Mars, un marché aux herbes, onze places, dont la plus vaste et la plus belle est la place Mayor; cinq paroisses, en comptant la cathédrale qui a deux tours, mais qui n'offre rien de remarquable, pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur; un couvent de religieux de l'ordre de Saint-François; un autre, dit *de la Mejorada;* un collége de Saint-Ildefonse; un couvent de femmes nommé *la Conception;* une prétendue maison de bienfaisance, qui n'est qu'un lieu de prostitution; enfin sept églises et une prison. Les promenades principales sont l'Alameda, le Campo-Santo, la Cruz de Galvez et le Limonar.

Au sud de la ville, s'élève une espèce de château fort qui servait autrefois de couvent, et que je crois construit sur les ruines d'un ancien temple ou *téocali* des Indiens. Ce château domine la place; on y a ajouté, à différents intervalles, des murs et des bastions qui ont étendu son enceinte; c'est aujourd'hui un véritable labyrinthe à l'intérieur, et un poste parfaitement nul pour la défense.

Sur le côté Sud de la place Mayor, on voit une maison qui porte la date de 1551, et qui est, par conséquent, contemporaine de la fondation de la ville (1542). Cette maison fut bâtie par don Francisco Montejo, premier gouverneur de l'Yucatan, et surnommé Adelantado par l'empereur Charles-Quint. Comme il n'y avait à cette époque, dans cette province, ni maçons, ni sculpteurs espagnols, on employa des ouvriers indiens. Les travaux furent évidemment dirigés par un Européen, homme de goût. La façade de la maison dont je viens de parler a une certaine élégance et de gracieuses proportions. Elle est ornée de deux figures colossales qui représentent des guerriers armés de pied en cap et la hallebarde espagnole au poing. Quelles que fussent les idées artistiques de l'architecte directeur, on reconnaît dans l'exécution l'allure du génie yucatèque. Le style indien se révèle dans chaque ornement, dans chaque figure. En somme, cet édifice est curieux et digne d'attention, en ce qu'il montre le passage du style indigène à un style nouveau et de caractère différent.

Près de la nouvelle Alameda, au coin de la maison d'un épicier, on voit, sur une colonne, une statue de pierre noire assise à la manière des statues asiatiques. La tête est brisée et le masque manque entièrement; les bras sont éloignés du corps; les mains reposent sur les genoux. Ce qu'il y a de remarquable dans cette figure mutilée, c'est que le haut de son vêtement, et la ceinture qui entoure le corps, offrent une analogie frappante avec les mêmes parties des figures qui décorent les piliers du temple principal du palais, à Ototiun. Près de l'angle d'une maison de la grande place, on aperçoit, dans une niche, une autre idole également posée à l'asiatique, mais d'un style différent. Je tiens de l'obligeance du docteur Hubbé une petite idole de serpentine assez curieuse, mais grossièrement travaillée; elle a été trouvée près de Muna, sous une dalle naturelle et loin de toutes ruines apparentes. Le fait de l'existence de ces idoles, qui portent si visiblement le caractère de la sculpture théocratique de l'Asie ancienne, mérite d'exercer la sagacité des savants.

Je ne puis donner, en fait de statistique de la ville, que l'état général dressé en 1832, sur l'ordre du gouvernement, par don José de la Cruz Villamil, adjoint au ministère des relations extérieures. Les remarques qui suivent le tableau m'ont été communiquées par le docteur Hubbé; elles sont le fruit de l'expérience de cet honorable médecin, si bien placé, du reste, par sa profession, pour observer et connaître la vie intime des habitants de Mérida. Je donne ce tableau tel qu'il m'a été communiqué.

État général du nombre des habitants de Mérida, capitale de l'Yucatan, et de la population de ses quatre faubourgs, dressé en octobre 1832, *avant l'invasion du choléra.*

	HOMMES.			FEMMES.	TOTAL GÉNÉRAL.
	AGE.				
	D'un an à 15 ans.	De 25 à 60 ans.	Au-dessus de 60 ans.		
Mérida	4,244	4,591	499	13,290	22,624
District de San-Cristobal	1,092	963	186	2,512	4,753
District de Santa-Anna	1,048	849	144	1,943	3,984
District de San-Iago	1,146	1,165	143	2,334	4,788
District de San-Sebastiano	417	339	58	838	1,652
Totaux	7,947	7,907	1,030	20,917	37,801

A l'époque de ce recensement, il mourait, année commune, de 8 à 900 individus. Le choléra a certainement enlevé 5,000 personnes, attendu que beaucoup de morts ont été enterrés dans les champs et les cimetières provisoires sans avoir été enregistrés, et qu'ainsi les listes de décès ne peuvent être exactes. Le chiffre de 3,733 femmes, qui forme l'excédant dans le tableau qui précède, provient de ce que chaque famille un peu aisée a jusqu'à six Indiennes, terme moyen, pour servir et pour faire le pain (les tortilles).

Il n'y a pas, en effet, de maison jouissant de quelque confort qui n'entretienne plusieurs servantes. J'en ai compté jusqu'à dix chez Don Luis Estrada. La cause unique de ce luxe de domestiques est la facilité qu'on a de s'en procurer. Les Indiens déposent leurs filles à l'âge de six ou huit ans dans les maisons particulières, pour qu'elles apprennent à servir. Elles ne reçoivent pas

de gages, et comme leur nourriture et leurs robes de cotonnade coûtent fort peu de chose, elles ne sont nullement à charge à leurs maîtres.

Une autre particularité non moins digne de remarque, c'est que, dans toute la province d'Yucatan, les basses classes sont, pour le linge de corps, d'une très-grande propreté. A Mérida, il y a même du luxe dans cette propreté. Les vêtements des filles de la campagne et de la ville sont blanchis et repassés avec un soin extrême, et il est probable que chaque femme a plusieurs rechanges, car je n'en ai jamais vu une seule malpropre. Ces filles du peuple sont de sang indien et espagnol; elles sont fort jolies, et ont surtout de beaux yeux, caractère particulier des femmes de l'Yucatan. Leur taille est aussi remarquablement élégante et gracieuse. Malgré leur propreté recherchée, elles portent rarement des souliers; le seul ornement dont elles se parent est un chapelet de corail mêlé de grains d'or guillochés, et au bout duquel est suspendue une croix ou une médaille d'or ou d'argent (voyez pl. II et IV). Le vêtement distinctif des hommes du peuple est une chemise bien plissée du haut en bas et qui flotte sur un caleçon large et court. La classe moyenne porte la veste blanche ou de couleur. Quant aux gens aisés, ils suivent à peu près les modes des États-Unis, et font venir leurs habits tout faits de New-York.

Les arts mécaniques sont, à Mérida, presque dans leur enfance, et la position de cette ville, située dans l'intérieur des terres, et éloignée du commerce des ports, sera peut-être un éternel obstacle à leur perfectionnement. Les serruriers, les ébénistes, les tailleurs sont d'une maladresse et d'une inaptitude dont on ne peut se faire une idée; les cordonniers sont, je crois, les moins inhabiles des artisans de la capitale. Quant à l'orfévrerie, il n'y a que le filigrane qui soit passablement travaillé. Les tanneries sont assez nombreuses; on en voit surtout un grand nombre dans le petit faubourg de San-Cristobal, où ces établissements sont en quelque sorte cachés par un rideau de cocotiers, de bananiers et d'autres arbres indigènes.

En général, dans toute l'Amérique espagnole, les mœurs sont extrêmement dissolues; Mérida ne fait pas exception à la règle; mais ici, du moins, le libertinage a une cause naturelle : il s'explique par la surabondance de la population féminine; toutefois, il ne faut pas méconnaître qu'il est aussi traditionnel, c'est-à-dire qu'importé et acclimaté par les moines, à l'époque où ce pays était en leur possession, il s'est perpétué malgré l'expulsion de cette infâme milice. Les Méridaños ont eu, en effet, le bon esprit de se défaire adroitement des moines de tous ordres qui pullulaient dans leur ville; pour y parvenir, ils ont sécularisé les chefs et leur ont donné des bénéfices à vie.

L'esprit d'intrigue forme le fond du caractère des Méridaños, et généralement, des habitants de cette province; pour le prouver, il suffit de dire que presque tous les employés des douanes de Tabasco et de bien d'autres localités de la république sont Yucatèques; Savala, le héros de la Accordada, ou, pour mieux dire, du pillage du Parian de Mexico, est né à Mérida. Cet art de parvenir est, du reste, chez ces hommes cupides, indépendant des facultés et des talents qui mènent d'ordinaire à la fortune; à part trois ou quatre individus qui ont noblement exercé leur intelligence et se sont élevés, par leurs connaissances et leur mérite, on ne trouve dans tout l'Yucatan que des hommes profondément ignorants et imbus des plus déplorables préjugés. C'est l'éducation ecclésiastique qui étouffe leurs heureuses dispositions et qui, dès leur enfance, ferme irrévocablement leurs yeux à la lumière. La lâcheté est aussi un trait caractéristique des Yucatèques modernes. Les anciens Mayapanèques étaient un peuple énergique et courageux; ce qui le prouve, c'est que les Espagnols établirent leur autorité beaucoup plus difficilement dans l'Yucatan qu'à Mexico; l'histoire nous apprend que ce fut en 1541 seulement, c'est-à-dire vingt-deux ans après la prise de Ténuchtitlan, que Tutul, seigneur de Mani, se rendit aux forces espagnoles. Aujourd'hui les hommes de cœur sont rares dans ces contrées; c'est le fruit du

despotisme religieux auquel elles sont depuis si longtemps soumises. Les Indiens mêmes ne sont jamais plus intrépides que lorsque l'ivresse trouble leur jugement et les empêche d'apprécier le danger. Un fait entre mille donnera la mesure de l'indigne faiblesse de caractère de ces gens si fanfarons et si hardis en paroles.

Une demoiselle et son frère, lieutenant d'infanterie, vivaient ensemble dans la maison de leurs parents, récemment décédés. La jeune fille était jolie, et par conséquent convoitée par les coureurs d'aventures. Un officier, fat et très-vain de sa personne, à qui de prétendues bonnes fortunes avaient fait une réputation de Lovelace, osa se vanter publiquement d'avoir eu les bonnes grâces de la sœur de son compagnon d'armes. Que le fait fût vrai ou faux, le propos n'en était pas moins ignoble. La demoiselle eut connaissance du bruit qui courait sur son compte, et résolut de punir elle-même le misérable. Elle prit les habits de son frère, ceignit son épée, et se rendit, accompagnée de deux domestiques, auprès du calomniateur, qu'elle emmena hors de la ville, dans un lieu propre à servir de théâtre à sa vengeance. Là, elle tira l'épée et somma son adversaire de se défendre; mais le lâche déclina le combat; alors la jeune fille se faisant connaître, le fit lier à un arbre par ses gens, qui lui appliquèrent, par son ordre, cinquante coups de cravache. Ce n'était pas encore assez pour elle : afin qu'il ne lui restât aucun moyen de nier sa honte et d'échapper au mépris public, elle exigea de lui un reçu des cinquante coups de fouet, sous peine d'en recevoir le double, et le malheureux signa son déshonneur de sa main. L'affaire fit du bruit; le général Toro en fut instruit, et, pour l'honneur du corps, réclama instamment de la demoiselle l'abandon du reçu; elle refusa d'abord, mais enfin elle céda. Eh bien! j'ai vu cet officier se promener dans les rues de Mérida la tête haute et aussi content de lui que s'il ne lui était rien arrivé. Si j'ajoute qu'à très-peu d'exceptions près, tous les créoles de l'Yucatan sont de la trempe de ce lâche personnage, on aura une idée exacte du caractère de ce peuple abâtardi. Toutefois, pour achever de le peindre, je dois dire qu'on l'accuse de fausseté, de dissimulation et de puérile vanité. Ce sont, moins le courage et les bonnes qualités, les Gascons de la république mexicaine.

Un curé de Mérida, qui possède très-bien l'idiome du pays, m'a dit que l'ancienne langue maya n'était aujourd'hui en usage que dans quelques villages du côté de Valladolid, et que cette langue se corrompait tous les jours, par suite du contact des habitants de ces localités avec les Indiens dont le langage s'est déjà castillanisé. Les rapports que j'ai reconnus entre les langues maya et tchole prouvent qu'il y a eu réellement mélange; reste à savoir si la date de la fusion est déjà reculée, ce que je suis porté à croire, parce que je me suis servi de l'ancienne langue tchole pour établir le parallèle. Au surplus, mon vocabulaire en apprendra plus sur ce point que tout ce que je pourrais dire ici. Tous les mots en *um* dans l'idiome maya se terminent en *un* dans la langue tchole : ainsi *tulum* (palais), *tulun* (prononcez *touloune*); l'*x* prend le son du *ch :* ainsi *uxmal* devient dans la prononciation *ouchemal.* Cette méthode d'orthographe est due aux moines qui ont écrit sur la langue maya, comme le religieux François-Gabriel-Bonaventure, auteur d'un ouvrage publié en 1560, et intitulé : *Arte del idioma maya;* comme aussi le R. P. F. Pedro Beltram, qui écrivit en 1746. J'ignore si, depuis cette dernière époque, d'autres moines ont publié ou composé d'autres grammaires; mais ce que je puis affirmer, c'est que la langue qu'on parle aujourd'hui dans l'Yucatan n'est plus celle dont ils ont donné les principes.

L'ancien calendrier yucatèque était semblable à celui des Toltèques et des Aztèques; il était également divisé en dix-huit mois de vingt jours; pour toute différence, l'année yucatèque com-

mençait le 12 janvier et finissait le 11; ce qu'il y a d'étrange, c'est que les cinq jours épagomènes que les Mayapanèques nommaient *utuzkin* et *ulobol* tombaient à la fin de leur mois de *vaycab*, qui commençait le 11 juillet, ce qui paraît impossible.

Voici le tableau des dix-huit mois dont se composait l'année maya :

NOMS DES MOIS.	TRADUCTION DES NOMS.	JOUR DU RENOUVELLEMENT DES MOIS.	*OBSERVATIONS.*
1. Yaax	Vert ou bleu	12 Janvier.	
2. Zac	Blanc	1 Février.	
3. Eck	Noir	21 Février.	
4. Mac	Fermer	13 Mars.	
5. Kankin	Soleil jaune	2 Avril.	
6. Muan		22 Avril.	Ce mot est corrompu et ne peut se traduire.
7. Paax	Briser, casser	12 Mai.	
8. Kayab	*Kay*, chant. *Kayab*, chanter	1 Juin.	
9. Cumka	*Cum*, marmite. *Ka*, pierre à broyer, ou *Mitaté*, pierre servant à moudre le maïs	21 Juin.	
10. Vaycab	Ici-bas. Mois des cinq jours épagomènes	11 Juillet.	Ce mois est de 25 jours.
11. Poop	Natte ou tapis de jonc	5 Août.	
12. Voo	Petite grenouille	25 Août.	
13. Cijp		14 Septembre.	Ce mot est corrompu et ne peut se traduire.
14. Zeec	Faire un discours, prêcher	4 Octobre.	
15. Xul	Époque. Bâton à planter le maïs	24 Octobre.	
16. Yax-kin	Premier soleil vert (printemps)	13 Novembre.	Ce mois tombe à présent en février.
17. Mool	Récolter le maïs. Patte armée de griffes, ou traces des pattes du tigre	3 Décembre.	
18. Cheen	Puits ou mois d'eau	11 Janvier.	

L'ère des Mayapanèques était de vingt ans et se composait de quatre périodes de cinq ans. Ces périodes tiraient leurs noms des quatre points cardinaux : la première (l'Est) se nommait *Cuch-haab*, la deuxième (l'Ouest) *Hijx*, la troisième (le Sud) *Cavac*, la quatrième (le Nord) *Muluc*; l'ère entière s'appelait *Katun*, et des espèces d'archives monumentales conservaient le souvenir de ces périodes de vingt années. On incrustait dans un mur, en les plaçant au-dessus et à côté l'une de l'autre, des pierres carrées et couvertes de caractères hiéroglyphiques, comme celles qu'on trouve sur les édifices d'Ototiun. Chacune de ces pierres désignait un Katun ou un espace de vingt ans. Les Mayapanèques comptaient leur âge de la même manière; un homme de soixante-dix ans disait : J'ai trois pierres et demie d'âge. Des ruines de ces archives existent encore au village de Tixualahtun[1].

[1] Ce nom signifie *endroit où l'on place une pierre sculptée au-dessus d'une autre*. Il a quelque analogie avec le Népohualco du Mexique (*endroit d'énumération*).

Toutes les maisons de Mérida ont été construites avec les débris des pyramides du voisinage. Il existe encore dans un des quartiers de la ville une base de pyramide parfaitement reconnaissable. Le couvent de San-Francisco est lui-même bâti sur une assise d'un de ces monuments. La plupart des anciens édifices dont on voit encore les restes sont incessamment dégradés par les habitants des environs. L'histoire de l'Yucatan étant encore plus obscure que celle du Mexique[1], et les moines n'ayant laissé aucun écrit qui puisse nous aider à faire briller la lumière dans ces mystérieuses annales, on est réduit aujourd'hui à interroger les caractères symboliques sculptés sur les monuments. Si j'en crois les personnes qui ont vu ces monuments, leurs galeries se terminent pyramidalement par le haut comme celles d'Ototiun; ce fait prouverait que les Mayapanèques se sont guidés sur les constructions palenquéennes. Cependant, je crois le peuple yucatèque plus ancien que la nation mexicaine; tout concourt à démontrer que Palenqué a existé avant Mayapan, où le gouvernement monarchique a été établi dès l'origine (an de J. C. 1160). Mayapan fut entièrement détruite en 1420 par les Indiens, qui secouèrent violemment le joug qui pesait sur eux. Si cette tradition est vraie, cette ville n'a été bâtie que cent ans après que les Aztèques furent sortis dAztlen. Comme, d'après les manuscrits, ce peuple mit cent quatre ans à pénétrer jusqu'au territoire de l'Anahuac, il est évident qu'il n'a pu fournir des colons aux Mayapanèques; ces derniers sont donc nécessairement plus anciens que les Aztèques, ce que j'avais, du reste, toujours pensé, par la comparaison des monuments historiques.

Les traditions mayapanèques veulent que les Chichimèques aient peuplé l'Yucatan, mais elles affirment qu'avant eux il était venu de l'Est, à la tête d'une troupe nombreuse, un homme qui s'appelait Zamnà; que ce fut lui qui partagea les terres et qui donna aux caps, aux côtes et aux principaux points de l'intérieur du pays les noms qu'ils portent encore aujourd'hui. Zamnà aurait donc aussi apporté la langue maya. Or, les Chichimèques n'ont laissé aucune trace de leur idiome, qui était l'idiome aztèque; cette contradiction rend la tradition au moins suspecte. Une autre, mieux fondée, fait venir des peuples de l'Ouest, vers la même époque où l'on assure que parut Zamnà; ces peuples avaient quitté Tlapallan (aujourd'hui Chiapas), et ils émigraient pour échapper à la tyrannie d'une autre nation plus puissante qu'eux. Ceci peut faire présumer que des fugitifs, échappés du grand naufrage dans lequel périt la théocratie d'Ototiun, pénétrèrent dans l'Yucatan, et y introduisirent, en partie du moins, le style de leur architecture. Cette conjecture pourra se changer en certitude quand je serai à même de visiter et d'étudier les monuments. Quoi qu'il en soit, un fait patent prouve que la population de l'Yucatan ne s'est pas formée des débris de plusieurs nations : c'est qu'on n'y parle qu'une seule langue et qu'on ne retrouve des traces de l'idiome maya que dans la province de Tabasco et aux environs de Palenqué; que la langue tchole contient beaucoup de mots mayas, sans doute par suite du retour des individus à qui leur patrie était chère, et qui ne voulurent pas s'en exiler pour jamais. Ces hommes qui revinrent s'asseoir aux foyers de leurs pères sont peut-être ces Lacandons qui errent encore aujourd'hui dans les montagnes voisines de leur berceau. Ils ont conservé le type de la physionomie de leurs ancêtres, type qu'on retrouve ailleurs dans l'Yucatan, ce qui prouverait le fait d'une migration palenquéenne. J'ai rencontré à Mérida plusieurs profils semblables aux figures sculptées d'Ototiun, et, chose singulière, toujours chez les femmes. Le docteur Hubbé a chez lui une jeune servante de l'intérieur qui offre, d'une manière frappante, le même caractère

[1] Il existe un livre imprimé à Madrid en 1687 sous le titre de *La Historia de Yucatan, compuesta por el M. R. P. F. R. Diego Lopez Cogolludo.* Mais cet ouvrage, dont je n'ai vu qu'un seul exemplaire à Campêche, est un tissu d'absurdités, et ne peut, par conséquent, jeter le moindre jour sur le passé des Mayapanèques.

de figure. Depuis mon arrivée dans la capitale de l'Yucatan, j'ai vu, au marché, plus de dix femmes indigènes marquées au même type originel. J'ai déjà dit que ces profils avaient 74°, ce qu'il faut attribuer à l'habitude qu'avaient autrefois les habitants de ce pays d'aplatir avec des tablettes le front et le derrière de la tête des enfants. Cette coutume n'existant plus depuis longtemps, la nature a repris ses formes primitives, et cependant une observation consciencieuse m'a appris que, sur dix individus, il y en avait huit dont l'angle facial était de 80°, ce qui constitue un type bien marqué. J'ai aussi constaté que toutes les femmes qui offrent ce caractère de physionomie, ont le bas de la jambe très-délié, le genou petit et point cagneux, les épaules larges; en un mot, elles ressemblent à la fille tchole que j'ai représentée dans la planche VIII de l'ouvrage sur Palenqué.

Entre la Verapaz et la province de Guatemala, au sud de l'Yucatan et à l'est de las Chiapas, par le 17e degré de latitude environ, les missionnaires espagnols trouvèrent, en 1537, une nation qui descendait des Yucatèques. Cent ans avant l'arrivée des Espagnols, ce peuple avait quitté le Mayapan à la suite d'un de ses chefs qui avait enlevé la fiancée d'un cacique. A l'époque où cette tribu fut découverte par les missionnaires, elle portait le nom d'Itzaexes, et avait conservé son langage primitif, ainsi que ses anciens usages, à l'exception d'un mode de sacrifice qui n'était pas usité chez les Mayapanèques, et dont voici la description : on emprisonnait la victime dans une machine de métal creuse et ayant la forme d'une croix, puis on chauffait l'instrument du supplice jusqu'à ce que le malheureux qui y était enfermé fût consumé. Pour que les parents du patient n'entendissent pas ses cris de douleur, les prêtres les forçaient de se mêler à la danse qui s'exécutait pendant la lugubre cérémonie, et le bruit des *tuncules* (tambours), des conques marines, des carapaces de tortues, des flûtes, et les hurlements des assistants couvraient la voix du supplicié. Cet usage existait aussi chez les Carthaginois et les Ammonites. J'ai cru longtemps que la croix du fameux relief d'Ototiun était l'image de cette infernale machine[1], et que les Itzaexes, par suite de leurs relations probables avec les débris de la nation palenquéenne, avaient hérité de cet usage barbare; mais un examen approfondi de cette question m'a conduit à penser avec certitude que la croix n'était, chez les Palenquéens, qu'un signe astronomique.

Je me suis longtemps demandé pourquoi les Lacandons parlaient les langues maya et tchole, et pourquoi beaucoup de mots mayas s'étaient introduits dans la dernière. L'histoire des Itzaexes éclaircit parfaitement ces deux points. J'étais aussi surpris que ces mêmes Lacandons parlassent le maya plus purement que les habitants de l'Yucatan. J'en ai depuis trouvé la raison, qui est toute simple : c'est que ces sauvages errants ont conservé, dans leurs solitudes, l'originalité de leurs mœurs et de leur idiome primitifs. La langue tchole est aussi parlée très-purement dans les montagnes; à vingt lieues d'Ocozingo, elle commence sans doute à se mêler avec l'idiome tzendale. On peut comparer les langues à des cercles : la langue primitive forme le centre; plus elle s'avance vers la circonférence, plus elle perd de son originalité; la tangente, c'est-à-dire le point où elle rencontre un autre idiome, est l'endroit où elle s'altère pour former une langue mixte.

J'ai, ce matin, 18 janvier, visité en détail, avec M. Casimir Nerodau, le château de la ville, que je n'avais vu que très-imparfaitement. Le portail de l'église et l'église elle-même n'ont rien de remarquable. On voit encore, dans une longue chapelle, les ouvertures qui conduisent aux vastes caveaux dans lesquels se sont consumés, sans profit pour la terre, les corps des moines, dont la mort a ainsi été aussi inutile que la vie. Près d'une de ces ouvertures, on aperçoit les armoiries d'un noble espagnol sculptées sur une pierre qui paraît avoir servi de trappe à un petit caveau bien

[1] Voyez dans l'ouvrage sur Palenqué l'explication du bas-relief de la croix.

travaillé. Ces armoiries n'ont pu préserver de l'oubli le nom du personnage dont la poussière dort dans ce lieu funèbre. On ne sait à quelle famille appartient ce blason. Les souterrains sont immenses; les routes qui les traversent forment un véritable labyrinthe. Les doubles planchers et les galeries secrètes pratiquées dans l'épaisseur des murs prouvent que les pieux habitants du couvent avaient donné à ces ténébreuses retraites une mystérieuse destination. Peut-être même l'inquisition y a-t-elle torturé de nombreuses victimes. Quoi qu'il en soit, le grand nombre de cellules, de passages étroits et cachés; l'existence d'un puits qui conduit dans d'autres petites pièces creusées dans le roc; l'appareil au moyen duquel on descendait dans cet abîme profond; d'autres indices non moins significatifs, tout atteste que les hommes ont exercé ici leur méchanceté. La meilleure eau de la ville est celle du couvent. Le puits est de forme rectangulaire, comme tous ceux de la province; il a six pieds sur neuf, et cinquante de profondeur. Tous les détails de la construction du couvent sont de la plus grande irrégularité. Quoique les souterrains soient, comme je l'ai dit, très-vastes et leurs voûtes très-élevées, il n'y a pas une seule porte vis-à-vis d'une autre, ni de la même hauteur. Les légendes sacrées, dont les Espagnols sont si prodigues, même dans leurs maisons, sont remplacées dans le monastère, et jusque dans l'église, par des mots profanes et malsonnants; là où était inscrite une pensée pieuse, on lit aujourd'hui : *Première ou seconde escouade; logement des caporaux; écuries du troisième régiment,* etc... Un Saint-Esprit s'est changé en aigle; mais la métamorphose n'a pas été si parfaite qu'on ne reconnaisse encore l'innocent oiseau du Seigneur sous les traits grossièrement tracés du roi des airs; ce qui me fit penser que c'était là une ingénieuse allégorie, destinée à représenter la couardise des Yucatèques mal déguisée sous des allures belliqueuses. Dans le jardin du couvent, vaste terrain dès longtemps abandonné aux mains de la nature, on trouve un immense vivier sans eau, que les herbes et les broussailles ont envahi, et qui sert de retraite à quantité de couleuvres. Je vis un de ces serpents dont la couleur était grise et que je ne pus tuer. Les soldats me dirent que les caveaux en étaient peuplés, ce qui me paraît probable d'après la quantité de lézards que j'y ai vue [1]. Il est à remarquer que ces ruines abondent en crotales, serpents très-dangereux; mais comme il y va fort peu de monde, les accidents sont extrêmement rares. Pourquoi ne rase-t-on pas cet édifice pour en vendre les matériaux?

Dans le mois d'octobre 1830, j'essayai de découvrir l'origine du nom d'*Yucatan,* et je crus y reconnaître le nom de *Yectan*, fils d'Hébert et père d'Ofir. Je me suis convaincu depuis, en lisant l'ouvrage du R. P. F. Garcia, intitulé *Origin de los Indios*, que je n'étais pas le premier auteur de cette hypothèse; je m'empresse de rectifier cette grave erreur, que j'ai hardiment imprimée en janvier 1832, dans le prospectus de souscription pour mon Voyage aux ruines de Palenqué. Suivant Cogolludo, le nom d'*Yucatan* est moderne. Il fut donné à la péninsule de Mayapan par les Espagnols : ces derniers, dit-il, adressaient des questions aux naturels, et n'obtenant pour toute réponse que le mot *tectetan* (*je ne comprends pas*), crurent entendre le mot *yucatan*, et s'imaginèrent que les indigènes voulaient désigner leur pays. Depuis cette époque, le Mayapan porta le nom d'Yucatan. Cette explication ne me paraît pas satisfaisante : comment supposer que *tectetan* se soit transformé en *yucatan?* Il est plus naturel de penser que le nom actuel de la province vient de *ouyouckutan,* mot qui signifie *écoutez ce qu'ils disent.*

La même erreur, dit Cogolludo, amena le même résultat à l'égard du cap Cotoche, premier

[1] On sait que les gros serpents mangent les lézards.

point où débarquèrent les Espagnols. Les naturels étant venus dans leurs pirogues au-devant des Européens, les invitèrent à mettre pied à terre, en leur répétant ces mots : *Conèx cotòche* (*venez dans nos maisons*); les Espagnols entendirent que cela signifiait qu'ils étaient les bienvenus à Cotoche, et ils donnèrent ce nom au cap auprès duquel ils avaient mouillé.

Notre auteur prétend aussi que le véritable nom de l'île généralement appelée Cozumel, est *Cuzamil*, qu'il traduit par *île des hirondelles.* Il y a là une erreur; car *île des hirondelles* se traduirait, en maya, par *cuzampeten, cuzan* signifiant hirondelle. Le sens de *cuzamil* ou *cuzimil* est *assimilé à l'hirondelle*, ou *qui a la propriété de l'hirondelle* (en espagnol *agolondrinado*). Les conquérants espagnols ont estropié tous les noms, même au Mexique. Les voyageurs ne sauraient donc trop se méfier des noms actuels, dont la prononciation et le sens sont généralement faussés.

L'Yucatan est très-peu connu en Europe malgré son importance. Cette province est une péninsule attenant à l'Amérique méridionale; elle s'étend en longueur depuis la lagune de los Terminos jusqu'au cap Cotoche, c'est-à-dire entre le 18[e] et le 21[e] degrés de latitude Nord; en largeur, elle comprend quatre degrés de longitude; sa superficie est donc de seize degrés carrés environ, ce qui donne en superficie 10,090 lieues d'Espagne de 5,000 varres. Dans ce calcul ne sont pas comprises les îles qui dépendent du territoire de l'Yucatan. L'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer est de vingt-quatre pieds dans les environs de la capitale et augmente progressivement de trois pieds par lieue en avançant vers l'intérieur du pays. La population est de 600 mille âmes. Il y a deux cent quarante villes et villages, un égal nombre de fermes (*haciendas*), les ranchos à part, et quatre-vingt-neuf paroisses, chacune ordinairement desservie par deux ou trois prêtres. Le corps ecclésiastique se compose actuellement de deux cent quatre-vingt-onze membres; en 1830, il en avait trois cent soixante-dix.

État comparatif du nombre d'ecclésiastiques qui existait, en 1830 *et* 1834, *dans les différents diocèses de la république mexicaine.*

DIOCÈSES.	EN 1830.	EN 1834.	DIFFÉRENCE EN MOINS EN 1834.
MEXICO	437	328	109
PUEBLA	747	668	79
OAXACA	276	276	»
MECHOUACAN	480	245	235
GUADALAJARA	542	425	117
NUEVA-LEON	143	112	31
DURANGO	171	157	14
YUCATAN	370	291	79
CHIAPAS	61	61	»
SONORA	57	57	»
TOTAUX	3,284	2,620	664

Ce tableau est curieux, en ce qu'il montre les progrès de la république dans les lieux voisins de la capitale, et ceux qui se trouvaient le plus en contact avec elle par leurs relations politiques. Mexico, qui était le foyer de la réforme, a perdu presque un tiers de son clergé. L'Oaxaca, les Chiapas et la Sonora ont conservé le nombre d'ecclésiastiques qu'ils avaient en 1830, et cela à cause de la grande distance qui les sépare de la capitale. On pourrait aussi attribuer cet état stationnaire au petit nombre d'ambitieux qui habitent ces provinces, où les révolutions sont, par suite, moins fréquentes que dans les autres.

L'Yucatan, qui a toujours été convoité par Santa-Anna, comme un lieu de retraite dans le cas où il ne réussirait pas à se faire proclamer empereur du Mexique, l'Yucatan, dis-je, a été livré par ce chef hypocrite à la plus déplorable agitation. Santa-Anna y a personnellement semé le désordre, puis il s'est reposé du soin d'achever sa tâche sur son digne beau-frère, Paulo Toro, qui, de commandant d'armes, est parvenu, par une scandaleuse usurpation, au poste de gouverneur, fonctions élevées qu'il a souillées par toutes sortes d'iniquités.

Les moines, au Mexique, étaient plus nuisibles qu'utiles; le nombre en a été diminué, mais il en reste encore trop; l'Yucatan est le seul point de la république où ils aient presque disparu; en 1800, on en comptait 720 dans cet État; à mon départ de Mérida, en 1835, il n'en restait plus que 10!

Le tableau suivant indique la diminution du nombre des moines et des religieuses dans tout le Mexique depuis 1829 jusqu'à 1835 :

ANNÉES.	RELIGIEUX.	RELIGIEUSES.	FILLES AU COUVENT.	SERVANTES DE RELIGIEUSES.	DIFFÉRENCE TOTALE.
1829	1,726	1,905	820	1,758	
1830	1,628	1,911	652	1,714	
1832	1,586	1,847	696	1,545	1,586
1833	1,449	1,732	665	1,474	
1834	1,411	1,448	627	1,137	
Différence en moins dans l'année					
1835	315	457	193	621	

Le climat de l'Yucatan est chaud et sec (75 à 90° Farenheit, 19 à 26° Réaumur). Le sol est, en général, assez fertile pour suffire aux besoins des habitants, et pour alimenter par ses produits le petit commerce qui se fait dans le pays. Si les Yucatèques étaient industrieux et actifs, l'exploitation des richesses de leur province les conduirait rapidement à un état de prospérité durable; les propriétaires, par exemple, seraient riches s'ils prenaient la peine de diriger eux-mêmes leurs fermes. Les produits les plus essentiels sont en abondance. Le bétail élevé dans les haciendas donne des cuirs et du suif en quantité; le bois de teinture, vulgairement appelé *bois de Campêche*, est très-commun. L'indigo, le coton, le sucre, le tabac, qui ne le cède en rien, pour la qualité, à celui de la Havane, et qu'on vend en Europe sous l'étiquette de ce dernier; l'excellent amidon qu'on extrait du yuca, le genéquen, espèce de substance fibreuse qu'on tire d'une plante, et qui sert à faire des cordes ainsi que des toiles d'emballage très-solides, telles sont les ressources de l'Yucatan, et l'on conviendra que peu de contrées sont aussi bien partagées. Tous ces articles s'exportent sans doute, et sont expédiés de Campêche et de Sisal, ports commodes et sûrs, situés, le pre-

mier à 40, l'autre à 12 lieues de la capitale; mais ce mouvement commercial est peu de chose comparativement à ce qu'il pourrait être. Ajoutez à cela les comestibles de toute espèce, tels que poisson, gibier, viande, volaille, fruits, qu'on trouve dans le pays, et vous aurez une idée de ce que pourrait devenir la population de cette province, si elle savait user avec profit de ce que lui offre la nature. Mais les Yucatèques aiment mieux passer leur vie dans une molle oisiveté que de s'occuper activement d'industrie et de commerce. La quantité de cafés et de cabarets qu'on remarque dans les villes de cette province, témoigne assez des penchants de ses habitants.

Je ne dois pas oublier de dire qu'il y a ici cinq ou six presses qui, depuis 1820, ont imprimé dix-huit journaux périodiques et des milliers de pamphlets anonymes sortis de la plume des envieux que les alternatives de succès des diverses factions déchaînaient les uns contre les autres.

L'île de Cozumel (anciennement Cuzâm), à quatre lieues à l'Est de l'Yucatan, est une dépendance importante de cet État. C'est par elle que les Espagnols commencèrent la lente conquête de la péninsule. Ils la trouvèrent immensément peuplée; aujourd'hui elle est désertée malgré son incroyable fertilité et ce qu'elle possède de bois d'ébène, d'acajou, de teinture, et autres bois utiles dans les arts et pour la construction des navires. L'eau y est bonne et abondante. On pêche, sur les côtes, du poisson en quantité, et surtout des tortues carey. L'étendue du territoire de Cozumel est de 18 lieues du Nord au Sud, et de 10 de l'Est à l'Ouest. Il y a dans la partie occidentale un bon port abrité des vents du Nord et assez profond pour contenir des bâtiments de guerre. A l'exception de l'entrée de ce port, la mer est à l'entour hérissée de dangereux récifs. Cette île pourrait devenir en quelque sorte la clef du golfe du Mexique. J'ajouterai, pour la recommander à l'attention des archéologues, qu'elle renferme un très-grand nombre de monuments antiques en belle pierre.

Avant de donner le tableau des noms de toutes les localités de l'Yucatan, écrits suivant les règles de l'idiome indigène, qu'on me permette quelques observations que je crois indispensables. Pour qu'on puisse se faire une idée des difficultés que j'ai eues à surmonter pour faire ce travail d'une manière quelque peu satisfaisante, je dois dire que les habitants eux-mêmes ne sont plus d'accord sur la prononciation de certaines lettres, telles que le *ch*, le *th*, l'*s*, le *pp*, le *k*. Un vieux curé de l'intérieur, qui a la réputation de parler la langue du pays plus purement que qui que ce soit, m'a donné des indications qui m'ont été très-utiles; mais il n'était pas toujours sûr de lui-même; comment donc n'aurais-je pas été sujet à erreur, moi étranger, moi qui n'avais aucun usage de cet idiome si compliqué et en même temps si profondément altéré? Le même mot a deux sens entièrement différents, suivant qu'on prononce de telle ou telle manière une seule des lettres qui le composent; quelquefois la signification varie suivant ce que les Espagnols appellent le *golpé* (coup de langue). Voici une preuve de cette assertion; on jugera par les faits que je vais rapporter de la difficulté qu'un étranger doit éprouver pour parler le maya. Il est d'usage que les sermons débités devant un auditoire d'Indiens soient écrits en langue indigène; il faut donc que les prêtres qui aspirent à une cure apprennent préalablement cette langue. Un d'eux, qui avait fait d'excellentes études, et qui, au dire des connaisseurs, possédait bien le maya, composa un jour un sermon dont le fond comme le style furent fort approuvés, et dont les amis du curé attendaient le plus grand effet. Une seule lettre mal prononcée fit échouer le malencontreux prédicateur. En voulant conseiller à son auditoire de pleurer comme pleurait la Madeleine, *okolnen ex hebie ú yokol Madalena è*, la prononciation difficile du *k* lui fit dire : *volez comme volait la Madeleine;* il n'avait pas observé la différence qui existe entre le son du *k* dans *okolnen*, pleurer, et le son du *c* dans *ocolnen*, voler. De même, pour exprimer que le Christ fut, pendant la nuit de sa passion, enfermé dans un cachot, *kalan ti mazcab*, il dit que le Seigneur était *ivre* dans son cachot, en donnant au *k* le son du *c*. Je n'en

dirai pas davantage pour prouver que la langue maya est une des plus difficiles qui existent, et qu'il faut de longues années d'étude et d'un exercice continuel pour la parler quelque peu correctement.

Les indications que je donne sont le fruit de mes travaux et des observations de quelques personnes parfaitement compétentes. J'ai donc lieu de croire à l'exactitude de mes données.

La lettre *j* est gutturale, comme en espagnol. La prononciation de l'*y* varie au commencement comme à la fin des mots; dans *sabancuy* et *yzamal* il a le son de l'*i*, et celui de l'*i* grec dans *pichoy*, qui se prononce comme le mot anglais *joy*. Le *ch* a beaucoup de rapport avec le *sch* des Allemands; le *ɔ* avec le *tz* et le *dz;* le son du *pp* est inexplicable; il est double et tellement précipité, que je ne saurais en donner ici une idée. Le *k*, dont j'ai parlé plus haut à propos du mot *okolnen*, est également inintelligible, à moins de l'entendre prononcer. On ne me comprendra peut-être pas si je dis que, pour donner à cette lettre son véritable son, il faut d'abord presser la langue contre le palais, et la retirer brusquement sans chercher à articuler, et seulement en laissant sortir l'air comprimé. Tout cela doit plutôt se démontrer verbalement que par écrit; néanmoins je tenais à faire connaître ces nuances de la langue maya, afin de mettre les savants à même de découvrir les rapports qui peuvent exister entre le maya et les idiomes de l'ancien continent. Ce n'est pas que je pense que le maya doit quelque chose aux langues de l'antiquité; je crois avoir, au contraire, exprimé l'opinion que cet idiome était essentiellement original, et avait plutôt donné des mots au tchole qu'il n'en avait reçu; mais je serais heureux que mes recherches pussent fournir à d'autres plus éclairés et plus pénétrants que moi l'occasion de faire d'importantes découvertes; je m'en féliciterais alors même que mes conjectures en recevraient un éclatant démenti.

Voici maintenant le tableau des noms des villes, villages, cures, etc., de la province d'Yucatan.

TABLEAU DES NOMS DES VILLES, VILLAGES, CURES, ETC., DE L'ÉTAT D'YUCATAN.

La lettre A qui accompagne quelques noms indique les cures; B, les faubourgs de villes, et C, les grands bourgs. A la suite du nom écrit comme il doit l'être dans la langue maya, j'ai mis la prononciation en français. La troisième colonne donne la signification de quelques noms seulement.

Les noms restés en blanc dans la deuxième colonne se prononcent comme ils sont écrits. Je n'ai pu donner dans la troisième colonne la traduction de ceux qui se sont corrompus.

NOMS.	PRONONCIATION.	SIGNIFICATION.	DISTANCES DE MÉRIDA.	RUMBS.
MÉRIDA, ville capitale. (Anciennement Jjo-jo.)		NOTA. Les noms qui manquent dans cette colonne s'étant corrompus, n'ont pu être traduits.		
A. Sagrario..........				
A. Santiago. B........				
Cauquél..........				
Ucú..............				
A. San Sebastian. B...				
A. Santa Ana. B......				
Ytzimna..........				
Chuburná.........	Choubourna.			
A. San Cristobal. B....				
Kanasin..........				
DISTRICT DE CAMPÊCHE.				
A. Campêche.........	Cam-petche..........................	Serpent et Garapate (acarus).........	36 lieues..	S.34.E.
A. San Roman. B.....				
A. Guadalupe. B. San Francisco.......				
DISTRICT DE VALLADOLID.				
A. Valladolid. C......	....	....	35 lieues..	S.67.E.
Tixualajtún........	Tich-ualah-toun.			
Kanxóc...........	Kan-chock.			
Yalcon...........				

NOMS.	PRONONCIATION.	SIGNIFICATION.	DISTANCES DE MÉRIDA.	RUMBS.
DISTRICT DE VALLA DOLID.				
A. Sisal. B.				
Pixóy	Pichoy (y se prononce comme dans le mot anglais *joy*).			
Popola.				
Temoson				
A. Chichimila				
Xocchén	Choc-chten.			
Ebtún				
ɔitnúp	Tzitnup.			
Tekuch				
Tesóco				
Tajmuy				
A. Uayma				
Tinúm				
Cuncunúl				
A. Senotillo				
Tixbaja	Ţichbagha.			
A. Kaua				
Ppsté	Prononciation difficile du double *p*.			
A. Tixcacabcupul	Tichcacabcoupoul.			
Tekom				
A. ɔitas	Tzitas.			
Xoquempich	Choquempich.			
A. Tunkas				
A. Chemax	Chemache.			
A. Yzamal, ville	....	....	15 lieues.	S.85.E.
Sitilpéch				
A. Suɔal	Sutzal.			
Pixila	Pichila.			
A. Kantunil	Kantounil.			
Xanaba	Chanaba.			
A. Kimbila				
Quitilcúm				
A. Cacalchen	Cacaltchen.			
Bocoba				
A. Tixkokob	Tich-kokob.			
Ekmul				
Euan				
A. Nolo				
Tixpéual	Tich-peual.			
Yaxkukul	Yachkukul.			
A. Conkal				
Sicpach	Sicpatch.			
Cholub				
Chablikal				
A. Yxil	Ychil.			
Chicxulúb	Chic-chulub.			
A. Mococha				
Baca				
Tixkumchéil	Tich-koumcheil.			
A. Telchac	Teltchac.			
ɔemul	Tzémul.			
Sinanché				
A. Motul	Motoul.			
Kini				
Muxupip	Mouchouppipp.			
Uqui	Oukoui.			
A. Cansajcab				
Suma				
A. Tékanto				
Tixkochoj	Tichkochoj (*j* se prononce comme en espagnol).			
A. ɔiɔantun	Tzitzantoun.			
Yobain	Yobaïn.			
ɔilam	Tzilam.			
A. Téya				
Tépakam				
A. Témax	Temàche.			
Buctzotz				
ɔoncauich	Tzoncauitch.			
Tékal				

NOMS.	PRONONCIATION.	SIGNIFICATION.	DISTANCES DE MÉRIDA.	RUMBS.
DISTRICT DE TÉKAX.				
A. Tékax, ville	Técàche		20 lieues.	S.12.E.
A. Oxkutzcab	Och-kütz-cab	Feuilles d'un arbre dont on nourrit les chevaux.		
A. Ticul	Ticoul.			
Pustunich	Poustounitche.			
Nojcacab		Grande portion de terre rouge.		
A. Mani				
Tipikal				
A. Ticum	Ticoum.			
San José				
A. Xul	Chul.			
A. Yotholim				
A. Tixméuac	Tichméuac.			
Tixcuytun	Tich-cuytun.			
Akil				
ɔan	Tzan.			
DISTRICT D'YCHMUL.				
A. Ychmül, ville				
Quélul				
Saban		Venin de la vipère.		
Uaymax	Uayamache.			
Tijolop				
Timun				
A. Tajɔiu	Tajtziu.			
Tixhualajtun	Tichualajtun.			
A. Peto				
Tzuccacab				
Chacsinkin				
A. Sacalaca		Bol ou tasse blanche.		
ɔonotchél	Tzonotchél	CÉNOTÉ d'une espèce d'oiseau vert à gorge jaune.		
Petulillo				
A. Chunjujub		Tronc d'une espèce d'arbre dont le bois est très-élastique.		
Polyúc	Poliuck	Tête de chèvre.		
Titúc	Tituck.			
A. Tijosuco	Tijosouko	Cinq estomacs	45 lieues.	.E.
Tepich				
Tela	Téla.			
A. Chikinɔonot	Chikintzonot	Cénoté profond à l'Ouest.		
Ekpeɔ	Ekpetz	Petite vérole maligne et mortelle.		
DISTRICT DE JEQUELCHAKAN.				
A. Jequelchakan	Héqueltchakan.			
Pocboc				
Pocmuch				
Tenabo				
Tinum				
A. Calkini, ville			20 lieues.	S.34.E.
ɔitbalche	Tzitbaltché.			
Sajcabchen	Sajcabtchen	Puits de pierres blanches.		
A. Becal	Bécal.			
Tepakam		Pakam. Nopale.		
Nunkini	Nounkini.			
A. Bolonchenticul		Neuf puits de Ticul.		
A. ɔibalchen	Tzibaltchen.			
A. Jopelchen		Cinq puits.		
Sajcabchen	Sajcabtchen	Puits naturel.		
Xcupilcacab	Schkoupilcacab.			
Komchen	Kom-c-tchen.			
DISTRICT DE SOTUTA.				
A. Sotuta	Sotouta		22 lieues.	S.45.E.
Cantamayék				
Tabi				
Tibolón				
Uzil				
A. Tixcacaltuyu	Titchcacaltuya.			
Tajɔibilchen	Tajtzibiltchen.			
Nenela	Nénéla.			
A. Joctum	Jocktoun.			

NOMS.	PRONONCIATION.	SIGNIFICATION.	DISTANCES DE MÉRIDA.	RUMBS.
DISTRICT DE SOTUTA.				
Xocchel	Choc-chtel.			
Tajmék				
Seyé				
A. Jomun				
Cuzama	Coutzama	Hirondelles.		
A. Yaxcaba	Yachcaba.			
Kancaboonot	Kancabtzonot	Cénoté de terre rouge.		
Santa Maria				
Yaxuna	Yachuna.			
Mojúla				
A. Jocaba				
Juji	Houhi.			
Tzanlajcat				
Sajcaba				
DISTRICT D'ESPITA.				
A. Espita				
A. Tisimin			56 lieues.	E.
Sɔɔil	Sotzil.			
Sucópo	Soucopo.			
ɔonotaké	Tzontaké.			
A. Kikil				
Suquila				
San Fernando				
Loche				
Rio-Lagartos				
Panaba				
A. Calotmul				
Tajcabo				
Pocobocho				
A. Chansenote	Chantzenoté	Petit cénoté.		
Tixcancal	Tich-cancal.			
Xcambolonna	Chcambolonna.			
A. Xabalam	Chabalam.			
Junuku				
Yalcoba				
Sisbicchen	Sisbitchen	Puits de vanille.		
A. Xcan	Chkan.			
Santa Maria				
Nojku	Nochkou.			
Yalajau				
DISTRICT DE TÉABO.				
A. Téabo				
Chumayel				
Xaya	Chaya.			
A. Mama				
Tekit				
A. Tecoj	Techo.			
Telchaguillo			7 lieues.	S.24.E.
A. Acanquej	Akankueh	Cri du chevreuil.		
Timucuy				
A. Abala				
A. Muna	Mouna.			
A. Sacalum	Sakaloum.			
A. Pencuyut	Penkouyout.			
DISTRICT DE MAXCANÚ.				
A. Maxcanú	Machcanou.			
A. Jalacho				
A. Kopoma				
Chochola	Tchotchòla.			
Opichen	Opitchen	Anona dans un puits, en espagnol Pozo anonado.		
A. Uman				
Bolon-poiche				
Samagil				
A. Junucma			6 lieues.	O.
Tetiz				
Kinchil				
Sisal				

NOMS.	PRONONCIATION.	SIGNIFICATION.	DISTANCES DE MÉRIDA.	RUMBS.
DISTRICT DE SEYBAPLAYA.				
A. Seybaplaya........				
Xkeulil...........	Chkeulil.			
Seybacabecera......				
Jool..............	Chohol..............................	Tête.		
Sijochac...........	Sijoctchàk.			
A. Champoton........	Le nom original est Potonchan.........	....	48 lieues.	S.28.O.
Sajcabchen........	Sajcabtchen.			
Jolail.............				
A. Chicbul...........	Tchiquebul..........................	Espèce d'oiseau noir à gros bec.		
DISTRICT DE LERMA.				
Lerma............				
Sambula..........				
Jampolon.........				
A. Pocyaxum.........	Pocyachum.			
China............	Tchina.			
Kulam............	Coulam.			
San-Diego y Santa-Rosa............				
Chulul............	Tchouloul.			
Tixmucuy.........	Tichmucuy.			
A. Pich..............	Pitche.			
Bolonchencauich...	Bolonchencauitch.....................	....	41 lieues.	S.20.O.
Cauich...........	Cahuich.			
DISTRICT DE BACALAR.				
Bacalar..........				
A. Chichanja.........	Chi-chan-jha.........................	Petite lagune........................	87 lieues.	S.24.E.
DISTRICT DEL CARMEN.				
Carmen...........	....	....	80 lieues.	S.30.O.
Sabancuy..........				
A. Palizada..........				

Je reviens à Mérida, que j'ai quittée pour jeter un coup d'œil général sur la province.

Les rues de cette ville tirent leurs noms des différents accidents qui les signalent à l'attention du public. Les enseignes des épiciers baptisent ordinairement toute la file des maisons voisines. La *callé del Venadito,* qui conduit à Valladolid, doit son nom à un chevreuil en bois, de grandeur naturelle, la première enseigne de la rue. Plus loin on aperçoit un énorme éléphant, fait d'une grosse barrique vide, entourée de planches : c'est la *rue de l'Éléphant.* Un épicier a eu l'idée de faire transporter d'Uxmal devant sa porte, une idole de grandeur naturelle, dont il a fait un objet ridicule, en l'entourant d'un vêtement de plâtre; la rue qu'il habite s'appelle *callé del Munifato.* Celle où je suis logé porte le nom du fruit d'un arbre gigantesque qui la domine; ce fruit est le *mamey;* cependant une partie de cette rue a reçu une dénomination nouvelle, par suite de la fantaisie d'un liquoriste, récemment établi, qui a fait ériger sur le couronnement et à l'angle de sa maison un taureau de grande taille, de couleur naturelle. Cet honnête commerçant a voulu qu'un aussi grand jour fût marqué par une solennité dont le souvenir se conservât dans l'esprit de ses pratiques : il a inauguré son taureau par une illumination en verres de couleur et par un grand feu de joie. Je passe sous silence les coqs, les hibous, les sirènes, les dragons, et autres animaux, patrons des rues qu'ils décorent. Les habitants de Mérida ne comptent pas parmi leurs compatriotes un seul homme illustre dont ils puissent perpétuer le nom sur les murs de leur ville; on conçoit que cette disette de grands hommes les rende fort indifférents sur la dénomination de leurs quartiers et de leurs rues.

Ceci me suggère une observation qui n'est pas sans importance pour le jugement qu'on pourra porter sur la population de ce pays. Il est à remarquer que les Méridaños, qui n'ont pas la moindre idée des arts, et qui sont surtout étrangers au dessin et aux principes de la sculpture, exécutent d'une façon très-originale et fort régulière la charge de l'objet dont ils veulent rendre l'image. L'anatomie à part, les formes et les proportions de leurs œuvres sont parfaitement justes; et, chose encore plus surprenante, un seul outil, c'est-à-dire, un tronçon de sabre, fixé dans un manche de bois, suffit à ces rudes artistes pour animer leurs blocs de bois ou de pierre. En cela, les ouvriers de l'Yucatan ressemblent à ceux d'Égypte, qui, avec des moyens à peu près semblables, font des travaux que ne renieraient pas des gens plus habitués aux procédés de l'esthétique. L'adresse des ouvriers yucatèques se révèle aussi dans la confection des instruments de musique; on fait à Mérida des guitares que j'estime aussi bonnes et aussi bien travaillées que celles qui figurent dans les magasins des meilleurs luthiers européens. Il ne manque à ce peuple que de la tranquillité et un gouvernement qui encourage et développe ces dispositions naturelles. Une éducation libérale élèverait, sans aucun doute, les populations américaines au niveau de la civilisation dont l'Europe offre aujourd'hui le spectacle. Les classes ouvrières, en particulier, deviendraient en peu de temps les émules des masses laborieuses du vieux monde, si leurs heureuses aptitudes et leur génie instinctif étaient soigneusement cultivés. A l'époque de mon arrivée dans la capitale de l'Anahuac, les arts manuels étaient dans l'enfance; des ouvriers étrangers vinrent s'y établir et y exercer leurs professions. Quand j'ai quitté Mexico, les artisans indigènes étaient aussi habiles que leurs maîtres; ce fait n'est-il pas significatif?

Il existe une histoire de la conquête de l'Yucatan, écrite par Villa Gutierre, et dont un exemplaire se trouve dans les archives de la cathédrale de Mérida. Cet ouvrage est bien supérieur à la volumineuse et indigeste compilation de Cogolludo dont j'ai déjà parlé. On y remarque cependant la même couleur théologique et les mêmes préjugés religieux. Ainsi, quoique Villa Gutierre ne fût ni prêtre ni moine, il n'en invoque pas moins, à chaque page, la Trinité et les saints, et son livre est dédié à la Vierge. Du reste, c'était la manie dominante de l'époque; la littérature espagnole et américaine s'était placée tout entière sous les auspices des légions célestes; on écrivait l'histoire comme on eût écrit la *Vie des Saints*.

Les auteurs rapportaient tout à leurs idées de dévotion; le mensonge ne leur coûtait rien, pourvu qu'il servît leurs vues d'absorption religieuse. Ils prenaient à tâche d'accréditer, dans l'intérêt du despotisme ecclésiastique, les assertions les plus erronées sur les peuples dont ils racontaient les annales ou dont ils décrivaient les mœurs. Veut-on une preuve éclatante et curieuse de la mauvaise foi de ces pieux écrivains? qu'on lise le document suivant, que j'ai découvert à Mérida. C'est une prétendue prophétie que les historiens espagnols mettent dans la bouche du grand prêtre Chilam-Ballam, et il est bon que l'on sache que ces sortes de supercheries sont assez familières à ces chroniqueurs effrontés. On lit dans leurs ouvrages quatre autres prophéties semblables à celle dont je vais donner la traduction, et qui sont censées avoir été prononcées ou écrites cent ans avant l'arrivée des Espagnols dans le Mexique et dans l'Yucatan. La première de ces prédictions est celle du grand prêtre Patzin-Yaxum; la seconde celle de Nahan Poc; la troisième est attribuée a Ahkukil-Chèl; la quatrième à Ahanapuc-Tùn.

Traduction littérale de la prophétie de Chilam Ballam [1], grand prêtre de Tixcacayòn Cabich, a Mani [2].

« A la fin du treizième âge [3], Itza étant dans sa prospérité, ainsi que la ville nommée Tancab « (qui est entre Jacmàn et Tichaquillo, et qui s'appelle aujourd'hui Ichpaà, c'est-à-dire *château fort*), « viendra le signal d'un Dieu qui est dans les cieux (las alturas), et la croix par laquelle l'univers « fut illuminé se manifestera au monde. Il y aura division dans les volontés quand ce signal sera « donné dans les temps à venir. Avant que les prêtres aient fait une lieue et même seulement « un quart de lieue, vous verrez la croix qui vous apparaîtra matinale d'un pôle à l'autre [4]. Le « culte des faux dieux cessera. Votre père vient, ô Itzalanes! Voici votre frère, ô Tantunites! Recevez « vos hôtes barbus d'Orient qui vous apportent le signe de Dieu. Dieu est celui qui nous vient « doux et pieux; le temps de notre vie est arrivé; vous n'avez plus rien à craindre du monde. Tu « es le Dieu vivant qui nous a créés pieux. Bonnes sont les paroles de Dieu. Nous bénissons son « signe dans les cieux; louons-le pour l'adorer et le voir. Nous devons encenser la croix; elle pa- « raît aujourd'hui en opposition au mensonge, elle est montrée au monde à l'encontre du premier « arbre du monde; elle est le signal de Dieu dans les cieux. Adorez-la, ô Itzalanes! avec une « volonté droite. Adorons celui qui est notre Dieu et le véritable Dieu. Recevez la parole du « vrai Dieu, qui du ciel vient et nous parle; reprenez vos esprits et soyez de ceux d'Itza. Ceux qui « croiront seront illuminés dans l'âge futur. Voyez si ce que je vous dis vous importe. Je vous avertis « et vous commande, moi votre interprète et maître, Ballam; et maintenant j'ai fini de dire ce que « le vrai Dieu m'avait ordonné, pour que le monde l'entendît. »

Peut-on imaginer rien de plus ridicule et de plus extravagant que cette série d'exclamations ampoulées en l'honneur du vrai Dieu? Et dans quelles bouches les chroniqueurs catholiques pla-

[1] Les historiens Herrera, Solorçano, Torquemada et quelques autres, ont écrit *Chilàn Cambal*. Les informations que j'ai prises auprès de quelques personnes versées dans la vieille langue maya, et les usages des anciens habitants du pays, m'autorisent à penser que le véritable nom est *Ballam-xi* (prononcez *Ballam-chì*), ce qui signifie *bouche de Ballam*. Ballam signifie aussi *tigre*. Quelques personnes pensent que c'est un surnom donné par les Mayapanèques au tzimin, c'est-à-dire au tapir. Les Indiens que j'ai souvent questionnés sur l'idée qu'ils se faisaient de ce terrible Ballam, m'ont tous répondu que c'était un grand animal redoutable et sacré qui avalait tout ce qui s'offrait à lui. Ils le vénèrent aussi comme une divinité, comme un juge suprême qui rend des sentences irrévocables, comme un être abstrait essentiellement inviolable et dont émane toute vérité. Les Itzaexes l'adoraient sous la forme du tapir. — La nation quiche, dont les rois descendaient, dit-on, des Tultèques, a été gouvernée par certains empereurs du nom de Ballam; le quatrième de ces souverains s'appelait Ballam-Kich; le cinquième, Ballam-Acan.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on retrouve dans le mot *Ballam* le verbe hébraïque בלע (*avaler*), et que ce même mot désigne aussi le dragon astronomique.

[2] Mani, l'ancienne Tchoò, existe encore aujourd'hui au sud et à vingt-quatre lieues de Mérida.

[3] D'après Ixtlilhochitl, l'âge le plus court chez les Mexicains était celui de l'eau, qui fut le quatrième et dernier, et qui a duré 4008 ans. La parole de Dieu est annoncée pour la fin du 13e âge, c'est-à-dire 100 ans avant la conquête par les Espagnols. Les Aztèques n'ont eu que quatre âges, tandis que les Mayapanèques en comptent quatorze. Je n'ai pu parvenir, malgré mes recherches, à me rendre compte de la durée ni de la division de ces quatorze périodes. Si l'on s'en tient au calcul des katuns, on obtient 3036 ans, ce qui ne peut être qu'une petite partie des quatorze âges, et ne représente probablement que la durée du dernier.

[4] Voilà une expression dont un prêtre maya n'a pu évidemment se servir, quelle que fût d'ailleurs l'instruction qu'on lui suppose. Il eût fallu qu'il connût l'ancien continent par tradition ou autrement, et, dans ce cas, cette notion ne se serait pas perdue dans le court espace de cent ans, car les prêtres ont eu et auront toujours des confidents intéressés de leurs secrets. L'inventeur de la prophétie se trahit donc ici maladroitement.

cent-ils ces édifiantes homélies? Quels hommes ces historiens menteurs transforment-ils en prophètes? Des prêtres souillés du sang des victimes humaines égorgées de leurs propres mains. C'est pousser un peu loin le charlatanisme religieux! Voilà par quels moyens les prêtres ont établi leur domination en Amérique. Le mensonge et la fourberie sont venus en aide à la violence, et tout a servi leurs desseins, tout, jusqu'au talent des écrivains qui auraient pu, par leurs œuvres, neutraliser en quelque sorte l'influence d'un clergé méprisable, ou du moins semer les germes d'un meilleur état social.

Quoi qu'il en soit, et malgré les autres défauts qu'on remarque dans ces productions littéraires, on y trouve des détails curieux et authentiques sur les mœurs, les usages, et en général sur les destinées de certains peuples, tels que les Itzaexes et les Lacandons.

Les Lacandons vécurent longtemps à l'état nomade, antérieurement à la conquête. Les Tcholes ne furent réduits à la vie errante que par leur faiblesse et par les persécutions auxquelles ils furent en butte de la part des Lacandons et des Itzaexes. Comme ils avaient autrefois fait partie d'un peuple civilisé, ils se soumirent plus volontiers aux Espagnols, dont ils espéraient d'ailleurs se faire des protecteurs contre les deux dernières tribus qui leur faisaient une guerre continuelle. Quant aux Itzaexes, ils émigrèrent cent ans avant l'arrivée des Espagnols, et allèrent s'établir dans une grande île située dans un lac d'eau douce, et qui porte aujourd'hui le nom de Peten (île). La ville qu'ils y construisirent fut appelée Tayasal, et ce peuple ainsi transplanté prit la dénomination d'Itzaexes, du nom de l'ancienne Itzalane.

L'île de Peten fut prise en 1697, et les Itzaexes se soumirent pour quelque temps à l'autorité des Espagnols. Un an après cet événement, tandis que don Martin Ursua était retenu prisonnier à Campêche par le gouverneur don Roque de Sobranis, homme nul et jaloux des belles qualités du vainqueur des Itzaexes, ces derniers, guidés par l'Indien Martin Can, favori et filleul de don Ursua, se soulevèrent et s'enfuirent dans leurs montagnes, où ils reprirent l'exercice de leur culte. Le général, mis en liberté, retourna à Peten; mais ses succès sur les insurgés ne furent que partiels; il fut même forcé d'abandonner, en quelque sorte, sa conquête, par suite du manque de vivres. Il attendait des approvisionnements de Guatemala; mais le fournisseur, imbu des mêmes principes qui distinguent nos munitionnaires modernes, resta trois ou quatre mois en route, et finit par dire que tout le convoi était perdu. Ursua dut en conséquence quitter la colonie, dans laquelle toutefois il laissa garnison.

La longue résistance des Itzaexes et leur fidélité aux superstitions de leurs pères sont d'autant plus inexplicables, que tout tend à prouver l'extrême mobilité de leurs croyances et leur aptitude à se plier à toute espèce de pratiques religieuses. Le fait suivant est une éclatante confirmation de cette vérité. Quand Fernand Cortez, vainqueur des Indiens de Tabasco et des peuplades voisines, se rendait par terre de Mexico à Honduras, il lui fallut, avant d'arriver à Peten, suivre des chemins presque impraticables[1], entre autres celui qui traverse le cerro de los Pedernales (*montagne des Couteaux d'obsidienne*), passage très-difficile et extrêmement fatigant. Dans le trajet, son cheval favori buta et se blessa aux cailloux tranchants de la route. Après s'être mis en relation avec les Itzaexes et avoir reçu leur serment d'obéissance au roi d'Espagne, il fut forcé par les circonstances de retourner en toute hâte à Mexico. En quittant le kanek des Itzaexes, il lui laissa son cheval malade, et le pria d'en avoir soin jusqu'à ce qu'il l'envoyât chercher. Les Indiens, croyant que l'animal

[1] Ces chemins sont encore dans le même état.

était doué de raison, eurent pour lui une si grande sollicitude, qu'ils lui donnèrent pour toute nourriture des poules rôties, régime qui occasionna la mort du noble coursier [1]. Désespérés de cette perte, et craignant que le redoutable capitaine ne les en punît en leur faisant la guerre, ils tinrent conseil, et décidèrent que le cheval serait divinisé, qu'on lui bâtirait un temple et qu'il serait adoré sous le nom de Tzimin [2], ce qui fut fidèlement exécuté. Les os de l'animal furent religieusement conservés dans un petit sac; un des plus gros, celui de la jambe, fut suspendu au moyen de trois bandes de couleurs différentes, et ces singulières reliques devinrent chez ce peuple superstitieux l'objet d'un culte fervent. A l'époque de la prise de Peten, le Tzimin était la principale idole de cette tribu. Si ce n'était pas assez de cette preuve des dispositions des Itzaexes à se convertir aux croyances de leurs nouveaux maîtres, le fait suivant parlerait, je pense, assez haut : lors du passage de Cortez à Peten, les Itzaexes le prièrent de leur envoyer des prêtres pour leur enseigner la religion du Christ. Cortez partit et oublia la demande qui lui avait été faite; ce ne fut que soixante ans plus tard que des missionnaires vinrent prêcher à Peten les principes du christianisme; mais la conduite des successeurs du grand capitaine envers les Itzaexes avait déjà porté ses fruits, et les missionnaires furent égorgés par ceux-là mêmes qui avaient imploré le secours de leurs exhortations. Une nation aussi facile à gouverner par les idées religieuses n'était-elle pas éminem-

[1] Les causes de la mort du cheval de Cortez ont été diversement expliquées. Je ne rapporterai ici qu'une des nombreuses versions de cet événement. Les Indiens avaient cru que le mors et les ornements de cuivre de la bride du cheval étaient d'or. Cortez ayant fait ôter tout l'enharnachement, les Itzaexes s'imaginèrent que l'animal se nourrissait de son mors; en conséquence, au lieu de lui donner de l'herbe ou du grain, ils lui donnèrent de l'or, de telle sorte qu'il mourut de faim. Un seul fait démontre l'absurdité de cette explication : l'or était extrêmement rare dans l'Yucatan, où l'on ne trouve pas une seule mine de ce métal. Les ornements d'or venaient à Peten de Mexico, en passant par Tabasco, et étaient apportés par les pèlerins qui venaient tous les cinquante-deux ans seulement faire leurs dévotions aux pieds de la grande idole Cuzamil, adorée dans l'île de Cozumel (cette idole est décrite dans le tome II de mon Voyage aux ruines de Palenqué). Je le demande, est-il probable que les superstitieux habitants de Peten aient eu l'idée de donner pour nourriture au cheval confié à leurs soins un produit naturel si rare dans toute la contrée? La version que je donne plus haut me paraissant la plus fondée en raison, je l'ai adoptée.

[2] Ce fut par analogie avec le tapir que les Itzaexes donnèrent le nom de *Tzimin* au cheval de Cortez. Ne connaissant aucun animal sacré qui ressemblât plus au tapir que le cheval, ils appliquèrent la dénomination de leur première idole à la nouvelle, qui fut aussi adorée sous le nom de *Ballam*, le roi des tapirs. Ce pachyderme proboscidien étant très-rare dans cette partie de l'Amérique, et, comme le cerf, devenant redoutable dans la saison des amours, il n'est pas étonnant qu'il soit encore aujourd'hui un objet de vénération stupide parmi ces peuplades ignorantes. On ne saurait se faire une idée de tous les contes extravagants que les Indiens débitent sur cet animal, doté par leur imagination d'attributions merveilleuses. Il a été vu par les uns aussi grand qu'un éléphant; par d'autres, entouré de flammes et se frayant un chemin dans un rocher. — Comme les Itzaexes vivaient dans les îles des lacs, et par conséquent dans le voisinage de grandes étendues d'eau, il n'est pas impossible que le tapir se soit rencontré dans ces parages; mais il ne devait pas y faire un long séjour, parce que, dans la belle saison, les eaux diminuent considérablement. Or, l'observation m'a appris que cet animal se tenait de préférence sur les bords des rivières les plus profondes, et qu'il changeait très-rarement le lieu de son habitation. Il est donc peu probable que les Indiens de Peten aient eu souvent l'occasion d'en voir, ce qui explique la vénération de ce peuple pour un animal avec lequel il ne pouvait pas se familiariser, et dont les rares apparitions favorisaient les étranges idées qu'il s'était formées sur son caractère.

Ce que j'ai pris pour une trompe d'éléphant, sur la coiffure d'une des figures du grand temple aux trois tables, à Palenqué, pourrait bien n'être que l'image grotesque d'un tapir, quoiqu'il existe parmi ces mêmes ruines des figures de tapir plus ressemblantes. J'ai vu, dans un codex mexicain de la bibliothèque du Vatican, une coiffure pareille à celle que je viens de citer, mais sur la nature de laquelle on ne peut élever aucun doute, la trompe d'éléphant étant accompagnée des défenses et des oreilles. Si la coiffure problématique est, ainsi que je le suppose, une image grotesque du tapir, il est évident que c'est aux derniers habitants d'Ototiun que les Itzaexes doivent ce signe symbolique, car les Mayas ne le connaissaient pas; du moins je ne l'ai encore vu sur aucun monument de cette dernière nation; et d'ailleurs le sol aride et sec de l'Yucatan ne convenait pas à ce quadrupède amphibie, tandis que Palenqué avec ses nombreuses rivières et ses ruisseaux qui descendent des montagnes dans les plaines lui offrait un séjour favorable.

ment propre à être façonnée aux croyances que les Espagnols venaient propager dans le nouveau monde? et ne faut-il pas attribuer sa longue résistance à l'impolitique conduite des descendants de Cortez, et surtout au fanatisme brutal des prêtres chargés de convertir ces populations idolâtres à la doctrine de l'Évangile?

Une description des temples, des sacrifices, des mœurs et des coutumes des Itzaexes a sa place naturelle ici.

Don Martin Ursua trouva dans l'île de Peten vingt temples ou *cues* consacrés au culte des idoles de ces peuples. Ces temples s'élevaient sur un plan quadrangulaire; chaque mur avait soixante pieds de long et était construit, comme le reste de l'édifice, avec de grosses pierres de taille jointes par un ciment très-dur. Ces murailles étaient inclinées et avaient en hauteur le tiers de leur longueur. Cela formait le premier corps ou compartiment de l'édifice; on parvenait au sommet par un escalier pratiqué dans le milieu de la façade du temple.

Le second temple, ou *téocali*, était composé d'un massif divisé en neuf marches ou assises de vingt pouces de haut sur cinq de large. On ignore aujourd'hui si la base de ces marches était sculptée; les proportions nous en font du moins connaître la forme, qui était la même pour tous les temples, sauf la grandeur qui variait. Quant au sanctuaire, aucun monument, aucune description ne nous révèle la manière dont il était construit; on ne peut donc savoir s'il était de bois ou de pierre, voûté ou à toit plat, ou bien à ciel ouvert. Je croirais volontiers qu'il n'était pas recouvert; et ce qui serait une preuve à l'appui de cette opinion, c'est que les os du cheval de Fernand Cortez étaient déjà pourris lors de la conquête de la colonie; or, si ces reliques eussent été protégées par un toit contre la pluie, l'humidité de la nuit et l'action du soleil, cent soixante-dix ans n'eussent pas suffi pour les mettre dans l'état où elles furent trouvées, vu surtout la précaution que les Itzaexes avaient prise, comme je l'ai dit, d'enfermer une partie de ces ossements dans un sac.

Sur le plan de la neuvième assise était placée une idole creuse en métal et de forme humaine. Sur une pierre carrée, on voyait une autre idole taillée dans une énorme émeraude, et représentant le dieu des batailles des Itzaexes. Au-dessus de cette dernière il y en avait une troisième de plâtre, qui n'était autre chose qu'un masque plat représentant le soleil : les rayons étaient figurés tout autour par des bandes de nacre de perle; la bouche était ouverte et ornée de dents véritables, que l'on a su depuis avoir appartenu à des Espagnols qui étaient tombés entre les mains de ces barbares. Dans ma collection de dessins sur les antiquités de Mexico, se trouve la copie d'un masque semblable. Je l'ai fait d'après une belle terre cuite faisant partie du cabinet du comte de Peñasco, qui m'a dit que cette curiosité archéologique avait été trouvée intacte dans les environs d'Oaxaca.

Sur la plate-forme de cette seconde partie de l'édifice, moins grande que la première et de construction différente [1], étaient une quantité d'idoles bien travaillées, mais horribles de figure

[1] Voici ce que Gutierre dit des objets qui décoraient ce temple :

« Il (le temple) était fait en forme de forteresse. Sur son sommet était suspendu par trois bandelettes de différentes couleurs et de fil de coton, un os de jambe à moitié pourri, et plus bas un sac de trois palmes de long contenant divers ossements également vermoulus. Au-dessous de tout cela, posées sur terre, trois tasses ou vases nommés *humaderos*, qui servaient à brûler l'encens, le copal, et toutes les gommes et les aromates que l'on brûlait en l'honneur des dieux (on voit dans les planches XIX et XXI les dessins de trois humaderos ou braseros représentés demi-nature); en outre, des feuilles sèches de maïs qui enveloppaient une quantité de résine de storax, chose qu'on ne trouva que sur ce temple et point sur les autres, où l'on ne brûlait que du copal. Au-dessus de l'os suspendu par les bandelettes était une couronne. Une très-vieille Indienne à qui on demanda d'où provenaient ces ossements, répondit que c'étaient ceux du tzimin du grand capitaine, ainsi nommé par ce peuple, et qu'il avait, en quittant l'île, laissé son tzimin malade aux soins du roi.»

et de diverses matières, telles que porphyre, jaspe, pierres de couleur, bois, plâtre, etc. Cet emploi de l'art plastique, que j'ai également signalé à Palenqué, est une preuve de plus de ce que j'ai avancé relativement aux sacrifices à propos de la figure creuse de métal. Les Itzaexes étaient trop récemment établis pour avoir inventé l'un ou l'autre, et si l'espèce de croix qu'on trouve à Palenqué ne me semblait pas indubitablement antérieure à l'arrivée des chrétiens en Amérique, j'aurais pensé qu'elle était un instrument de supplice nouvellement inventé par ces peuples et destiné à servir à de sanglantes représailles de la part des Indiens sur ceux qui les persécutaient au nom de la croix. Mais Palenqué est plus ancienne que Tayasal, et ce genre de supplice existait chez les Itzaexes bien longtemps avant qu'ils entendissent parler des Espagnols et de la croix des chrétiens; car il faut enfin faire justice de toutes les sottises accréditées sur ce point par les moines, comme j'ai cru devoir faire justice des prétendues prophéties dont j'ai parlé.

Le troisième téocali, de même forme que les autres, était le téocali du Canek[1] et de ses ancêtres[2]. On trouva sur ce temple une grande pierre rectangulaire ayant deux varres et demie de long, sur une varre et demie de large et trente-six pouces de hauteur. C'était la pierre des sacrifices ordinaires. Autour de cet énorme bloc étaient rangés douze siéges pour les douze sacrificateurs. Tous ces siéges étaient de même matière que l'autel et d'un poli aussi brillant. Derrière cette enceinte il y avait un grand nombre d'idoles.

Le quatrième téocali était le temple augural du grand prêtre Tut. On ne trouva sur celui-ci qu'une idole de forme effrayante, qui était consultée par le pontife dans les circonstances difficiles. Entre autres particularités, il paraît que lorsque le dieu ne répondait pas dans le sens désiré, l'interrogateur le châtiait à coups de bâton, ce qui eut lieu le jour de la prise de l'île par les Espagnols.

Les autres cues étaient communs à tout le peuple, mais on n'y faisait jamais couler le sang; on y brûlait seulement du copal en l'honneur de l'immense quantité d'idoles de toutes les grandeurs qui s'y trouvaient réunies.

J'arrive aux mœurs et aux usages des Itzaexes.

La férocité dont les Indiens de Peten faisaient preuve dans leurs guerres et dans les pratiques de leur culte; la dissimulation et l'astuce qu'ils déployèrent pendant la durée de leur lutte contre les Espagnols, lutte qui se prolongea pendant plus d'un siècle; les artifices par lesquels ils parvinrent à attirer dans leur île les moines missionnaires qui furent à coup sûr égorgés et dévorés par leurs ennemis; l'étalage qu'ils faisaient de leur bravoure, et la couardise qu'ils montrèrent en abandonnant leurs solides fortifications et en se sauvant à la nage, alors qu'ils n'avaient à combattre que cent vingt hommes, et qu'ils avaient eu le temps de s'accoutumer aux armes à feu; tout prouve que ces descendants des Mayas étaient cruels, fourbes et lâches. L'historien Gutierre cite

L'artifice de ces traditions est si grossier, qu'il est impossible de rétablir dans la langue originale la traduction supposée que j'ai donnée d'après Villa Gutierre.

[1] *Canek* était le nom héréditaire des rois itzaexes. Son origine était la même que celle des noms des simples sujets, qui s'appelaient tous comme leurs père et mère. Can, premier roi mayapanèque, épousa une femme du nom de Ek; le premier fruit de cette union fut Can-Ek. Ces noms réunis peuvent se traduire de différentes manières; reste à savoir s'ils ont été bien entendus par les Espagnols contemporains. Tels qu'ils sont écrits maintenant, ils signifient *serpent noir* (*can*, serpent, *ek*, noir). Serait-ce une analogie avec l'espèce de boa noir qu'on trouve dans l'Yucatan, et qui est connu pour détruire les autres serpents? Il est possible que le nom dût s'écrire *caàn-eck*, qui se prononce en traînant un peu le second *a* et en accompagnant le *k* d'un coup de langue; ces nuances d'accentuation, peu sensibles à une oreille étrangère, peuvent avoir donné lieu à une équivoque; dans ce cas, il devrait se traduire par *étoile du ciel* ou *ciel étoilé* (*caàn*, ciel, *eck*, étoile).

[2] C'est sur les fondements de cet édifice que l'église actuelle a été bâtie.

avec éloge, et comme un fait surprenant, la conduite du neveu du roi Canek (baptisé sous le nom de don Martin Can), qui ne fut jamais surpris en flagrant délit de mensonge et se comporta loyalement envers les Espagnols. Il se servait si habilement du fusil, dit cet écrivain, que pendant le débarquement, auquel il prit part dans la galiote du général Ursua, il abattait à chaque coup un de ses compatriotes. L'étonnement de l'historien à propos de la franchise de ce héros itzaexe dit assez que les nobles qualités de l'âme étaient rares parmi ce peuple; et quant à son alliance parricide avec les persécuteurs de ses frères, elle révèle plutôt une insigne lâcheté que des sentiments honorables[1].

Il ne paraît pas que les Itzaexes se soient élevés à un degré de civilisation aussi éminent que celui auquel parvinrent certaines autres nations de l'Amérique, et l'habitude qu'ils avaient d'écrire leur histoire sur des tablettes d'écorce d'arbre réunies en livre[2] ne contredit pas cette assertion.

Quant à l'habileté instinctive qu'ils ont montrée dans la sculpture grossière de leurs innombrables idoles, elle ne saurait être considérée comme une preuve de leurs connaissances pratiques en matière d'art[3]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étaient très-sensuels et surtout adonnés au plaisir de la table, ainsi qu'à l'usage des liqueurs fermentées; ils mettaient même beaucoup de recherche dans la confection de celles qu'ils obtenaient du maïs et du cacao. Ces défauts étaient compensés par des qualités estimables. L'extrême propreté de ces Indiens fut remarquée des conquérants. Tandis que les hommes se laissaient aller à une oisive paresse, les femmes se distinguaient par leur amour pour le travail; ce contraste explique parfaitement la supériorité des ouvrages de femme, tels que toiles de coton, tricotage et couture, provenant de cette partie de la province, et cette supériorité se fait encore remarquer aujourd'hui. J'ai, à cet égard, bien des comparaisons semblables à faire, mais elles trouveront leur place ailleurs.

Comme il n'y a dans l'Yucatan ni or ni argent, ni apparence de mines d'un autre métal, à l'exception du fer, les Itzaexes portaient très-rarement dans leurs parures de nez et d'oreilles des ornements faits de ces matières. L'ambre jaune était, à ce qu'il paraît, spécialement recherché par eux; ils en faisaient des colliers, des anneaux et des bracelets. L'usage général était de se percer les oreilles et la cloison nasale, et de passer dans les ouvertures des gousses de vanille[4]. Tous portaient les cheveux longs, et les Espagnols ont eu beaucoup de peine à les leur faire couper; la chevelure longue est encore aujourd'hui le signe distinctif des Indiens insoumis.

Le mode de sacrifice des Indiens de Peten était en tout conforme à celui des anciens Mexicains: ils ouvraient l'estomac de la victime avec un couteau de cuivre ou de silex (car l'obsidienne ne leur était pas connue), lui arrachaient le cœur, le présentaient à l'idole, et mangeaient ensuite le cadavre rôti ou bouilli. A l'époque où ils se trouvaient encore à Tixcacayùn Cabick, ils s'abstenaient de dévorer le corps des suppliciés; le mode de sacrifice alors en usage chez les Yucatèques

[1] Le naturel finit cependant par l'emporter chez cet Indien : il donna plus tard des preuves de la plus insigne ingratitude envers son protecteur, don Ursua.

[2] Ils donnaient à ces manuscrits historiques le nom d'*Analthes*.

[3] Quoique ces naturels aient enfin, du moins en apparence, adopté le christianisme, ils ont conservé des idoles longtemps après leur conversion. Le goût naturel de la sculpture s'est, ainsi que je l'ai dit, perpétué dans l'Yucatan. Il y a à Mérida des artistes d'instinct qui taillent passablement un saint. A Guatemala, il en a existé et il en existe encore dont les ouvrages sont pleins de finesse et de vérité. J'ai vu des christs travaillés en bois dont les proportions étaient remarquablement justes. Ces statues sont couvertes d'un enduit couleur de chair qui a le poli et l'éclat de l'ivoire. Les têtes sont pleines d'expression; mais ce qui les dépare, ce sont des yeux de verre incrustés, des cheveux naturels et des draperies faites d'étoffes véritables. Quand ces images sont de bois, elles sont peintes, dorées, et même enrichies de perles et de pierres précieuses.

[4] Le vanillier croît en abondance dans le pays qu'habitaient ces peuples.

consistait à faire périr le patient à coups de flèches. Il n'est pas prouvé qu'ils aient mangé leurs prisonniers avant la conquête; ce n'est qu'après le commencement de la lutte que le désespoir et une horrible soif de vengeance leur en inspirèrent la pensée. Du reste, j'ai toujours douté, même en voyant le téocali Kingsborough, que les sacrifices fussent fréquemment répétés chez les Mayas; tout porte à croire qu'ils n'avaient lieu qu'à d'assez longs intervalles, et qu'ils ne se sont multipliés qu'à l'époque de l'invasion. On n'est pas plus fondé à penser que les Mexicains ont toujours sacrifié des princes et des chefs d'armée, et l'on ne saurait même appuyer cette opinion sur la découverte du temalacatl (pierre gladiatoriale) qui existe à Mexico.

En résumé, de toutes les peuplades de cette contrée, les Itzaexes étaient la plus cruelle, car les Lacandons, qui passaient pour être méchants et indomptables, se sont en partie soumis aux Espagnols, longtemps avant la réduction des Itzaexes. Les Tcholes paraissent avoir été les plus doux et les plus traitables.

L'histoire des peuples voisins est encore bien obscure, et il n'est guère possible de rien affirmer en cette matière. Quant à leur origine, malgré l'absence totale de documents propres à la faire découvrir, il est permis de penser qu'ils descendent tous des populations de l'Yucatan, déjà dégénérées à l'arrivée des Espagnols. Plusieurs considérations militent en faveur de cette opinion. D'abord on retrouve dans le Guatemala des noms mayas appliqués à dix-sept empereurs; or, il est évident que si ces souverains avaient été de race tultèque, comme on l'a prétendu, ils auraient porté leurs noms de famille. En second lieu, et cette observation me paraît être d'un grand poids, le caractère de la physionomie des Mayas diffère essentiellement du type chichimèque : les pommettes sont, chez les Yucatèques, bien moins saillantes, quelquefois même elles n'offrent aucune proéminence remarquable; le nez, loin d'être camus, est droit ou aquilin; c'est, à la couleur près, le type arabe, analogie que rend plus complète et plus frappante la saillie des dents. A l'exception de ce dernier motif, tiré de l'examen du caractère facial de ces peuples, on ne peut former que de vagues conjectures sur leur filiation, et c'est à peine si, à l'aide des débris de leurs idiomes, on peut suivre de loin en loin les phases de leur mystérieuse existence.

Toutes ces populations, autrefois si nombreuses, ont disparu peu à peu, exterminées par les Espagnols ou décimées par ces incurables maladies morales sous lesquelles succombe parfois une nation forcée de renoncer à ses usages invétérés et au culte de ses ancêtres. Les Batiales[1], les Chumpiches, les Chutunguis[2], les Chames, les Ichanes[3], les Coboxes, les Poppes, les Achamacales[4], les Alains, les Zachemacals, essaim de peuplades soumises à l'autorité du Canek; tant d'autres tribus dont les noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous, ont à peine laissé des traces de leur passage sur cette terre désolée. Le vaste territoire qu'elles habitaient, et où s'élevaient autrefois des villages populeux, s'est transformé en un désert, où le voyageur ne rencontre que trois ou quatre hameaux de quelques huttes. Tels sont les déplorables résultats de la conduite du clergé catholique. Après avoir ravagé ces riches provinces par le fer et le feu, l'Espagne confia la garde de ses nouveaux sujets à des prêtres fanatiques, dont la brutalité acheva l'œuvre de dépopulation si bien commencée. Sans consulter les exigences du climat, les habitudes de ces nations idolâtres, leurs aptitudes, les besoins de leur esprit, les missionnaires chrétiens leur imposèrent, par la violence, le

[1] A l'Ouest de la lagune.
[2] Au Sud-Ouest.
[3] Au Sud.
[4] Au Nord-Ouest.

joug de leurs convictions et de leurs préjugés. Le découragement et le désespoir s'emparèrent des vaincus, cruellement blessés dans leurs mœurs et dans leurs croyances, et les premiers conquérants eurent, dans les serviteurs d'un Dieu clément, de dignes successeurs. Combien de malheureux Indiens sont morts de chagrin d'avoir été baptisés et de ne pouvoir plus avoir de concubines! Ce fait, qui est incontestable, dit assez de quelle nature a été, en Amérique, l'influence du christianisme prêché par les apôtres de la sainte inquisition.

Si les Espagnols avaient usé de douceur et de persuasion envers ces idolâtres; si, au lieu de heurter leurs sentiments les plus respectables, ils avaient approprié l'enseignement de la foi nouvelle aux idées et aux usages des néophytes, comment pourrait-on expliquer la conversion si imparfaite des Itzaexes, qui, ainsi que je l'ai démontré par un exemple significatif, passaient si facilement d'une croyance à une autre? Si les prêtres catholiques avaient su tirer parti de cette mobilité d'imagination, comment eût-il pu se faire que cent soixante-dix ans après Cortez, ce peuple ne fût encore qu'à moitié chrétien?

Une étude suivie et approfondie des mœurs actuelles des descendants sauvages des Mayas m'a prouvé l'inanité des brutales tentatives des premiers missionnaires.

Les Lacandons que j'ai vus sont tous idolâtres et parlent le maya et le tchole; leur culte actuel est difficile à connaître, quoiqu'il soit bien certain que la plupart de ces Indiens, même ceux qui vivent dans les villages, ont des temples cachés où ils se livrent à leurs pratiques religieuses. J'ai déjà parlé de celui qui se trouve sur le revers d'une montagne en allant de Palenqué à Tumbala. Quoiqu'ils aillent exactement à la messe et qu'ils payent la dîme, seule condition de la liberté dont on les laisse jouir, ils retrouveraient encore toute leur sauvage énergie et leur cruauté, si l'on cherchait à détruire leurs divinités de bois ou de pierre. Quant à leurs anciens usages, ils n'y ont rien changé. Leur costume est le même que celui des figures qui se trouvent sur les bas-reliefs d'Ototiun. Leurs superstitions d'autrefois n'ont pas subi plus de modifications; pour ce qui est de leur caractère, il s'est fort peu amendé. L'Indien prévarique encore aujourd'hui avec une imperturbable effronterie. Il fait, sans s'émouvoir, un faux serment devant l'image de la Vierge, et au nom de tous les saints du paradis. En toute matière importante, il est dangereux de se fier au témoignage de ces hommes sans foi ni loi, à moins qu'ils ne jurent par Ballam[1]; car alors on peut être sûr qu'ils n'en imposent pas. S'ils ne sont plus aussi féroces qu'ils l'étaient il y a un siècle, c'est qu'ils sont devenus timides; la vue d'une arme à feu leur inspire une terreur telle, qu'ils s'éloignent de tous les lieux où ils supposent qu'il s'en trouve. Le fait suivant, qui eut lieu vers la fin du siècle dernier, prouverait cependant que l'instinct de l'anthropophagie n'est pas encore complétement éteint chez eux. Un Lacandon avait pris pour femme une jeune et belle Indienne; il l'aimait avec tant de fureur qu'il ne pouvait se séparer d'elle un seul moment. Au bout de six mois, il tomba dans une tristesse profonde, qu'on s'expliquait d'autant plus difficilement, qu'on savait qu'il était toujours amoureux de sa femme, et qu'il était payé de retour. Un jour, l'Indienne disparut; les voisins, surpris de cet événement, remarquèrent que le mari ne témoignait aucune inquiétude et paraissait au contraire parfaitement tranquille; ils le suivirent, et le surprirent dans un bois, dévorant, auprès d'un four[2], avec une étrange avidité, un bras de créature humaine. On le saisit et on trouva dans le four une partie du corps d'une femme. L'Indien fut conduit en prison, et quand on l'interrogea sur

[1] Ce serment consiste à prononcer ces mots : *u, lez in uit Ballam* (prononcez *ou, letz in huit Ballam*), ce qui signifie *que me lama el culo Ballam, si ce n'est pas la vérité.*

[2] Les Indiens, pour conserver leur viande, la font rôtir sous terre. A cet effet, ils font un grand trou, en garnissent les

son horrible action, il répondit ingénument qu'il avait tué et fait rôtir sa femme par excès d'amour, et qu'il mangeait chaque jour un morceau de son corps, toujours avec un redoublement de plaisir. Cet Indien fut jugé et condamné, non à la peine de mort, mais à remplir les fonctions de bourreau dans la capitale. M. Espinosa, astronome de Mérida, de qui je tiens ce fait, a connu ce malheureux pendant qu'il faisait son horrible métier. Un dernier trait achèvera de prouver que le voisinage et le contact de populations chrétiennes n'a pas fait faire à cette tribu nomade et barbare un seul pas vers la civilisation. Sachant que les Lacandons et les Tcholes avaient l'habitude de manger rôti le grand singe[1], je demandai, un jour, à un de ces Indiens la raison de ce goût. La réponse, toute superstitieuse qu'elle est, me parut digne de souvenir, et je la rapporte textuellement : « Nos ancêtres tuaient et mangeaient leurs ennemis; mais depuis que les Espagnols sont venus et ont été les plus forts, nous n'avons pu suivre librement cette coutume de nos pères, parce qu'on nous faisait la guerre et qu'on nous donnait la mort, détruisant nos dieux et ne nous permettant pas même de manger ce qui nous appartient, c'est-à-dire nos enfants. Nos anciens attaquèrent alors les petits hommes des bois, dont la chair est également bonne; et comme on ne les persécuta pas pour avoir mangé de ces animaux, nous avons suivi l'usage établi, et ce mets est un grand régal pour nous. » J'abandonne aux esprits philosophiques le commentaire de ce fait, qui vaut bien la peine qu'on s'y arrête.

Tel est l'état intellectuel et moral de ces peuples, que les prêtres espagnols n'ont pas su civiliser. Et que l'on ne croie pas qu'il s'agisse d'un petit nombre de naturels que leur caractère indomptable tient éloignés de leurs frères convertis; le nombre des Lacandons et des autres tribus sauvages qui habitent le pays situé entre le Guatemala, l'Yucatan et las Chiapas, et qui campent dans les montagnes de Palenqué, dans la direction de l'Est au Sud, s'élève à plus de trente mille. Il existe, en outre, au centre de la Cordilière de l'Yucatan, une grande peuplade, que je soupçonne être les débris des habitants de Tulunquy, et qui n'entretient aucune espèce de relations, non-seulement avec les blancs, mais même avec les Indiens des villages civilisés. Jusqu'à présent on n'a pu les réduire, ni même pénétrer dans leurs retraites, si bien fortifiées par la nature et par l'art, qu'il ne peut venir à personne l'idée de les envahir. Beaucoup de ces Indiens parlent fort bien l'espagnol, et viennent, sans être connus, dans les villes et les villages, pour trouver à vendre leur tabac; quand ils se sont défaits de leur marchandise, ils disparaissent, et on ne les revoit plus au même marché. On m'a dit qu'il y avait des blancs parmi eux. On connaît le lieu de leur résidence, mais il n'existe pour y arriver qu'une seule voie, et personne n'a été assez hardi pour s'y aventurer, hors un collecteur des revenus qui n'a pas reparu. Ces hommes, dont l'existence est environnée d'un si singulier mystère, ont tous des armes à feu, et on les croit, à tort ou à raison, très-civilisés. Quant à leur religion, on ignore totalement quelle elle peut être.

Ainsi voilà, d'un côté, des peuples que le clergé catholique a longtemps tenus sous son autorité despotique sans pouvoir obtenir l'abandon de leurs croyances; d'un autre, une réunion d'hommes que ses violences ont refoulée dans un séjour inaccessible, qui se maintient indépendante et se

parois de cailloux, et le remplissent de bois dur et sec auquel ils mettent le feu. Le bois consumé, ils jettent dans cette espèce de four les morceaux de l'animal qu'ils veulent faire cuire, puis ils bouchent l'orifice du trou avec des feuilles de bananier ou d'autres, couvertes de terre et de cendres chaudes. Cela fait, ils allument par-dessus cet amas de matières de toute espèce un feu de bois sec, et quatre heures après, ils viennent retirer leur viande. C'est ainsi préparée qu'ils l'apportent au marché, parce qu'elle se conserve huit et dix jours sans la moindre altération. On fait la même opération pour le poisson. Cet usage est général dans toute l'étendue de la terre chaude.

[1] Alouate, *mico* en espagnol.

développe, sans emprunter à la société chrétienne qui l'entoure autre chose que les inventions qui lui paraissent les plus utiles. Ces deux observations, jointes à ce que j'ai dit des mœurs actuelles des Yucatèques et de l'effrayante dépopulation qu'amena le système de conversion des premiers missionnaires, peuvent faire apprécier l'ensemble des résultats de la propagande religieuse en Amérique.

Du reste, on se tromperait si l'on pensait que le voisinage des tribus sauvages dont je viens de parler entretient les habitants des villes et des lieux civilisés dans un perpétuel état d'alarme. J'ai déjà dit que si les Lacandons n'étaient guère moins féroces qu'autrefois, ils étaient du moins devenus timides et craintifs; j'ajouterai que depuis plus de cinquante ans il n'y a pas eu d'exemple de déprédations notables commises par ces Indiens. Leur dernière révolte eut lieu en 1761. J'ai cherché à m'instruire des causes et des résultats de ce soulèvement, et au milieu des récits contradictoires qui m'en ont été faits, j'ai deviné que les hommes qui gouvernaient alors la province n'avaient pas été sans reproches dans cette circonstance. Voici les faits dans toute leur vérité : le 18 novembre 1761, les Indiens du village de Quisteil se révoltèrent et reprirent ostensiblement les pratiques de leur ancien culte. Don Juan Crespo Honorato, brigadier des armées royales, était alors gouverneur de l'Yucatan. Il envoya contre les insurgés don Cristobal Calderon avec un corps de troupes. Les Indiens furent battus, et l'on s'empara des principaux chefs de la rébellion, à la tête desquels était Jacintho Canek, qui s'était fait couronner roi. Ce dernier fut pendu avec onze autres chefs; quant aux insurgés subalternes, on leur coupa à tous l'extrémité supérieure de chaque oreille; le village qui avait été le théâtre du soulèvement fut rasé par ordonnance royale. Il résulterait de ceci que ce furent les indigènes civilisés, ou soi-disant tels, et non ceux qui errent dans les montagnes, qui cherchèrent à secouer le joug de l'absolutisme ecclésiastique : c'était un résultat de l'oppression sous le poids de laquelle ils gémissaient.

Depuis que l'esprit d'indépendance s'est emparé de toutes les classes dans le Mexique, chacun s'est occupé de ses propres affaires et des soins de son ambition; les Indiens ont vécu plus tranquilles. En outre, les hommes d'église, et surtout les moines, ayant perdu une partie de leur influence, et ne se sentant plus assez forts pour persécuter, les Lacandons, les Tcholes et les autres tribus à moitié sauvages ont été moins souvent provoquées à la révolte qu'elles ne l'étaient autrefois; de telle sorte qu'on n'en entend plus parler que par les personnes qui vivent près de leurs retraites. Ces personnes sont loin de se plaindre d'un tel voisinage : à l'époque de la disette qui affligea le pays pendant mon séjour aux ruines, lorsque le maïs vint à manquer, les Lacandons nous en vendirent, et ils nous l'apportaient jusque sur le bord méridional du rio Chacamas; il est vrai qu'ils ne s'aventuraient jamais au delà de ces limites, mais on voit, d'après cela, que malgré leur instinct naturel de cruauté, ils sont loin d'être nuisibles.

On lit dans l'ouvrage de Juarros que puisque les Tultèques trouvèrent les Chichimèques établis dans l'Anahuac, et le Guatemala peuplé de nations diverses, il est à présumer que ces nations et les Chichimèques existaient déjà depuis plusieurs siècles, et qu'elles étaient même en décadence à l'époque de cette migration. On peut affirmer que les populations qui forment la nation maya ou yucatèque sont d'origine commune, attendu qu'on ne parle qu'une seule langue dans le pays, que cette langue s'est étendue à plus de cent lieues au Sud et à l'Ouest, et qu'elle a pénétré jusque dans le Guatemala où elle a corrompu les autres idiomes sans s'altérer elle-même. Cette nation ne descend nullement des Tultèques; il est, au contraire, possible qu'elle soit la souche des peuples voisins. Ses archives, ainsi que celles des Palenquéens, prouvent qu'elle est la plus ancienne, et que les Tultèques sont très-

modernes. La date la plus reculée de l'histoire de ces derniers ne remonte, d'après les manuscrits, qu'à l'an 1000 ou 1060 de l'ère chrétienne. Juarros les fait descendre de la tribu d'Israël, et dit qu'ils furent délivrés par Moïse de la captivité où les tenait Pharaon. Ils passèrent la mer Rouge et retombèrent dans l'idolâtrie; puis, pour se soustraire à la colère de Moïse, ils le quittèrent, et allèrent s'établir dans un pays qu'ils nommèrent les Sept-Cavernes (Chicomoztoc), et où ils fondèrent la fameuse ville de Tula. Voilà donc les Tultèques Juifs et émigrant volontairement dans une partie du continent américain qu'ils devaient connaître, car le texte de Juarros ne fait pas supposer que leur établissement sur ce point du nouveau monde fût un effet du hasard; il dit positivement qu'il fut le résultat de leur volonté bien arrêtée d'échapper à l'autorité du législateur hébreu, et de reprendre le culte des idoles. Cette hypothèse, qui a été adoptée et accréditée par de respectables écrivains, repose sur des traditions extrêmement obscures, et se trouve en contradiction flagrante avec les documents originaux et irrécusables qui nous restent. Le grand manuscrit symbolique de l'émigration des Aztèques[1] nous montre ce peuple sortant d'une grande île ou péninsule nommée Chicomoztoc ou les Sept-Cavernes; la nation est représentée dans un bateau, ramant et prenant terre à Colhuacan, et Colhuacan se trouve dans la Sonore. Les Tultèques n'ont donc pas pu venir des bords de la mer Rouge par ce côté, car Chicomoztoc n'est pas dans l'Anahuac. C'est plus loin, hors du Mexique, qu'il faut chercher ce point; il n'est pas constant non plus que le Colhuacan en question soit celui de la Sonore, quoique les ruines en existent encore; il y a eu plusieurs Colhuacan, dont la place est aujourd'hui inconnue; on a même voulu faire un Colhuacan des ruines de Palenqué, ce qui est aussi absurde que d'avoir donné à ces ruines le nom de Huéhué-Tlapallan, expression mexicaine qui n'a aucun rapport avec l'idiome d'Ototiun. Ce ne sont pas seulement les traditions qui offrent des contradictions frappantes; les documents en présentent également. Le manuscrit du déluge de Coxcox, que je ne crois pas original, et dont il n'existe pas une seule bonne copie en Europe, montre les Aztèques sortant d'Aztlan (ce fait est désigné par un échassier perché sur le signe *atl*, ou signe de l'eau); mais cet Aztlan n'était pas situé dans le nord[2]; et ce qui le prouverait, c'est qu'à côté de l'hiéroglyphe dont il est la traduction, on voit un palmier dont les racines se divisent et indiquent deux routes : la première est celle qui conduisit, après le déluge en question, Coxcox et ses descendants à Aztlan; la seconde marque l'itinéraire que suivirent ces mêmes Aztlanes ou Aztèques pour aller fonder Mexico et Tlatelolco. Ainsi, l'un des manuscrits dont j'ai parlé fixe le point de départ des émigrants à Chicomoztoc, l'autre à Aztlan; il y a donc, comme je l'ai dit, contradiction. Tous deux traitent le même sujet, racontent la même migration; le premier me semble incontestablement authentique, tandis que l'origine du second est au moins équivoque, la composition du coin supérieur à droite offrant une altération ou une fraude commise par les moines. En ajoutant la version de Juarros à celle des deux histoires symboliques, cela fait trois récits différents du même fait. L'opinion de Juarros s'accorde mieux avec les assertions de mon original de Chicomoztoc; seulement les noms des personnages et celui de la barque ne sont pas les mêmes.

On a voulu voir dans le culte des Tultèques et des Aztèques des affinités significatives avec la religion chrétienne. Si les Tultèques sont des Juifs échappés à l'autorité de Moïse, il faut admettre qu'ils soient retournés sur le vieux continent l'an 753 de Rome, pour prendre connaissance

[1] Ce manuscrit se trouve à l'université de Mexico. M. Henri Ternaux en possède une copie exacte.

[2] Les journaux anglais ont annoncé, sur la foi d'une lettre des États-Unis, qu'on avait découvert, vers le 40e degré de latitude et le 12°, 30′ longitude Ouest de Washington, les ruines d'une grande ville que les Indiens appellent Aztlan.

des dogmes du christianisme, et alors ils auraient conservé quelques-unes des pratiques du judaïsme; or c'est ce qui n'est pas. Je ne trouve des traces des Hébreux qu'à Palenqué; là, du moins, elles sont manifestes : ainsi on retrouve la race blanche à nez aquilin, l'ornement du nez et le caleçon serré au bas de la jambe. Ce sont là des données monumentales positives, insuffisantes, il est vrai, mais plus propres à servir de fondements à un système que les vagues traditions dont je viens de parler.

Les manuscrits peints avant l'arrivée des Espagnols sont les seuls qui puissent faire autorité[1]. Ils sont faciles à reconnaître par l'épaisseur du *metl* et le style du dessin. Ceux qu'ont fabriqués les gens employés par Toribio Benevente (frère Motonilia) sont remplis d'erreurs de noms et de chronologie, soit que les auteurs de ces manuscrits n'eussent pas l'instruction historique nécessaire, ou que, forcés d'obéir à une autorité despotique, ils n'aient pas jugé à propos, par défiance ou par mauvais vouloir, de retracer fidèlement le tableau des temps écoulés. Un exemple suffira pour donner une idée de l'inexactitude de ces monuments littéraires : on trouve dans presque tous Tizoc, septième roi de Mexico, cité avant Ajayacatl, qui est le sixième. J'ai découvert cette faute chronologique en étudiant les manuscrits originaux, et en voyant une sculpture en jaspe vert du cabinet de l'université de Mexico, morceau précieux qui n'est autre chose, comme je l'ai prouvé, que la pierre dédicatoire du grand téocali achevé par Ahuitzotl.

Puisque les prêtres espagnols ont fait ou fait faire à Mexico des manuscrits apocryphes, on peut supposer que la même fraude a eu lieu à Guatemala, et que le manuscrit de don Juan Marcario, s'il est original, a été mal traduit, par ignorance ou avec intention; car, en admettant que les Tultèques aient été des Hébreux du temps de Moïse, ils ne pouvaient pas encore avoir fondé Tula l'an 751 de l'ère chrétienne. Ils peuvent avoir bâti la Tulhâ de Tlapallan, et la similitude des deux noms peut avoir induit les interprétateurs en erreur. Tulhâ[2], dont les ruines existent encore près du village d'Ocozingo, offre, dans l'intérieur de ses monuments, un caractère d'architecture assez semblable à celui des doubles galeries de Palenqué; seulement, j'ai remarqué que les combles étaient coniques et à angles saillants, comme des assises renversées. Je ne dois pas oublier de dire ici que les figures de terre cuite qu'on trouve de temps à autre dans les champs voisins de ces ruines, sont bien modelées et d'un style qui révèle un sentiment artistique assez élevé[3]. J'ai été amené à porter ce jugement en voyant sept ou huit pièces bien conservées appartenant à M. J. Corroy, de Tabasco, qui envoya ces précieux objets au docteur Chabert, à la Vera-Cruz. J'ai aussi vu une statue de femme en pierre, à laquelle la tête et les pieds manquaient; malheureusement je ne pus copier ces fragments archéologiques, parce que les terres cuites allaient partir pour la destination que j'ai indiquée, et que la statue, qui avait été enlevée des ruines par un étranger, était sur le point de sortir de la ville en contrebande; ce fut par faveur qu'on me la montra un moment dans sa caisse. Je

[1] Quant aux manuscrits mayas antérieurs à la conquête, ils sont aujourd'hui beaucoup plus rares que les manuscrits aztèques. Ils étaient faits d'écorce d'arbre, longs, étroits et plissés à la manière des codices aztèques. Pour pouvoir y tracer des caractères, on les enduisait d'une préparation de couleur blanche qui donnait à l'écorce un poli favorable à la peinture. Je n'ai jamais vu un de ces manuscrits entiers ; on m'en a seulement fait voir un fragment dont les glyphes, effacés par l'humidité, sont devenus invisibles. Les anciennes traditions des Mayas font mention de deux pestes et d'une inondation qui désolèrent le pays. La première peste fut appelée *mayacimil* (*mort subite*), la seconde, *ocna kuchil* (*quand les corbeaux mangèrent les cadavres dans les maisons*). L'inondation reçut le nom de *Hunyecil* (*inondation des arbres*).

[2] *Tulhâ* signifie *eau du lapin*, de *tul* (lapin) et de *hâ* (eau).

[3] On en voit des copies dans les planches XIX, XX, XXI. Ces dessins ont été exécutés à mon dernier passage à Vera-Cruz ; les originaux sont la propriété de MM. Adoux, négociants de cette ville.

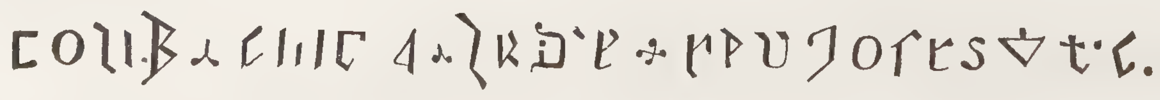
reconnus que c'était la même dont Dupaix a donné le dessin sous le n° 16; je puis donc émettre une opinion sur la manière dont cet écrivain a reproduit les monuments dont il a voulu offrir l'image à ses lecteurs; dans la planche que je viens de citer, les ornements du jupon et du limus sont justes, mais le dessin du corps manque de finesse; les hanches sont trop étroites et les seins trop gros.

Dans ces débris antiques, j'ai reconnu positivement le caractère palenquéen; une des figures en terre cuite a même une analogie frappante avec celle que représente ma planche n° 95; seulement la figure trouvée à Tulhâ est représentée sortant d'une fleur semblable à l'hélianthe. Ces similitudes suffisent pour établir que les Tulhaques sont presque aussi anciens que les Palenquéens, avec lesquels ils ont eu des relations. Peut-être même est-ce à eux qu'il faut attribuer la destruction de cette grande monarchie; et, comme le vainqueur s'imprègne toujours, à son insu, de l'esprit et des mœurs du vaincu, ces deux peuples ont laissé sur leurs monuments des traces de leur fusion. Il est donc probable, je le répète, que les Tulhaques et les Palenquéens se sont connus bien longtemps avant la destruction des Tultèques dans l'Anahuac.

Du reste, les ruines de Tulhâ sont si peu importantes, que, sans le nom qu'elles ont conservé, on douterait qu'elles fussent les restes de la capitale d'un grand peuple. Peut-être ne connaît-on qu'une très-petite partie de ces débris, dont le reste serait caché dans l'épaisseur des bois d'alentour. Il faudrait beaucoup de temps et de bras pour s'assurer si la forêt recèle dans ses profondeurs d'autres vestiges de l'ancienne Tulhâ.

Je dois le répéter: il n'existe pas de monuments parfaitement positifs et authentiques qui puissent faire briller la lumière dans les ténèbres qui environnent l'origine de ces peuples et les premiers temps de leur histoire. On ne peut raisonner que par induction, en s'appuyant, d'une part, sur la connaissance des idiomes qui sont parvenus jusqu'à nous; d'une autre, sur les débris monumentaux qui nous restent. Il arrive même quelquefois qu'une ruine qui, au premier aspect, semble vous promettre de curieuses révélations, vous apparaît, après un examen attentif, comme un témoignage de la fourberie des moines espagnols, comme un phare trompeur placé sur votre route pour vous égarer. Lorsque la fausseté de ces documents ne vous est pas clairement démontrée, il ne vous en reste pas moins de vagues soupçons, une déplorable incertitude, qui vous empêchent de rien affirmer, et qui paralysent quelquefois l'ardeur de votre zèle.

Ainsi, par exemple, voici une inscription qui était, dit-on, gravée sur un collier d'argent trouvé au cou d'un squelette :



Il y a, dans cette légende, des lettres grecques, hébraïques et phéniciennes; cette singularité mériterait de fixer l'attention des savants, et pourrait servir de base à une interprétation rationnelle des mystères historiques qui se rattachent à la destinée de ces peuples; mais j'ai reproduit ces caractères d'après la copie qu'en fit un moine; et qui pourrait garantir l'authenticité d'un pareil document? J'ai demandé ce qu'était devenu le collier d'argent trouvé, dit-on, en 1778, dans les vastes grottes cristallines de Chixhen; on m'a dit qu'on l'ignorait absolument. Un prêtre de Mérida, assez instruit, m'a dit avoir vu une inscription pareille sur un collier en fer, conservé à Malaga, parmi des antiquités moresques et romaines. Qui me répond de l'exactitude de ce renseignement? Une autre personne m'a promis de me communiquer la copie d'une légende gravée sur une grande pierre trouvée près de Champoton; mais où est l'original? Je me défie extrêmement de toutes ces com-

munications, et l'expérience m'a prouvé que cette circonspection m'avait épargné bien des mécomptes. Si j'avais ajouté foi aux rapports des personnes qui ont vu les ruines d'Uxmal, et de celles même qui ont vécu au milieu de ces débris, j'aurais infailliblement commis d'inexcusables erreurs.

J'ai cherché à me procurer quelques fragments de manuscrits sur écorce d'arbre; mais tous mes efforts ont été infructueux. Je n'ai trouvé que quelques vieux papiers de famille, dont quelques-uns ont appartenu à don Louis Cano, propriétaire de la Hacienda sur le terrain de laquelle se trouvent les ruines d'Uxmal. Parmi ces papiers, il y a une espèce de registre mentionnant ce qui s'est passé à la municipalité depuis 1577 jusqu'à 1731; je néglige ce document comme m'étant parfaitement inutile. Un autre est l'histoire de l'invasion des pirates à Campêche; il contient une anecdote fort curieuse, le récit d'un horrible assassinat commis dans une église par un prêtre et un alcade; je mets également de côté ce manuscrit, qui ne pourrait me servir que si je voulais écrire une histoire moderne et détaillée de l'Yucatan. Mais il est une pièce qui m'a paru extrêmement importante, et sur laquelle j'ai dû, en conséquence, m'arrêter. C'est une ballade, en dix-sept couplets de quatre vers; elle a été recueillie de la bouche des Indiens qui la chantaient, et traduite en mauvais espagnol par un certain Frey Ygnacio Gordillo de Mani. Le manuscrit de cette traduction est dédié à don Juan Bautista de Campo, alcade de la Hermandad, et il porte la date du 14 mars 1577. Je donne la ballade en français, en l'accompagnant de notes explicatives nécessaires à l'intelligence de ce fragment poétique :

Du haut de l'antique temple des dieux édifié par les pères de nos ancêtres,
Sur le mont qui domine la plaine, je pense à toi, jeune et beau chasseur.
Ce feu sacré confié, cette nuit, à mes soins, brûlera sans perdre de son éclat,
Semblable à celui qui, dans mon cœur, brûlera toujours pour toi [1];

Et quand la déesse de la nuit se lèvera pour éclairer la terre,
Qu'une de mes compagnes viendra veiller le feu à son tour,
J'irai dans ma chambre solitaire, non pour dormir, ne le crois pas,
Mais pour penser à toi, ô jeune et beau chasseur [2]!

Ainsi chantait Pixan, en entretenant le feu sacré des dieux,
Quand à ses pieds tombe une flèche légère dont le bois est orné de fleurs.
Une voix douce se fait entendre; Pixan écoute et son cœur palpite;
Le beau chasseur, au pied du mont, confie son chant aux soins du vent léger [3].

Jeune vierge, âme de ma vie, reçois mon salut du matin;
L'heure approche où la belle des nuits va briller sur la plaine du Levant;
Sa clarté va guider tes pas et les miens; elle te conduira au repos;
Et moi, dans la forêt, je vais penser à toi, Pixan, mon unique bonheur [4].

[1] On voit encore près de Mani les restes d'un édifice construit sur une colline. On appelle cette ruine le temple *de las monjas del fuego*. C'est peut-être cette ballade qui lui a fait donner ce nom. Cependant le premier vers de la première strophe ferait penser qu'il s'agit d'un temple déjà très-ancien à l'époque où chantait le poëte. — On faisait entretenir le feu sacré par des vierges qui, semblables aux Vestales, se consacraient volontairement, et pour un certain temps, à la garde du redoutable autel. Celle qui laissait le feu s'éteindre était condamnée à mourir à coups de flèches. Leurs vœux expirés, elles étaient libres de se marier à leur choix, et le fiancé pouvait demander au grand prêtre celle qui l'avait préféré, sans qu'il pût la lui refuser.

[2] Les Mayas, comme les Mexicains, avaient fait de la lune une déesse sous le nom d'*Umpékin* (maya), et de *Miztli* (mexicain).

[3] *Pixan*, en maya, signifie *âme*. La flèche ornée de fleurs est un emblème jusqu'à présent ignoré, et qui pourra peut-être un jour faciliter l'explication de quelque portion de manuscrit symbolique.

[4] Le double emploi du mot *âme* ferait croire qu'il y avait deux manières d'exprimer la même idée, et que l'une s'appliquait au nom propre. Peut-être le traducteur a-t-il substitué la figure au nom.—*Sur la plaine du Levant;* cette expression si originale est encore en usage aujourd'hui.

« Oh [1]! vierge, quand pourrai-je te posséder pour ma compagne chérie?
Combien de temps faut-il encore pour que tes vœux soient accomplis?
Dis-moi le jour qui doit devancer la belle nuit où tous deux
Alimenterons le feu qui nous fit naître et que nous devons perpétuer [2]. »

« Oh! Cancoh [3], terrible dans la forêt comme celui dont tu portes le nom,
Le jour où mes vœux finiront est encore éloigné de trois lunes [4];
Alors je serai à toi, je te suivrai dans les bois tous les jours;
Et la nuit, je te rappellerai ce feu et cette flèche ornée de fleurs.

« J'enseignerai à nos enfants à t'aimer comme moi, aux filles, à entretenir le feu sacré;
Toi, des garçons, tu feras des guerriers terribles qui seront l'âme du lion;
Ils vengeront nos dieux outragés par les nouveaux venus du Levant,
Et offriront leurs cœurs à leurs images menaçantes et courroucées [5]. »

Ichna-Can-Katun [6], la grande prêtresse de la guerre et des vierges du feu,
Avait un frère pontife des dieux; son cœur était épris des charmes de Pixan.
Mais on ne commande pas à l'amour; elle n'avait pour lui que de l'horreur;
Plus il la persécutait de ses soins, plus elle lui portait d'aversion.

Le pontife Patzin-Can [7] dont l'épaisse chevelure produisait, en s'agitant, un bruit
Semblable à celui du reptile à la queue sonore [8] et dont les dents aiguës
Portent dans la blessure enflammée le poison de la mort,
Patzin était aimé des dieux autant que redouté des hommes.

Il connaissait l'amour de Pixan pour Cancoh le beau chasseur,
Et ne pouvait, d'après la loi, la refuser à celui qui la demanderait pour compagne.
Tourmenté d'une haine jalouse, il invoque la vengeance des dieux qui l'aimaient;
Leur volonté fut terrible: infortunée Pixan, que vas-tu devenir?

Le moment approchait à grands pas où Pixan, libre de ses vœux,
Allait se donner tout entière à l'amour de son beau chasseur.
La dernière lune avait paru; encore quelques jours et elle était femme;
De garde auprès du feu, le sommeil la saisit [9]! Infortunée Pixan, tu vas mourir!

Les dieux en courroux veulent un sacrifice, et c'est avec les traits
Teints du sang de la victime que le feu doit se reproduire; oh! volonté [10]!
Qui choisit-on pour lui donner la mort? Cancoh le beau chasseur!
Il doit immoler celle qu'il aime! Ainsi les dieux l'ont promis à Patzin.

[1] L'emploi de l'interjection *oh!* prouve que le traducteur avait une connaissance profonde de la langue maya, car ce mot n'existe pas réellement; ce n'est qu'une aspiration qui ne se fait sentir que par la prononciation, et qui échappe aux oreilles peu exercées.

[2] Ce vers prouve bien l'originalité de la ballade. Un moine n'aurait jamais eu une pensée aussi philosophique.

[3] *Cancoh* doit s'écrire par un *k* (*Kancoh*), et, pour mieux indiquer la prononciation, doit se terminer par un *j* espagnol au lieu d'un *h*, parce que la seconde syllabe est gutturale. *Cancoh* signifie *lion terrible*.

[4] La manière de compter par lunes doit fixer l'attention.

[5] Le second vers corrobore ce que j'ai dit d'après Gutierre sur le nom de Canek; le troisième et le quatrième prouvent que le fait qui forme le sujet de la ballade eut lieu au commencement de l'invasion espagnole; ils ne laissent aucun doute sur l'usage d'arracher le cœur aux victimes barbues.

[6] Ce nom est conforme aux traditions.

[7] Le nom de Patzin n'appartient pas à la langue maya, car il n'a aucune signification. Il est composé de deux verbes, *pat* (fingere) et *zin* (extendere). *Patzin-Can* (ce dernier signifie *serpent*) est la réunion de trois mots de langues différentes, deux aztèques et un maya.

[8] Cette comparaison est juste et énergique. Ces cheveux empâtés et collés par le sang des victimes doivent produire un bruit analogue à celui des fuseaux d'un tambour à dentelle en mouvement.

[9] *Le sommeil la saisit;* la sœur de Patzin, qui était grande prêtresse, avait-elle donné un somnifère à la jeune fille? c'est ce que fait soupçonner le laconisme de l'expression.

[10] Ces deux premiers vers nous font connaître une coutume jusqu'à présent ignorée.

Cancoh allait souvent, mais en secret, visiter les hommes barbus;
A son retour, on lui lit la sentence fatale; son visage se couvre d'une sombre horreur :
« J'obéirai, dit-il, puisque les dieux le veulent; il faut une victime digne d'eux;
Qu'on me désigne le jour, j'accomplirai ma promesse et leurs vœux. »

Le jour affreux, Pixan se prépare à recevoir la mort qui lui paraît plus douce
Donnée par la main de celui qu'elle aime; elle tient dans ses belles mains
La flèche ornée de fleurs, et elle la presse contre son sein palpitant.
Cancoh arrive à la tête de vingt chasseurs, tous armés de leurs traits meurtriers.

Il s'avance, baise la terre et dit : « Oh! toi pontife, et l'ami des dieux,
Tu peux lire dans l'avenir et savoir tous les secrets des cœurs.
Pour obéir à ton ordre, je vais, contre ma volonté, offrir une victime à la divinité;
Hélas! que ce soit la dernière! trop de sang a déjà coulé. »

Il a dit et il range sa troupe; la victime est prête, et Patzin aperçoit
La flèche ornée de fleurs qu'elle tient dans ses innocentes mains.
Il se précipite pour lui arracher cette dernière consolation, mais il tombe!
Un trait mortel lui a percé le cœur; le peuple épouvanté s'enfuit de toutes parts.

Pixan est enlevée par la troupe fidèle, et Cancoh a le temps
De se retirer avec elle dans la forêt voisine, protégé par les hommes barbus.
Il dit alors à ceux qui le poursuivent : « Pixan est sauvée par le vrai Dieu;
Les dieux qui voulaient sa mort ne sont rien auprès de celui que je vais adorer. »

Le fond de cette ballade me paraît évidemment authentique, quoiqu'il ait une analogie frappante avec l'histoire de la Vestale qui a été mise sur le théâtre en Europe, et que tout le monde connaît. La tradition des amours de Cancoh est encore aujourd'hui dans la bouche des Indiens qui vivent dans le voisinage des ruines d'Uxmal, et c'est le meilleur certificat d'authenticité. On dit aussi que ce fut le meurtrier du grand prêtre qui, dans sa fuite, aborda dans l'île de Peten, où il fonda la nation des Itzaexes, ce qui, pour le dire en passant, est une erreur, puisque la ballade date de 1518, et que Itza fut fondée en 1400. Toutefois, le petit poëme maya offre des traces manifestes d'altération. Il est clair, par exemple, que la dernière strophe est de fabrique monacale. Le traducteur, prêtre, comme la plupart des auteurs espagnols qui ont écrit sur l'Amérique, n'a pu résister au désir de couronner une œuvre poétique, imprégnée d'idolâtrie, par une prophétie chrétienne. C'est ainsi que les gens d'église ont tout défiguré dans ce pays; les monuments de pierre ont seuls été respectés par ces pieux Vandales.

Je reviens aux mœurs actuelles de l'Yucatan et aux usages du jour.

6 *Février*.—J'ai assisté à un combat de taureaux : ce n'est que la parodie des terribles luttes qui remplacent, en Espagne, les jeux du cirque des Romains. Les taureaux de Mérida sont de véritables agneaux; au lieu de fondre hardiment sur l'ennemi, ils fuient lâchement; aussi les ménage-t-on beaucoup. Comme ils ne valent pas un coup d'épée, on n'emploie, dans l'attaque, que la banderilla et la garocha; les spectateurs y gagnent de ne pas voir l'arène inondée du sang des combattants. Le spectacle que me donnèrent, à Miacatlan, M. Perez et son fils Angel Palacios, le 14 octobre 1829, était plus fécond en émotions; là, les taureaux étaient furieux et vaillants, et leurs antagonistes capables de soutenir avec avantage une lutte dangereuse. Les Mexicains qui assistent aux combats de Mérida doivent concevoir une haute idée de leur courage, car leur intrépidité est vraiment de la bravoure, comparée à l'indolence et à la timidité des champions yucatèques.

Mérida est peut-être le seul point du monde chrétien où les religieuses jouissent d'une liberté absolue dans l'enceinte du cloître, et où cependant elles observent le mieux la défense de com-

muniquer avec les hommes. Le médecin pénètre seul dans le couvent pour donner ses soins aux malades, et, pendant toute la visite, il est accompagné de porte en porte par de vieilles nonnes à mine rébarbative. Chaque religieuse a, suivant sa fortune, une petite maison composée de deux, trois et même quatre pièces, avec jardin. Plusieurs ont des domestiques. Leurs biens sont privés et non communs. La plus pauvre jouit d'un logement convenable, d'une nourriture abondante et saine. Quoique chacune ait son habitation particulière, deux religieuses peuvent vivre sous le même toit. Elles se chargent d'ouvrages de couture pour le dehors, fabriquent du chocolat en tablettes, font du pain, des gâteaux et des confitures, et suppléent par là à l'insuffisance de leurs moyens pécuniaires. Une fille qui n'a, pour toute fortune, que mille piastres, se fait religieuse, dès qu'elle a perdu tout espoir de se marier, et avec cette somme, elle vit tranquillement le reste de ses jours. Celles qui ne possèdent absolument rien et qui sont trop vertueuses pour chercher leur existence dans la prostitution, peuvent se faire admettre au couvent en qualité de domestiques, et elles servent celles de leurs compagnes qui ont les moyens de les nourrir. Pourquoi tous les monastères n'offrent-ils pas un spectacle aussi édifiant! le catalogue de la librairie moderne ne se serait pas enrichi des obscènes Mémoires de Ricci, évêque de Pistoi.

Le calme et la pureté de ces asiles respectables étonnent d'autant plus qu'autour d'eux tout est débauche et corruption. J'ai déjà parlé de la moralité des femmes de Mérida. Voici une anecdote qui montre ce que c'est pour elles que la pudeur et la vertu. J'étais, un soir, occupé à écrire, lorsque je vis entrer dans ma chambre une dame fort bien mise avec une jeune fille de douze à treize ans. Je les fis asseoir, ne doutant pas qu'elles ne vinssent me demander de faire leur portrait; mais lorsque la conversation fut engagée, je devinai que leur visite avait un tout autre but. La mère me demanda d'abord l'aumône, et à peine lui eus-je mis une piastre dans la main, qu'elle sortit brusquement en me disant: Ma fille vous remerciera de ce que vous faites pour nous. Je n'avais pas eu le temps de l'arrêter; elle s'était éloignée en me laissant la pauvre enfant toute tremblante et interdite. Resté seul avec la jeune fille, j'eus beaucoup de peine à la rassurer. Elle finit cependant par se tranquilliser, et elle m'avoua que sa mère avait besoin de vingt piastres qu'elle devait donner le lendemain en payement à un créancier, et que, pour se les procurer, elle s'était décidée à la prostituer. Quelques instants après, l'infâme mère frappa de nouveau à ma porte. Elle venait me rapporter ma piastre, en me disant que je m'étais sans doute trompé et que j'avais pris une piastre pour une once d'or. Furieuse de la mesquinerie de mon offrande, elle voulut emmener sa fille; mais cette fois, ce fut cette dernière qui voulut rester; la pauvre enfant comprenait que si elle franchissait le seuil de mon appartement, sa mère la livrerait, cette nuit même, à la brutalité de quelque étranger moins scrupuleux que moi, et elle espérait que je lui donnerais les cent francs sans rien exiger d'elle. Elle ne s'était pas trompée. Je lui remis l'argent qu'elle me demandait les mains jointes; je lui fis prendre du chocolat dont elle avait grand besoin et la congédiai avec l'intention de la faire entrer au couvent, si elle en avait le désir. Je contai mon aventure à une personne de ma connaissance qui s'amusa beaucoup de mon étonnement et de mon indignation. Voici ce que cette personne me dit pour mon instruction et ma gouverne : Un grand nombre de femmes, à Mérida, se font entretenir par goût ou par nécessité; elles deviennent mères, et si ce sont des filles qu'elles mettent au monde, à l'âge où elles ne peuvent plus vivre du produit de leurs charmes flétris, elles vendent ces infortunées à qui veut les acheter. Comme le pays est pauvre, et que les jeunes gens de la ville ont des maîtresses à bon marché, ces femmes préfèrent traiter avec des étrangers qui gardent le secret sur leur bonne fortune; par ce moyen, elles peuvent trafiquer plusieurs fois et à bon prix de la beauté et de la jeunesse de leurs filles.

28 *Février.*—Je finis ce mois avec la crainte de ne pas pouvoir avancer dans mes recherches autant que je le désirerais, d'abord parce que je suis malade, et, en second lieu, parce que je ne puis me procurer assez de maïs pour assurer mon existence dans l'intérieur du pays. La disette est extrême; le peuple a faim et est exposé à d'atroces souffrances. Il y a quelques jours, un Indien a tué, à coups de machété, un petit garçon de douze ans pour lui voler deux réaux et demi de maïs qu'il portait. Un autre Indien est entré furtivement dans une maison, a traversé, sans s'y arrêter, la salle à manger où se trouvait étalée sur la table une grande quantité d'argenterie, a pénétré dans la cuisine et s'est emparé d'une marmite où cuisait le maïs; il se serait échappé avec son trésor, s'il ne s'était heurté le pied au seuil de la maison et n'avait brisé la marmite en la laissant tomber. La désolation règne dans la ville comme dans les campagnes. Les chemins ne sont pas sûrs pour les arrieros qui portent du grain; ils risquent d'être attaqués par les Indiens affamés, et ils volent eux-mêmes le grain qu'on leur confie, disant qu'ils ont été pillés en route.

Il se passe journellement à la porte des magasins de maïs des scènes de tumulte, qui me rappellent l'époque la plus sinistre de la révolution française. Le peuple, pressé par la faim, s'assemble auprès des boutiques pour obtenir, au double même de sa valeur, le pain qui est son unique aliment. Comme ce sont les femmes qui font les provisions, elles sont en majorité dans ces groupes menaçants; les unes se querellent et en viennent aux mains; d'autres, plus sages, prennent tranquillement la place de celles qui se battent. La foule augmente, la porte s'ouvre; les premiers rangs sont culbutés par l'arrière-garde des assaillants, et il arrive souvent que de malheureuses femmes sont foulées aux pieds et perdent la vie dans ces échauffourées. Ce sont là de bien désolants spectacles; et, pourtant, ce n'est rien, dit-on, auprès de ce qui se passe à l'intérieur. On ne peut faire une lieue avec du pain à la main, tandis qu'on voyagerait en toute sécurité seul avec un trésor. Qu'importe, en effet, l'or à ces malheureux qui ne pourraient l'échanger contre les aliments nécessaires au soutien de leur existence? Quand je partirai, mon plus grand embarras sera de cacher aux Indiens les charges de maïs et les autres provisions que j'emporterai. Cet état déplorable me retiendra probablement assez longtemps encore à Mérida.

1er *Mars.* — Le carnaval a mis en émoi les habitants de Mérida. Hier ils avaient le désespoir dans le cœur; aujourd'hui ils sont tout au plaisir. Ils se divertiront plusieurs jours, ils oublieront la famine et la misère; ils danseront, se pavaneront dans les rues sous des déguisements grotesques, et quand cette ivresse d'un moment se sera dissipée, ils iront assiéger les portes des magasins de maïs pour nourrir eux et leurs enfants. Quelle étrange légèreté!

On danse sur les places et dans les carrefours jonchés de feuilles de ramon[1] et ombragés par des arbres touffus. Je n'ai encore rien vu dans ces joyeuses réunions qui mérite une mention particulière. Mais des plaisirs moins délicats captivent les Méridaños. Dans certaines villes d'Europe, les masques se jettent de la farine au visage, et respectent les gens qui ne sont pas masqués; ici on se lance des œufs vidés, remplis d'eau, bouchés avec de la cire, et contenant quelquefois du roucou; les passants et les curieux ne sont pas épargnés et reçoivent au visage, à défaut de projectiles, de la boue, de la terre, quelquefois même des pierres. J'ai vu des jeunes filles, élégamment vêtues, assaillies à leur fenêtre par une grêle d'œufs. Ce jeu brutal amène parfois de graves accidents; l'année dernière, un coup d'œuf au sein tua une malheureuse femme. Toutefois les femmes sont les plus hardies dans ces sortes de pugilats.

[1] Arbre dont le feuillage sert de nourriture aux chevaux.

2 *Mars.* — Je suis allé, la nuit dernière, au bal masqué qu'a donné l'alcade : il y avait quantité de masques et de déguisements. Un costumier ferait de bonnes affaires ici dans cette saison. J'ai remarqué que les femmes avaient bien plus le sentiment de la danse que les hommes; autant ces derniers sont lourds et gauches, autant elles ont de souplesse et de légèreté. La valse, par la chaleur qu'il fait, est un terrible exercice; toutes les autres danses usitées dans le pays ne sont, à vrai dire, que des changements de place à pas comptés. Du reste, à Mérida, comme partout ailleurs, les femmes sont les plus intrépides; les jeunes filles surtout ne se lassent jamais, et mettraient dix cavaliers sur les dents avant de demander grâce. L'orchestre du bal de cette nuit était composé d'un piano, trois violons, deux guitares et une guitare-contre-basse à quatre cordes. Tout cela faisait un abominable charivari, et, si un jeune officier du pays n'eût pas pris un violon pour conduire ces virtuoses aux abois, j'aurais eu les oreilles écorchées toute la nuit. Cet officier, qu'on dit n'avoir jamais appris la musique, joue de son instrument avec une facilité rare et une grande pureté; je n'en suis pas surpris, depuis que j'ai entendu beaucoup de personnes des deux sexes jouer de la guitare à émerveiller nos plus habiles artistes, et cela sans connaître les premiers éléments de musique. Ils sont, sur ce point, bien supérieurs aux Mexicains; il ne leur manque que de bons maîtres pour se perfectionner. Chose étrange, pourtant, ils chantent horriblement; non pas que leur voix soit aussi nasillarde que celle des Mexicains, mais parce qu'elle vient de la tête et non de la poitrine.

C'est aujourd'hui que s'exécute la *danse du cordonnet;* voici en quoi elle consiste : les Indiens arrivent portant un grand mât, au sommet duquel sont attachées dix-huit banderoles de couleurs diverses et du triple de la longueur de la perche. Ils font halte à l'endroit où ils veulent former la danse, font un trou dans la terre, plantent le mât et le calent solidement. Cela fait, chaque danseur prend d'une main une des banderoles et s'éloigne autant que sa longueur le lui permet; tous se placent à égale distance l'un de l'autre. Alors commence une danse circulaire, dont le but est de former autour du mât, par la combinaison des figures, un cordonnet symétriquement tressé, et offrant un agréable mélange de nuances; c'est absolument le tissu qui entoure les tubes élastiques des ponkos. Quand le mât est enveloppé jusqu'au bas, la danse recommence; mais cette fois, ce qui a été formé par les premières passes, est défait par des passes inverses. Ce jeu, qui était en usage chez les anciens Mayas, est des plus pittoresques et des plus intéressants. Les Mexicains l'ont adopté, mais ils s'en acquittent fort mal, et d'ailleurs, comme ils ne se servent que de neuf banderoles au lieu de dix-huit, le cordonnet dont ils entourent le mât est incomplet.

3 *Mars.* — Les bals ont été, la nuit dernière, plus brillants encore que le 1er mars. Mais les habitants ont eu le bon sens de ne pas consacrer toute la nuit au plaisir. Tout était fini et chacun chez soi à minuit sonnant. La vigilance de la police a obtenu ce résultat et maintient l'ordre dans les rues. Il faut attribuer cette surveillance extraordinaire à ce que les deux officiers supérieurs qui commandent la place, M. Portilla, colonel de cavalerie, et M. Herrera, colonel d'infanterie, tous deux Mexicains, ont plus que personne ici l'habitude de la discipline militaire; ce sont deux hommes recommandables par leur activité et leur conduite.

C'était aujourd'hui le grand jour. Tous les œufs préparés la veille ont été consommés. On s'est jeté de l'eau même avec des seringues. Hier j'ai été assailli par une troupe de masques et inondé des pieds à la tête; j'ai chargé quelqu'un de me venger, et le jeune homme à qui j'avais donné ma procuration s'est bien acquitté de sa mission; il a arrosé d'importance tous mes persécuteurs. Ce sont jeux d'enfants; mais ne faut-il pas savoir se plier aux usages et aux mœurs des gens au milieu desquels on vit?

J'ai été au bal masqué du premier alcade, don Lucan, bal par souscription, quoique donné par

une autorité. Le prix d'entrée était d'une piastre : c'était beaucoup pour le pays; mais on avait voulu éloigner la cohue; aussi ce bal a-t-il été plus décent et plus brillant que les deux premiers. J'ai été surpris du luxe affiché par les jeunes filles qui, au su de tout le monde, n'ont pas de quoi payer d'aussi magnifiques atours, et qui, si elles ont recours au moyen qu'emploient les femmes pauvres et vicieuses de tous les pays, ne peuvent trouver ici d'amants assez riches pour satisfaire longtemps à leurs dispendieuses fantaisies. La richesse est très-divisée à Mérida; les fortunes les plus considérables n'excèdent pas cinquante mille piastres, et il n'y en a pas plus de dix qui atteignent ce chiffre. Quiconque aurait assisté à ce bal sans être au fait des terribles circonstances du moment, ne se serait certainement pas douté que la famine régnait dans cette ville ivre de plaisir et de gaieté, et que ces jeunes filles, si élégamment parées, si ardentes à la danse, ne trouveraient pas, en rentrant chez elles, un morceau de galette de maïs pour réparer leurs forces épuisées. Le monde est le même partout.

10 *Mars.* — La famine est si affreuse que ce serait folie de ma part de m'aventurer dans l'intérieur de la province. Je vais aller à Uxmal en promeneur, pour observer et reconnaître la localité; je mettrai ensuite mon projet à exécution plus facilement et avec moins de frais. A part le danger, qui est très-grand, l'expédition serait, en ce moment, trop coûteuse. Je partirai donc muni de ma boussole, de ma mesure et de mes albums, afin que mon excursion ne soit pas perdue; je pourrai rapporter assez de matériaux pour travailler deux mois. On pense que la disette en durera cinq. Mérida est le seul point où l'on trouve du maïs. Les campagnes sont désolées et les villages dépeuplés. La consternation est générale.

14 *Mars.* — J'ai dessiné aujourd'hui une très-jolie fleur, qu'on m'avait dit être la fleur du genequen (en maya, *xoom yquim*), plante qui fournit le fil (*sosquil*) avec lequel on fait ici les sacs (*costales*) et les cordes. Cette fleur est très-rare, même dans le pays, parce que si on la laisse éclore, la plante donne un fil qu'on ne peut employer et finit par périr; elle est, dit-on, fort jolie et se fane très-vite; je n'ai pas pu encore m'en procurer un seul exemplaire. La fleur que j'ai mise dans mon herbier, en croyant, sur la foi d'une personne du pays, que c'était une précieuse trouvaille, appartient à une plante parasite qui croît sur les arbres dont l'écorce tendre se prête à l'insertion de ses petits filaments. La tige est cannelée et creuse; elle contient une substance visqueuse dont les luthiers du pays se servent pour coller les guitares. D'après cela, elle n'est pas fort rare, mais la fleur l'est, parce qu'on ne la laisse pas sortir souvent, pour ne pas diminuer la force de la colle. Peut-être a-t-elle été apportée en Europe par M. Bonplan; en tout cas, je conserve la fleur à part; quant à la plante qui ne peut pas se mettre en presse, je la ferai sécher; voilà huit jours que je l'ai, elle est aussi fraîche que le premier [1].

16 *Mars.* — Le *vomito* s'est déclaré dans deux maisons où il a tué quatre domestiques. Cette maladie commence par une légère douleur de tête, suivie d'un peu de fièvre, et se termine, au bout de vingt-quatre heures, par une crise qui, le plus souvent, emporte le malade. Le vomito est, du reste, à peu près endémique dans le pays, et il est particulièrement fatal aux étrangers qui font abus de l'usage des liqueurs fortes. Les Américains qui vinrent des États-Unis à Valladolid pour y établir une filature de coton, succombèrent aux atteintes de ce mal, trois mois

[1] Ce dessin m'a été volé avec les autres qui composaient ma collection.

après leur arrivée. Le bon et respectable évêque de Chiapas mourut aussi du vomito à Campêche, le 19 août 1834. Il s'était enfui de San-Cristobal pour échapper au poignard des assassins qui avaient juré sa mort et celle des moines de la ville. Ce prélat était dominicain, et avait mené une vie exemplaire. Les ruines d'Uxmal sont toujours malsaines, mais elles le sont moins dans le fort de la sécheresse; c'est cette époque que j'attends pour aller les explorer. L'insalubrité de l'Yucatan provient surtout de ce que son sol pierreux ne produit pas d'arbres à haute futaie; on n'en trouve que du côté de Bacalar, de Peten et plus au Sud. Le centre, où les eaux sont rares, et la plupart du temps impotables, est constamment ravagé par les fièvres intermittentes et le vomito prieto. Le point le plus sain de toute la province est Valladolid. Les affections cutanées paraissent assez rares, tandis que dans les environs de Palenqué, surtout du côté de las Chiapas, partie incontestablement plus saine, la gale est fréquemment observée; elle règne principalement depuis la pente Ouest des montagnes jusqu'à San-Cristobal. Il existe une autre maladie qui se combine avec cette dernière, et qui offre une grande analogie avec la teigne: celle-ci affecte de préférence les tribus errantes. Elle est d'ordinaire une marque distinctive des chefs; mais cette distinction ne fait pas loi, car ce sont les vieillards qui jouissent de l'autorité souveraine. Toutefois, j'ai pris note d'une tradition significative, recueillie par les conquérants du Mexique dans cette partie du pays, par Bernal dias del Castillo, je crois, ou par Grijalva, quand il traversa les montagnes situées à l'Est des ruines actuelles de Palenqué; d'après cette tradition, les naturels dirent aux Espagnols qu'il y avait dans la partie du levant un peuple très-puissant et fort nombreux qui se distinguait *por el desyre de la tez*. Ce peuple était voisin de Tayasal, nom de la ville de Peten, capitale des Itzaexes.

J'attribue l'invasion du vomito à Mérida à l'extrême chaleur qui règne depuis quelques jours. Cette chaleur est augmentée par le voisinage des terres de *milpas*, qu'on brûle pour détruire les mauvaises herbes. Ces incendies produisent une fumée si ardente et si épaisse, que l'air en est embrasé et que la lumière du soleil est interceptée par ses nuages. C'est le spectacle le plus lugubre qu'on puisse imaginer; il inspire une profonde tristesse à tous les êtres vivants qui existent dans les environs; les oiseaux eux-mêmes fuient pour éviter la fumée et la chaleur étouffante qu'elle répand dans l'air à une grande distance.

J'ai été invité par le propriétaire d'une maison du temps de la conquête à visiter l'intérieur de sa demeure. Cette maison est toute construite en pierres de taille et repose sur des arceaux soutenus par des colonnes de style moresque. Je vis dans le jardin, situé derrière le bâtiment, une fosse de quinze pieds de profondeur, et de trente pieds de long sur vingt-trois de large. Voici comment cette excavation fut découverte: le propriétaire voulait faire planter un arbre fruitier dans le jardin; mais ne trouvant partout qu'un sol pierreux, il se décida à faire défoncer tout le terrain pour en tirer les matériaux nécessaires aux nouvelles constructions qu'il projetait. Au bout de huit jours de travail, la fosse avait 9350 pieds cubes, et on en avait tiré une masse à peu près égale d'excellents moellons. On y trouva aussi les ossements mutilés d'un animal; ils furent jetés et perdus, à l'exception de deux qui ont évidemment appartenu à un mammifère pachyderme; l'un est un humérus, l'autre un radius, et tous deux ont fait partie du squelette d'un tapir. J'ai bouleversé les pierres qui sont restées au fond de la fosse, dans l'espoir de trouver quelques dents, d'après lesquelles j'aurais pu fixer mon opinion. Mon attente a été trompée; mais il n'en est pas moins visible qu'il y avait là un tombeau; la construction en est même curieuse. Le fond n'est autre chose que le roc qui constitue la nature du sol; le premier mur est tout de limosinage consolidé avec de la terre: il n'a que trois pieds d'épaisseur;

le second, qui entoure celui-ci, est très-solidement bâti avec du mortier, et a six pieds d'épaisseur. Il est donc évident, d'après l'élévation du terrain sur lequel repose la maison, et les restes d'une assise qu'on remarque dans la partie du Sud, que le bâtiment est construit sur les débris d'une pyramide dont la cavité en question formait le caveau funéraire.

Jusqu'à ce jour, j'avais cru que les nombreuses arcades qui ornent la grande place et d'autres endroits de Mérida, étaient des voûtes de pierres soutenues par des clefs. M. Hubbé, qui fait, en ce moment, construire une maison à côté de celle qu'il possède déjà, m'a prouvé que j'étais dans l'erreur; et certes, tout voyageur qui verrait ces constructions en passant, comme je l'avais fait, se serait trompé aussi bien que moi. Le mode de construction en usage dans l'Yucatan est des plus simples et fort original; pour la promptitude et la solidité, il a beaucoup de rapports avec celui des Égyptiens modernes; comme ces derniers, les maçons yucatèques travaillent avec un très-petit nombre d'outils, et presque toujours assis, à cause de l'ardeur du soleil. Un arceau, quelque grand qu'il soit, se construit avec les premières pierres venues. Ce limosinage est d'ancienne tradition, car les monuments antiques du pays prouvent que les Espagnols ont suivi la même méthode. Ces ingénieux ouvriers n'ont pas recours à une charpente compliquée et dispendieuse pour soutenir l'arcade avant de poser la clef. Ils élèvent à la hâte un mur provisoire, plus ou moins épais, en l'arrondissant le plus possible, et ils complètent la courbe, soit elliptique, soit en forme d'arc de cercle, avec de l'argile qu'ils recouvrent de terre tamisée. C'est sur ce soutien très-simple et très-solide qu'ils construisent l'arceau, en commençant par les deux côtés à la fois. La truelle, le marteau, l'équerre, une ou plusieurs auges à mortier, tels sont les instruments et les matériaux employés pour ce travail. On choisit de préférence les pierres plates, que l'on scelle avec du mortier, et dans les intervalles desquelles on introduit, à l'aide du marteau, d'autres pierres plus petites, qui servent en quelque sorte de coins. Comme on travaille des deux côtés, les fragments de l'arcade viennent bientôt se joindre, de sorte que la clef, faite comme le reste de l'arche, finit par consolider la construction aussi fortement que si elle était de pierre de taille. Les dômes des églises (en espagnol, *media naranja*) ne se construisent pas autrement, et pas un de tous ceux qui existent à Campêche et à Mérida n'a faibli depuis près de trois cents ans.

Il y a ici une prétendue maison de charité qu'on appelle *Casa de beneficiencia*, et où l'on n'admet que des femmes. On donne à ces malheureuses le logement et une nourriture à peu près suffisante. Elles sont libres de sortir tous les jours, et particulièrement à l'*angelus;* mais elles doivent être rentrées à neuf heures du soir. Pendant le jour, elles passent le temps à fabriquer des cigares de paille de maïs (*holoché*), qu'elles vendent pour subvenir aux frais de leur entretien. Les plus jeunes font des visites depuis l'*angelus* jusqu'à neuf heures, et augmentent par la prostitution leurs moyens d'existence. Cette soi-disant maison de bienfaisance n'est donc, à vrai dire, qu'une maison de débauche. Cependant cet établissement est utile en ce qu'il prévient beaucoup de scandales. Il est régi par un trésorier et une espèce de mère abbesse, très-respectable comme on peut le penser.

En Europe, où le vice règne à côté de la civilisation, il y a cela de bon, que la débauche ne va pas tête levée, qu'elle se cache au contraire dans l'ombre. Ici elle a, comme les antiquités archéologiques, un caractère éminemment asiatique; la luxure s'étale effrontément aux yeux du public, et semble défier la censure des gens honnêtes. La maison de bienfaisance est le harem annuel des alcades. Quand ils quittent leurs fonctions, ils cèdent à leurs successeurs le droit du seigneur dont ils ont joui pendant leur administration, de sorte que toutes les jeunes filles de vingt ans qui font

partie du personnel de l'établissement (et il y en a quatre-vingts sur un total de quatre-vingt-dix femmes), ont déjà changé six ou huit fois de sultan, sans compter le casuel, c'est-à-dire les visites en ville. Il y a même en face de cette respectable maison un épicier, fils ou parent de l'abbesse du lieu, qui fait le métier d'eunuque, c'est-à-dire qui surveille les entrées et les sorties des visiteurs et des pensionnaires qui vont en ville. L'abbesse a trois ou quatre demoiselles fort jolies qui affichent un luxe assez étrange dans un établissement de femmes réputées indigentes. Depuis que le général Toro a commencé les embellissements de la ville, il visite fréquemment ce singulier hospice, et l'on assure que ce n'est pas précisément pour y exercer son autorité d'administrateur. Les alcades ne voient pas sans un secret dépit la faveur dont paraît jouir ce nouveau sultan. Cet établissement sera bientôt fermé, non pas à cause des turpitudes dont il est le théâtre, mais parce que le gérant est un fripon qui, depuis vingt ans, a amorti les rentes de la maison à son profit, et qu'aujourd'hui les fonds de l'hospice ne donneraient, distribués aux membres de la communauté, que six sous par tête. Le legs qui avait constitué le fonds primitif était de cent mille piastres; l'honnête gérant a dû faire de bonnes affaires.

L'hôpital est si mal tenu, si sale, les malades y sont soignés avec tant de négligence, les pharmaciens, malgré les gros appointements qu'on leur alloue, fournissent de si mauvais médicaments, que les gens les plus pauvres et les plus malheureux redoutent ce lieu de douleurs, et préfèrent mourir chez eux sans médecins, assistés seulement par leurs amis ou leurs parents. Une domestique m'a dit qu'elle aimerait mieux mourir dans une écurie que d'aller à l'hospice. Il y a loin, comme on voit, des hôpitaux de l'Amérique espagnole à ceux d'Europe.

A la disette qui affligeait la population indigente est venu se joindre un manque presque général d'argent pour acheter du maïs. Une grande quantité d'espèces monnayées ayant passé dans les États-Unis en échange d'une certaine quantité de maïs, et le commerce d'exportation n'étant pas assez considérable pour faire rentrer l'argent qui sort de la province, il en est résulté que l'Yucatan s'est trouvé tout à coup plus pauvre qu'il ne l'a jamais été. Toutes les classes se ressentent plus ou moins de ce déficit. Les prêtres seuls ne perdent rien. Les dîmes se payent toujours; les mariages, les enterrements et les baptêmes sont toujours au même prix. On peut même assurer qu'ils gagnent plus que dans les circonstances ordinaires, parce que la misère et le désespoir augmentent le nombre des décès. Le pauvre qui n'a pas de quoi manger perd-il un de ses enfants, il faut qu'il paye pour le faire enterrer; quelquefois il parvient à se procurer la somme nécessaire; quand il ne le peut pas, il faut qu'il trouve un moyen de frustrer les prêtres. Pendant la nuit, ces malheureux déposent leurs enfants morts devant le portail de l'église, ou dans les entre-colonnements, et les sacristains sont forcés de les enterrer, pour éviter d'être empestés par ces cadavres que l'extrême chaleur corrompt du jour au lendemain. Depuis que je demeure sur la place, j'ai vu cette fraude se répéter six fois. Un curé, à qui je faisais part de cette remarque, me fit la réponse suivante, dont je fus fort édifié : « Que voulez-vous que fassent ces pauvres gens ? n'ont-ils pas raison de nous forcer à être justes et humains? On dit : Là où il n'y a rien le clergé perd ses droits; ces malheureux, non-seulement nous font perdre nos droits, mais ils nous obligent encore à remplir nos devoirs; c'est bien fait. » Si le clergé mexicain comptait mille prêtres de cette trempe, les abus qui le déshonorent ne tarderaient assurément pas à disparaître.

Je crois avoir dit autre part que l'ingratitude était un des traits caractéristiques de l'Indien du

Mexique. Voici une anecdote à ce sujet : Un habitant de Mérida aperçut un jour, sur le seuil de sa maison, un Indien transi par la fièvre et mourant d'inanition. Il le recueillit, le fit soigner, et le mit, au bout d'un mois, en état de travailler. Il lui dit alors de chercher à gagner sa vie, puisque le rétablissement de ses forces le lui permettait. Rien n'était plus juste et plus naturel; le brave homme avait rendu à la santé ce malheureux que la misère et la maladie avaient jeté devant sa porte; sa tâche était finie. Que croirait-on que fit l'Indien? En sortant de la maison de son bienfaiteur, il alla dire à l'alcade qu'on l'avait mis à la porte sans lui payer ce qu'on lui devait sur son salaire. L'alcade adressa aussitôt au particulier une sommation de comparaître pour répondre à l'accusation de l'Indien, qui fut aisément confondu par la révélation de la vérité. Un jour, comme on reprochait à cette espèce de sauvage son inqualifiable ingratitude, voici l'étrange réponse qu'il fit : « Si cet Espagnol ne m'avait pas dû quelque chose, aurait-il pris soin de moi quand j'étais malade? Je ne l'avais jamais vu, je suis donc sûr qu'il me doit. » Pour lui rafraîchir la mémoire, on appliqua à ce misérable vingt-cinq coups de bâton, puis on le congédia. Tel est l'heureux résultat de l'avarice des conquérants et des mauvais traitements auxquels la race indigène a été continuellement en butte. Quelle que soit, du reste, la cause de cette perversité, il n'en est pas moins constant que plus on fait de bien à un Indien, plus il est haineux et malveillant; que plus on le maltraite, plus il est complaisant et obéissant. J'ai moi-même fait de douloureuses expériences sur ce point. La reconnaissance, il faut le dire, est une qualité tout à fait exceptionnelle en Amérique. Les citoyens des États-Unis peuvent être, sous ce rapport, mis à peu près sur la même ligne que les Indiens de l'Yucatan. Si, par ostentation ou par tout autre sentiment, ils ont fait à Lafayette de grandes démonstrations de respect et d'attachement, ils se sont montrés ingrats envers d'autres hommes qui avaient aussi des titres à leur bienveillance. Cependant, les Américains du Nord n'ont été ni conquis, ni maltraités. Une cause différente a produit le même effet. Ce que je viens de dire ne plaira pas à tout le monde; je le sais; mais il n'entre pas dans ma manière de voir de dissimuler ce que je crois être la vérité. Si tous les voyageurs qui ont parcouru le nouveau monde avaient été aussi scrupuleux, s'ils avaient voulu, comme moi, ne porter un jugement sur les hommes d'une contrée ou sur un fait qu'après une impartiale et mûre observation, nous n'aurions pas tant d'ouvrages mensongers et ridicules.

En parlant des qualités morales des habitants de cette province, j'ai dit que la bravoure n'était pas leur vertu dominante. Il s'est passé dernièrement un fait qui vient merveilleusement à l'appui de cette assertion. Dès qu'on a appris ici que le Texas s'était déclaré indépendant, et qu'il fallait faire embarquer sur-le-champ cinq cents hommes de troupes pour aller à Tampico renforcer l'armée chargée de soumettre les insurgés, le colonel Portilla, commandant d'armes de Mérida, a désigné les officiers qui devaient se tenir prêts à partir avec lui sous quatre jours. Une terreur générale s'est aussitôt répandue parmi ces militaires d'estaminet; plusieurs sont tombés malades de peur; un d'entre eux, plus intrépide que ses camarades, a pris le parti de faire un petit voyage pour se soustraire aux chances de la guerre. Deux jours avant le départ de ce malheureux, sa mère s'est rendue tout effarée auprès du commandant pour lui dire que, la nuit précédente, il s'était passé chez elle des choses étranges; que son fils avait disparu, bien que la porte de sa chambre se fût trouvée, le lendemain matin, fermée en dedans, et qu'on ne savait pas ce qu'il était devenu. Le commandant lui ayant demandé si elle ignorait la cause de cette disparition, elle

a répondu avec une grande ingénuité que son fils avait été certainement enlevé par un revenant ou une bruja, pour l'empêcher d'aller à la guerre. Ce vaillant défenseur de la république mexicaine n'a pas encore reparu.

Si l'officier yucatèque n'a pas l'humeur guerrière, en revanche les soldats ont la plupart des qualités qui font le bon militaire. Un soldat du poste de la prison n'avait pas reçu sa paye depuis un mois, ce qui est assez ordinaire dans ce pays; il y avait deux jours que le malheureux n'avait mangé. Sa maîtresse[1] vient lui dire qu'elle a trouvé de quoi acheter des aliments pour la journée; ils conviennent d'une heure pour dîner ensemble, et elle le quitte en lui recommandant d'être exact au rendez-vous. Son tour de garde tombe précisément à l'heure indiquée; le commandant du poste ne voulant pas changer l'ordre des factions, le pauvre soldat obéit, prend son fusil et meurt une demi-heure après. Ce fait prouve à quel point les idées de discipline l'emportent chez ces militaires sur la nécessité la plus impérieuse; si les chefs avaient le même sentiment de leurs devoirs, si l'habitude du jeu et de la débauche ne les plongeait pas dans un déplorable abrutissement, les soldats pourraient faire de bonnes troupes. L'Indien est docile, sobre et patient; il endure la faim et la fatigue sans murmurer; si l'on savait tirer parti de ces bonnes qualités, on arriverait à pouvoir compter sur son dévouement et son courage; mais il obéit à des hommes moralement inférieurs à lui et incapables de lui donner de bons exemples : aussi déserte-t-il le plus souvent lorsqu'il a faim ou qu'on le conduit au combat sans vivres ni vêtements; c'est ce qui est arrivé quand les troupes de Mexico marchèrent contre Baradas à Tampico, et tout récemment encore lorsqu'on les a dirigées sur Sisal où elles devaient s'embarquer pour le Texas.

Les chefs militaires de l'Yucatan poussent la couardise et l'ignorance des premières notions de la guerre à un point pour ainsi dire fabuleux. Ce serait une histoire curieuse que celle des bévues et des lâchetés de ces preux qui se posent en héros vis-à-vis de ceux qui ne les connaissent pas. Voici ce dont, pour ma part, j'ai été témoin, pendant mon séjour à Campêche; quelque extraordinaire et invraisemblable que soit ce que je vais raconter, il n'y a rien que de vrai; c'est un fait de notoriété générale dans toute la république mexicaine : le général Toro, gouverneur de la province, était parti pour marcher à la rencontre du général Badillo, homme de courage que le parti antiprêtre et antimilitaire de Mérida avait reconnu pour chef. Les deux adversaires se rencontrèrent près du village d'Equelchacan. Toro remporta un avantage signalé sur son antagoniste; mais se croyant au contraire vaincu, alors que son ennemi était en pleine déroute, la peur le saisit et il prit lui-même la fuite, abandonnant un canon, ses munitions et ses bagages. Toujours courant, il fit quinze lieues de retraite en deux jours, et il rentra de nuit à Campêche dans la plus grande confusion, en refermant les portes derrière lui. Le lendemain matin, il fit arborer, à l'angle de l'église, un drapeau fabriqué pendant la nuit et sur lequel on lisait cette devise : *Morir por la religion, la federacion, la constitucion y Santa-Anna.* Ce drapeau fut bénit à l'église, puis porté par le curé à la municipalité où l'on adressa une magnifique harangue au peuple du haut du balcon; la solennité se termina par une procession qui parcourut toutes les rues de la ville, le tout pour rendre grâces au ciel d'avoir fui pendant deux jours devant un ennemi qu'on avait battu.

Je citerai encore un fait qui atteste l'immoralité des autorités militaires de la république mexicaine : une canonnière de guerre qui avait été expédiée de Campêche pour bloquer le port de Sisal, sous les ordres du commandant du port de la première de ces villes, fut vendue par ce chef au

[1] La plupart des soldats vivent avec des filles publiques auxquelles ils donnent tout l'argent qu'ils reçoivent; quand ils ne sont pas payés, ils vivent de la prostitution de leurs maîtresses.

parti ennemi pour la somme de 1,000 piastres (5,000 francs). Voilà les beaux exemples que les chefs donnent aux subalternes. Le moyen, avec cela, d'avoir une armée intrépide et dévouée aux intérêts de la république!

Autant les assassinats sont fréquents à Mexico, autant ils sont rares ici. Je n'en avais pas entendu citer un seul depuis mon arrivée dans la province; mais, il y a quelques jours, un jeune homme fut arrêté dans la rue, à l'heure de l'*angelus*, par un nègre qui lui présenta une lettre et lui donna en même temps plusieurs coups de couteau. L'assassin s'était échappé; mais, après quelques recherches, on l'arrêta dans sa maison; il fut emprisonné, et l'instruction commença. On disait qu'il serait exécuté sous peu de jours, pour faire un exemple. Le bruit courait que ce meurtre était le résultat d'une intrigue politique; d'un autre côté, on assurait que c'était le dénoûment d'une affaire d'amour. D'après la déclaration du nègre, il paraît qu'un curé s'y trouve mêlé; depuis que ceci a transpiré, on n'a plus entendu parler de rien; les autorités, et la justice elle-même, auront peur d'être excommuniées, et le crime restera impuni.

L'année approche de sa fin : toutes les têtes yucatèques fermentent et s'évertuent à inventer des plaisirs nouveaux pour le carnaval qui va s'ouvrir. Je ne me doutais pas que je me trouverais encore ici à cette époque; le manque de nouvelles de Vera-Cruz m'a empêché de quitter la capitale. J'ai employé et j'emploie encore mon temps à étudier les mœurs des habitants et à faire des recherches historiques et archéologiques.

Il y a ici beaucoup de familles qui n'ont, pour toute fortune, que la maison qu'elles habitent, et cette maison tombe en ruine, faute d'être réparée; cependant ces familles affichent un luxe extraordinaire. Les demoiselles surtout sont d'une élégance qu'on a peine à s'expliquer. Dimanche dernier, j'en ai vu une parée de plumes magnifiques et donnant le bras au gouverneur; eh bien! ni elle, ni sa mère, ni ses sœurs n'auraient déjeuné ce jour-là, si je n'avais pas avancé à leur frère, relieur, quatre réaux sur une commande que je lui ai faite. Les maisons de toutes ces demoiselles sont constamment remplies de jeunes gens; dans une circonstance, j'en ai fait la remarque de manière à faire comprendre que je ne prenais pas le change sur le but de ces fréquentes visites; mais ici, comme partout, il existe un jargon de convention par lequel on se figure qu'on prévient ou qu'on dissipe tous les soupçons. Si vous dites à une jolie fille qu'il est fâcheux que les femmes de Mérida soient si volages, elle répond : « *Vaya hombre, mira, crea usted que los dedos de mis manos son todos parejos? Non, asi son las mugeres hay mulas y buenos como inegualidad en los dedos de todas.* » « Croyez-vous que tous les doigts de mes mains soient pareils? Non : ainsi sont les femmes; il y en a de bonnes et de mauvaises, comme de petits et de grands doigts dans leurs mains. » Un instant après, elle répétera la même phrase à une autre personne qu'elle espérera tromper comme vous. La mère vous dira, relativement aux visites incessantes des jeunes gens : « Mais ils viennent pour passer le temps, et *sin interes.* » Cette hypocrisie maladroite révèle au moins quelque pudeur chez ces femmes de mœurs si relâchées.

Il y a, certes, des familles respectables à Mérida, des maisons où l'on ne reçoit pas de visites suspectes, et où l'on ne voit jamais les demoiselles sortir sans être accompagnées par leurs parents, même pour aller à la messe. Mais ce sont de rares exceptions.

Les dimanches et les jours de fête, on dit une messe à quatre heures du matin; c'est le moment des rendez-vous; et comme, à cette heure, toutes les églises sont ouvertes, il est facile aux

jeunes filles de tromper la vigilance des argus, quand toutefois elles sont surveillées. Beaucoup de demoiselles qui passent pour très-réservées, parce qu'elles fréquentent des familles honnêtes, ont un et même deux amants. Un grand nombre sont entretenues sans qu'on paraisse s'en apercevoir; et ce qu'il y a de plus étrange et de plus inexplicable, c'est qu'elles le sont par plusieurs adorateurs à la fois, lesquels semblent s'être mutuellement promis de ne pas savoir qu'ils ont une maîtresse commune. Je n'ai pu encore deviner si c'est un effet de l'indifférence des hommes ou de l'adresse de ces femmes si habiles à dissimuler. Presque partout ailleurs l'homme est jaloux de la femme qui s'est donnée à lui; ici il ne l'est pas, soit qu'il la croie fidèle, soit qu'il comprenne autrement les mots dignité et honneur.

Janvier 1835. — Lorsque les Indiens ne possèdent que quelques réaux, ils les introduisent dans leurs oreilles; mais quand ils en ont un certain nombre, ils les placent dans le bourrelet formé par le grand caleçon roulé autour de leurs cuisses. Quelques-uns les cachent dans une ceinture de toile de coton avec laquelle ils se serrent les reins. Les femmes enveloppent leur argent dans les manches de leur chemise; quelquefois les couspaches, Indiens porteurs ou courriers, portent suspendue à leur côté une petite poche semblable à celle dont se munissent les montagnards écossais; cette poche, faite de peau de tigre et ornée de la queue de l'animal, leur sert à mettre les lettres dont on les charge, ainsi que leur petite fortune en monnaie d'argent. Les chasseurs, pour mettre à l'abri de la pluie la platine de leurs mauvais fusils, l'enveloppent d'une peau de chat-tigre dont la queue pend, comme un cordon, le long de leur cuisse; dans la province de Las Chiapas, ce sont des peaux de myrmécophages didactyles qu'on emploie à cet usage. L'Indien est très-avare et enfouit son argent dans la terre; comme il ne vend que des objets de peu de valeur, il n'amasse que des piécettes, des réaux, et des médios. Avant la dernière disette, la monnaie était si rare à cause de l'accaparement qu'en avaient fait les Indiens, que, pour changer une piastre, on donnait volontiers en sus un médio, c'est-à-dire un seizième de piastre. Mais la famine a forcé ces sauvages de déterrer leurs petits trésors pour se procurer de quoi vivre, et maintenant il y a sur la place plus de petite monnaie que de grosses pièces. L'argent, longtemps caché, a reparu dans la circulation et a remplacé celui qui passa dans les États-Unis en échange du maïs qu'on en avait reçu. Il y a autant d'espèces qu'auparavant, mais cette abondance de numéraire ne durera pas longtemps; la monnaie disparaîtra peu à peu, et un nouveau déficit se fera sentir. Il y aurait un moyen bien simple d'empêcher cet enfouissement de l'argent: ce serait de donner cours à une monnaie de cuivre avec laquelle on payerait l'Indien; dès ce moment, loin de penser à enterrer son pécule, il le dépenserait en peu de temps. Une bonne police ferait réussir ce plan, sans que les particuliers eussent à souffrir du poids et des autres inconvénients d'une monnaie de cuivre. Les quartilles de Mexico devraient être, par ordre du gouvernement, mises en circulation dans les provinces d'Oaxaca, de Tabasco et d'Yucatan, et ne servir qu'à payer les Indiens; c'est par là seulement qu'on parviendra à conserver les espèces d'argent sur les différents marchés. On se plaint de l'état de pauvreté de la république et de la disparition de l'argent; cependant ce qui s'est passé depuis 1824 prouve que les compagnies anglaises qui spéculent sur les mines ont jeté dans la république des sommes considérables qui ne s'y trouvaient pas avant la formation de ces entreprises. Dans tout le territoire mexicain, il y a au moins la moitié de l'argent monnayé, autrefois en circulation, qui dort aujourd'hui à quatre ou cinq pieds sous terre. Une personne employée aux mines d'Oaxaca, et que je m'abstiendrai de nommer, s'amusa, n'ayant rien de mieux à faire, à fouiller le sol des montagnes environnantes pour découvrir des figures en terre

cuite, c'est-à-dire des idoles mexicaines. Ces fouilles menèrent l'heureux explorateur à la fortune, et cela sans qu'il s'en doutât le moins du monde. Un jour, il trouva un trésor composé de quatorze talègues en argent et d'une en or, ce qui équivalait à une somme de trente mille piastres. Il s'aperçut qu'une des talègues[1] était en terre depuis six mois au plus, car elle contenait des piastres de 1824, et la trouvaille eut lieu au commencement de 1825.

M. Hernandez m'a apporté une vieille carte appartenant au gouvernement, et sur laquelle les distances de Mérida à chaque village sont marquées. Elle date du temps de don Martin Ursua, et, par cette raison, elle n'indique pas une grande étendue de territoire vers le Sud. Elle ne porte que cent dix points déterminés, et les distances sont en ligne directe dans l'aire de vent du lieu le plus éloigné de la capitale. Elle présente le tableau des localités habitées en 1700, époque de la confection de cette carte; ces localités étaient alors au nombre de cent dix. Cent vingt-neuf villages sont venus depuis augmenter ce nombre, et cet accroissement a eu lieu dans l'espace de cent trente-cinq ans. En 1700, la population était, selon les notes de Cabildo, de 138,400 âmes; elle est aujourd'hui de 600,000. En 1803, le baron de Humboldt l'évaluait à 450,000 âmes; après cette époque, elle diminua d'un quart; le dernier recensement ordonné en 1831 par le gouverneur Carabajal, qui, pour le dire en passant, était un homme de mérite et distingué par toutes sortes de bonnes qualités, indique le chiffre de 800,000 habitants. Le choléra a ramené la population au niveau que je donne plus haut. La carte en question, que j'ai refaite à l'aide des documents les plus authentiques recueillis par les personnes éclairées du pays, et d'après mes propres observations, est, je ne crains pas de le dire, la plus parfaite qui existe. Celle qui fut publiée en 1801, à Madrid, par don Thomas Lopez, géographe du roi, est complétement inexacte, quant à la configuration du littoral et à l'indication des points les plus importants de l'intérieur.

12 *Avril.* — J'avais oublié de décrire la manière dont les Yucatèques portent en procession leur *señor de las ampollas,* et de faire le portrait de ce mannequin. Le christ est de trois quarts grandeur naturelle, bien charbonné, couvert de crevasses, d'un dessin barbare et ignoble. La figure fait une horrible grimace; des cheveux naturels, longs et de couleur brune, entourent la tête du dieu, et les tresses de derrière sont nouées par devant, sans doute pour mieux assujettir la tête à la croix. La draperie qui couvre le sexe est une espèce de petit jupon de brocart retenu par une agrafe ronde garnie de plus de huit cents diamants d'un carat environ. Il est bon que l'on sache que, lors de l'incendie qui consuma l'église où se trouvait cette ridicule figure, la croix fut réduite en cendres, tandis que le corps fut préservé des flammes. Un miracle semblable a eu lieu de nos jours à Hambourg : un portrait de Napoléon fut trouvé intact dans les ruines d'une maison détruite par le feu. Je suis surpris que les Hambourgeois n'aient pas aussi transformé ce fait tout naturel en un événement miraculeux. C'est que leur mauvaise habitude de rapporter au hasard ou à des causes toutes physiques les choses extraordinaires, les a empêchés de rapporter à l'image d'un grand homme une puissance d'incombustibilité. Les pieux habitants de Mérida ajustèrent le corps échappé à l'incendie sur une croix neuve bien travaillée, espèce de joujou dont les extrémités supérieures, rondes au lieu d'être carrées, sont ornées d'espèces de viroles en or massif terminées par des fleurs de lis. C'est cette image de bois, ainsi rajustée, qui parade aujourd'hui dans les processions solennelles. Tout l'appareil est placé et fixé sur une espèce de pyramide à gradins; chaque

[1] La talègue est de 1000 francs.

gradin est chargé d'une masse de bougies entourées d'un gros tube de verre, appelé ici, comme dans la plupart des colonies d'Amérique, *garde-brise;* j'ai compté, une fois, sur un de ces degrés, jusqu'à quatre-vingts bougies. La dernière assise inférieure de la pyramide supporte un baldaquin de cinq pieds et demi de haut, entièrement fermé par devant et sur les côtés. Une seule ouverture ménagée par derrière permet aux Indiens qui portent ce fardeau de se faire relever par d'autres, placés auprès de leurs camarades pour les relayer. Comme ces porteurs marchent à l'aventure, enveloppés qu'ils sont par la draperie du baldaquin, il y a des guides qui leur crient : *A la derecha por la isquierda!* Ce commandement militaire, répété toutes les fois qu'il faut tourner à droite ou à gauche, est tout à fait propre à inspirer aux fidèles du cortége des pensées de piété et le recueillement qui semble nécessaire dans ces sortes de cérémonies. Quel pitoyable enfantillage!

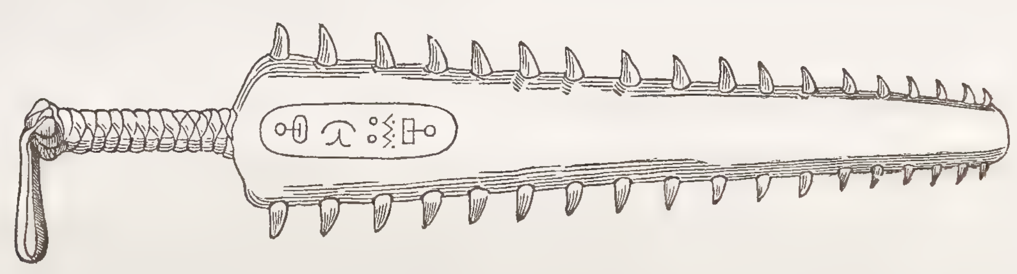
16 *Avril.* — Hier, jeudi, a eu lieu la procession de la cène. C'était bien une autre parade! Sur un grand plancher en forme de demi-cercle, de dix-huit pieds de diamètre et de neuf de largeur, on voyait une table de même forme, au centre de laquelle était assis Jésus-Christ, flanqué de six apôtres de chaque côté. Chaque figure, sculptée en bois, était couverte de vêtements de velours. La table était chargée d'argenterie et de lumières. Chacun des douze apôtres avait le chef surmonté d'une grande étoile à six branches servant de lanterne. Sur la première assise brillait une immense quantité de garde-brise. On peut se faire une idée du poids de cet énorme appareil; eh bien! tout cela s'est promené trois heures durant dans les rues de Mérida, accompagné d'un cortége nombreux de femmes de tout âge. Je n'ai pas eu la curiosité de m'assurer du nombre des Indiens placés sous le plancher pour porter le fils de Dieu et ses disciples, et je me suis prudemment abstenu de m'approcher du baldaquin, des profondeurs duquel s'exhalait un mélange d'odeurs d'autant plus insupportables qu'elles avaient été plus longtemps couvées dans cette espèce d'étuve. Aujourd'hui a eu lieu le complément de la sainte comédie. L'évêque a gravement servi à sa table douze mendiants, et, après le repas, leur a gracieusement lavé les pieds. On m'a dit que ce prélat était un homme respectable et rempli des vertus chrétiennes qui sont l'attribut d'un ministre du Seigneur. Il a offert vingt-cinq mille piastres de ses revenus pour soulager la misère des pauvres qui meurent faute de pain, leur seule nourriture. Je crains bien que ce digne homme, qui pratique si religieusement, et avec tant de modestie, les préceptes de l'Évangile, ne soit payé d'ingratitude. Je me souviens de l'Indien qui accusa celui à qui il devait la vie.

On trouve dans un assez grand nombre de villages de l'Yucatan des puits naturels ou *cénotés*, mot castillanisé, qui vient de *zonot* (prononcez *tzonote*), et qui signifie *puits naturel*[1]. Ces puits sont en général très-profonds et spacieux; ils fournissent en abondance de l'eau qui passe pour la meilleure du pays. Leur capacité et les inégalités de leurs parois offrent aux oiseaux un abri contre la chaleur du jour. Ils servent principalement de refuge à une espèce de grimpeur nommé *Chel* en langue maya, et au *Toj*, oiseau d'une espèce que je crois inconnue en Europe. Ce dernier est vert de rainette; le cercle qui entoure ses yeux est aussi éclatant que le plus beau vert-de-gris; son bec est noir comme son œil; les marges palatines sont garnies de filaments charnus et muqueux; la queue est en étage, et deux plumes, barbues à l'extrémité, la dépassent de six pouces.

[1] Le mot *cénoté* s'ajoute au nom des villages dans lesquels on trouve de ces puits naturels.

Les habitants de chaque province de la république mexicaine, et même de chaque partie de l'Amérique, croient avoir trouvé un remède contre la morsure de la vipère. A Tabasco, c'est le guaco (*eupatorium*) ou mikania; dans le Chiapas, c'est la graine d'une fleur inconnue aux naturalistes, et que les indigènes appellent Doña Elvira, comme je l'ai dit autre part; dans l'Yucatan, c'est l'herbe du crapaud (*hierbia del sapo*). Mais cette plante n'est pas plus un spécifique contre le venin des serpents que le guaco de Tabasco et les drogues employées dans les autres localités du continent américain; je crois cependant que la Doña Elvira n'est pas sans vertu. Dernièrement un Indien m'apporta un énorme crotale à losanges de six pieds deux pouces de long et portant onze grelots. Il avait la gueule cousue, et, comme je ne voulais pas l'acheter sans être sûr qu'il eût ses crochets, je refusai d'entrer en marché; alors l'Indien défit une partie de la couture pour me faire voir les dents de l'animal; le poids du serpent ayant fait glisser sa tête entre les doigts du marchand, celui-ci se piqua lui-même, mais il n'en témoigna aucun effroi : L'herbe du sapo me guérira, dit-il; j'appris, quelques jours plus tard, qu'il était mort à l'hôpital, malgré l'herbe qu'il avait appliquée sur la blessure après l'avoir mâchée.

J'ai vu, dans la maison où je prends mes repas, une ancienne arme yucatèque apportée de l'intérieur du pays par un Français qui y voyage pour acheter du tabac. Cette arme n'est autre chose qu'un museau de scie (*pristis*, nom grec de ce poisson)[1]. La poignée, après avoir été découpée, a été recouverte de peau de chevreuil fraîche, et cordée de telle façon que le lien forme à l'extrémité un bouton et une dragonne sans nœud; la peau, en séchant, est devenue tellement adhérente à la substance osseuse, qu'il serait impossible aujourd'hui de l'enlever. Peut-être ce macuahuitl naturel a-t-il servi de modèle aux Aztèques qui, au lieu de dents de poisson, ont imaginé d'incruster, avec de la gomme laque, des morceaux d'obsidienne dans un manche de bois aplati.



Il était naturel que les Indiens yucatèques eussent l'idée de faire de l'arme du poisson scie un instrument de défense. Ces armes sont d'autant plus formidables qu'elles ont un poids relativement énorme, et que la solidité des dents qui la hérissent est à toute épreuve. J'ai remarqué dans chaque alvéole les traces d'une gomme qu'on y coulait pour rendre impossible l'ébranlement de ces pointes aiguës. Qu'on se figure les coups que peut porter un bras vigoureux avec une massue de huit

[1] La scie est assez commune sur les côtes de l'Yucatan, où je conseille aux naturalistes d'aller étudier les genres carcharies, requins, raies, etc. J'ai surtout remarqué une espèce de raie dont la grosseur est effrayante. Les pêcheurs m'ont assuré que ces poissons submergeaient quelquefois les bateaux; ils ajoutaient que, dès qu'ils se sentaient piqués, ils lâchaient prise et s'enfuyaient. J'en ai vu plusieurs sauter hors de l'eau, entre la barre de Chiltepèque et celle de Tabasco, et voici ce que j'ai pu observer : ils ont la forme de la raie; le dessus de leur corps ressemble parfaitement à une peau de bœuf tachetée de brun roux; ils ont une longue queue. Leur tête est singulièrement construite : les yeux sont placés au bout de deux grands pédicules semblables à des cornes, ce qui m'a fait penser que la figure 108 de mon ouvrage sur Palenqué représentait un de ces poissons monstrueux (la terre cuite qui a servi de modèle à ce dessin a été trouvée sur le bord du Tabasco). Les habitants donnent à cette raie le nom de *Manta;* ce ne peut être la *raya aquila* de Linné, ni la *raya cephaloptera.*

Il y a sur les côtes de l'Yucatan une autre espèce de raie assez remarquable, et qui a la même forme et la même grosseur que la précédente, mais elle est de couleur gris-cendré.

livres, garnie d'aiguillons acérés, et qui offre le double avantage de pouvoir résister à un fort coup de sabre et d'en changer la direction au moyen du terrible ratelier. Il n'est pas surprenant qu'avec de telles armes les Yucatèques, autrefois courageux et intrépides, aient battu Cortez et Grijalva. Le macuahuitl que j'ai vu a trois pieds et demi de long et la poignée un pied, ce qui ferait penser qu'on s'en servait avec les deux mains. J'aurais bien voulu faire l'acquisition de cet objet, mais celui qui en était propriétaire n'a pas voulu me le vendre; j'ai dû, en conséquence, me contenter de le dessiner.

Les naturels des Indes orientales ont l'habitude de mâcher une substance fort chère, le bétel. Ici cette gomme a son équivalent, que mâchent aussi les métis et les Indiennes. Cette production naturelle s'appelle *tchà* en langue maya, et *tzicté* en espagnol. Ce n'est autre chose que la pulpe résineuse et blanche qui se trouve en très-petite quantité autour des pepins du sapote, ce qui fait que le tchà coûte assez cher. Les Indiens prétendent que l'usage de cette pâte empêche les dents de se gâter; je le croirais volontiers, parce que, blanche et dure, elle ne s'amollit qu'à la chaleur, et qu'à force de la mâcher, elle nettoie les dents, et laisse dans la bouche un parfum aromatique assez agréable. Je crois qu'elle pourrait être utilement mêlée avec la cire à modeler, et qu'elle serait excellente dans les mastics à l'épreuve de l'eau.

Les Indiens ont une manière tout à fait singulière d'exprimer leurs désirs amoureux, et il faut être initié aux secrets de cette espèce de langage pour comprendre leurs signes. On voit souvent dans les rues, sur les routes et sous les portes cochères, des Indiens de sexe différent en grande conversation; l'entretien dure quelquefois des heures entières, et le passant qui ignore le but voilé de ce long tête à tête, est curieux de savoir le sujet de la conférence. J'avais été moi-même plusieurs fois très-intrigué par ces interminables conversations, et voici ce que m'apprit, un jour, une personne très-répandue parmi les Indiens : lorsque l'entretien ne roule que sur des affaires de famille ou d'intérêt, les deux interlocuteurs restent droit sur leurs jambes, ne s'appuyant pas contre la muraille et ne gesticulant que des bras. Lorsqu'il s'agit d'affaire de cœur, l'homme s'appuie contre l'objet auprès duquel il se trouve, et, tout en parlant à la femme, il balance nonchalamment un pied de droite à gauche, sans que ce mouvement soit assez sensible pour être observé; si la femme écoute avec plaisir ce que lui dit l'Indien, et si elle agrée sa proposition, elle commence aussi à jouer du pied, et on devine alors de quelle manière l'entretien se terminera; lorsque la fille n'est pas disposée à se laisser séduire par les douceurs que son cavalier lui adresse de la voix et du pied, elle reste immobile, la tête haute et riant à chaque parole de l'interlocuteur désappointé. Cette manière d'exprimer ses désirs a quelque chose de naïf et de pudique, qui m'a toujours semblé préférable aux raffinements de séduction à l'usage des amants dans les pays civilisés.

Comme la plupart des Indiens et des femmes du peuple vont nu-pieds dans les bons chemins, portant à la main leurs sandales (*apargates*) qu'ils réservent pour la ville, il en résulte qu'ils acquièrent une adresse toute particulière dans les pieds. Les femmes ne se baissent jamais pour ramasser quoi que ce soit à terre; avec les doigts du pied elles enlèvent un fruit, un morceau de bois, et jusqu'à une pièce de monnaie, et quoique ayant un panier plein sur la tête. J'ai vu des hommes saisir ainsi des pierres et les lancer avec une incroyable adresse. Presque

tous les Indiens sont ambidextres : ils se servent de la hache ou du coutelas (*macheté*) des deux mains indifféremment. Le naturel de ce pays, avec ses instincts sauvages, son ignorance profonde, sa prodigieuse agilité, le développement de ses facultés physiques, est la transition vivante du singe à l'homme.

UXMAL

OU ITZALANE.

Ce fut un passage de l'Atlas de M. Buchon qui me donna l'idée d'explorer les ruines d'Uxmal. Ce passage est ainsi conçu : « A la distance de vingt lieues de Mérida, au Sud, entre le curato Monœ ou Mona et Ticul et la ville de Nocacab, on voit les ruines d'édifices en pierre; un d'eux, très-grand, s'est maintenu contre les ravages du temps et reste assez bien conservé; les naturels du pays appellent ces ruines Oxmutal. » Il ne me fut pas difficile de reconnaître dans *Oxmutal* le véritable nom des ruines que désignait l'auteur de l'Atlas, et m'étant assuré auprès des gens du pays que ces débris existaient réellement, je résolus de les visiter.

Je partis de Mérida le 6 mai 1835.

La manière de voyager dans l'intérieur de l'Yucatan se rapproche de celle qui est en usage dans les Indes orientales. On est porté par des hommes dans une litière couverte qu'on appelle *cochè* (prononcez *cotchai*). Quand on est habitué à cette espèce de palanquin, on le préfère au cheval, parce qu'on y est à l'abri de la pluie et du soleil, et qu'on y peut lire et dormir tout à son aise. Un cochè peut aussi servir de chambre à coucher, quand on est obligé de passer la nuit dans une forêt ou au milieu d'une plaine[1].

[1] Je me permettrai ici de donner quelques conseils aux voyageurs qui veulent parcourir commodément cette partie du continent américain. Les cochè que les Indiens font à la hâte avec deux longues perches réunies à leurs extrémités par deux traverses auxquelles pend un hamac recouvert d'une toile et d'un feuillage épais, sont très-lourds et très-incommodes. Le cochè représenté dans la planche VI a cela d'agréable qu'il contient une petite boîte placée sous la tête et une autre aux pieds du voyageur, mais il n'en est pas moins très-pesant. Quiconque veut voyager dans l'Yucatan doit se faire construire en Europe une litière solide et légère, avec une toile de coutil pour fond. Les boîtes dont j'ai parlé peuvent être de petits coffres en cuir disposés de telle façon qu'on puisse les fixer où l'on veut. Il faut enfin faire en sorte que tout l'équipage tienne peu de place sur un navire, et que, lorsqu'il est monté pour le voyage, il ne pèse pas plus de 50 livres, et moins s'il se peut. Un pareil cochè fera un excellent palanquin, et pourra servir de lit, auquel cas on pourrait substituer un moustiquaire à la chemise de voyage. Dans les provinces de Guatemala et de Chiapas, on voyage assis sur une chaise, comme on le voit dans mon ouvrage sur Palenqué. On se rappelle que j'ai indiqué les moyens de rendre ces meubles le plus commodes et le plus doux possible, et de les disposer de telle sorte qu'ils puissent contenir les provisions, armes et instruments d'observation nécessaires dans une excursion scientifique. Comme tous mes baromètres ont été brisés pendant que je me rendais à Palenqué, l'expérience m'a appris ce qu'il fallait faire pour éviter tout accident dans ces pénibles trajets.

Avant mon départ de Mérida, comme les chemins n'étaient pas sûrs, je demandai au commandant Portilla un dragon de son régiment pour m'escorter en route et me servir quand je serais sur les ruines. Le commandant fut assez obligeant pour m'accorder ce que je désirais. Par bonheur, mon compagnon de voyage se trouva être un excellent sujet, actif, intelligent et soumis. Cet homme m'a été très-utile dans mon expédition. Il était bon calculateur, et apprit bien vite à mesurer à la chaîne et à la toise; il maniait bien le plomb et grimpait partout comme un chat. Je fis plus en quinze jours, avec ce militaire, que je n'aurais fait en deux mois avec vingt Indiens. A tous ces avantages ajoutez que les naturels ont un respect tout particulier pour les dragons, qu'ils redoutent beaucoup. Un dragon vaudrait cent fois mieux sur une ferme qu'un majordome; d'un seul regard, d'un seul geste, il ferait travailler ces hommes indolents et craintifs; c'est ce que le mien me prouva quand il fallut défricher ces monuments couverts d'une végétation puissante, et confectionner les échelles dont j'avais besoin. Je conseille fort à ceux qui auraient la fantaisie d'aller continuer mes recherches, de se procurer un aide de cette capacité; s'ils ne connaissent pas la langue du pays, ou s'ils n'ont pas assez de mémoire pour retenir les mots de mon vocabulaire, qu'ils tâchent d'emmener un soldat qui parle l'idiome indigène, ce qui ne leur sera pas difficile. Ils auront ainsi un bon interprète, si toutefois leur compagnon n'est pas ivrogne, car c'est là le vice dominant de l'Indien et du soldat yucatèque.

A huit lieues de la capitale, on fait halte à la hacienda de Uayalké, qui appartient, ainsi que toutes les autres fermes situées sur cette route, à la famille Cano, dont je parlerai plus loin. De Uayalké à Muna, il y a six lieues de très-mauvaise route. Muna est un grand village qui a le titre de paroisse. De ce dernier point à la hacienda d'Uxmal, on compte trois lieues. Le chemin est ici des plus pénibles, parce que la montagne au pied de laquelle est bâti le bourg de Muna, ne peut se gravir même à cheval; les Indiens peuvent à peine la monter avec un cochè vide. On est donc forcé de grimper à pied sur ces énormes masses de rochers. Le reste de la route n'est guère meilleur. J'arrivai le 12 mai au soir à la hacienda, dont les propriétaires m'offrirent une hospitalité empressée, et le lendemain, à la pointe du jour, j'étais sur les ruines, distantes de la ferme d'une demi-lieue.

Le nom d'*Uxmal,* qu'on prononce *Ouchmal,* signifie *du temps passé.* Il ne s'applique aux ruines que parce que celles-ci sont situées sur le terrain de la hacienda d'Uxmal, propriété de l'ancienne et respectable famille Cano et Peon[1]; de même que le village de Palenqué a donné son nom aux ruines qui existent dans ses environs.

Tout ce que j'avais lu et ce qui m'avait été dit sur ces curieux débris était complétement erroné, et j'éprouvai à Uxmal les mêmes impressions qu'à Palenqué. Delrio et Dupaix ont donné à Ototiun sept lieues de tour, et les restes de cette ville n'occupent qu'une surface d'une lieue; si son étendue avait été plus considérable, deux ans de séjour sur les lieux m'en auraient appris quelque chose. De même, je ne me serais jamais douté, d'après ce que certains auteurs disent des ruines d'Uxmal, que les premiers débris se voient à une lieue de Muna, et s'étendent, dans la direction du Sud, sur un espace de plus de huit lieues. On me permettra, du reste, de relever quelques-unes des erreurs des écrivains que j'avais consultés avant d'entreprendre mon excursion.

M. Buchon, dans le passage que j'ai cité plus haut, dit : «Un très-grand (édifice) s'est maintenu contre les ravages du temps et reste assez bien conservé. » Il est évident que celui qui a écrit ceci n'a jamais visité les lieux dont il parle. Tous les édifices d'Uxmal sont assez bien conservés, et du temps de Cogolludo et de Guttierre, seuls guides des auteurs modernes (1600 et 1700), ils devaient être intacts; car les injures faites à ces monuments sont visiblement de date récente. M. Buchon continuant, place les débris d'Uxmal «sur une colline de soixante pieds de hauteur.» Or le terrain d'Uxmal est plat dans toute l'étendue du plateau, qui a huit lieues de long et une demi-lieue à deux de large. Il ne s'agit donc pas de collines, mais de pyramides élevées par la main des hommes. La plus haute de ces pyramides a cent pieds. «L'édifice a six cents pieds sur chaque face», ajoute l'auteur de l'Atlas; cette évaluation est exagérée. Le grand monument quadrangulaire, qui est le plus considérable et le plus bas de tous, n'a certainement pas quatre cents toises carrées. M. Buchon parle aussi de *reliefs en stuc.* Il n'y a rien en stuc à Uxmal; tout est en pierre bien travaillée, ce qui fait que ces ruines se sont mieux conservées que celles de Palenqué, où presque tout est recouvert de plâtre, et où les bas-reliefs extérieurs sont tous de cette matière.

M. Balbi a commis aussi des erreurs dans la partie de son livre qui traite du Mexique; et quoiqu'elles ne soient pas relatives à Uxmal, je n'en saisirai pas moins l'occasion d'en relever quelques-unes. On lit dans le bel ouvrage de ce savant géographe : «Les peintures hiéroglyphiques et les

Pour dernière instruction, j'engagerai les voyageurs qui me liront, à emporter deux barils d'eau de Muna, car celle d'Uxmal n'est point potable et peut causer des fièvres qui, dans ces parages, sont toujours dangereuses.

[1] Les chefs actuels de cette famille sont : don Alonzo Louis Péon et doña Joaquina Cano, sa femme. Les Péon ont donné des gouverneurs à la province, du temps de la domination espagnole. C'est à la bonté de la señora Cano que je dois d'avoir pu examiner en toute liberté les ruines situées sur sa propriété, ruines que j'ai étudiées avec d'autant plus de soin qu'elles m'ont paru être les plus curieuses et les plus importantes de toutes celles qui existent dans le Mexique. Je dois aussi à doña Cano plusieurs renseignements que j'ai mis à profit.

figures symboliques autrefois en usage parmi les Quiches, les Kachiquels, les Zutugiles et autres peuples, à l'aide desquelles ils conservaient leurs lois et les faits les plus importants de leur histoire; le circo maximo de Copan, avec ses pyramides, ses bas-reliefs et son grand lit de marbre; les colonnes et l'architecture régulière du temple de la grotte de Tibulca; les restes magnifiques d'Utatlan, de Fatinami et d'Atitlan, de ces vastes capitales où les souverains des Quiches, des Kachiquels et des Zutugiles étalaient leur pouvoir et leurs richesses; l'immense étendue et la solidité du palais royal d'Utatlan; les places fortes de Tecpan-Gautemala et de Mizco, et les forteresses de Parraxquin, de Socolco, d'Uspantlan, de Chalchitan et autres dont on admire encore les vestiges; la sagesse des lois, la police sévère et les soins extrêmes que prenaient les monarques des Quiches pour l'éducation publique des enfants de leurs sujets; les constructions observées dans plusieurs endroits de l'Yucatan; les bâtiments, les temples et les idoles de Peten, siége des rois ytzas, attestent l'ancienne puissance de ces peuples et leurs progrès dans la civilisation.» Le *lit de marbre* dont il est ici question, se rencontre, au dire de tout le monde, dans toutes les ruines du Mexique, et cependant il n'existe nulle part. On m'assura à Campêche que ce lit se trouvait à Uxmal; avant de visiter Palenqué, on m'avait dit aussi que je l'y verrais, et que là, c'était un hamac contenant deux figures, un homme et une femme. Or, ce lit, je l'ai partout vainement cherché. Il n'existe pas non plus à Copan dans le Guatemala. La source de cette erreur n'est pas difficile à découvrir. Les curés, auxquels je m'adressais de préférence pour obtenir des renseignements sur les antiquités de la province, parce que ce sont les gens les moins ignorants du pays, ont lu l'ouvrage de Cogolludo et de Villa Guttierre, qui se trouve dans les bibliothèques des principales paroisses des grandes villes; c'est dans ce volumineux fatras que ces ecclésiastiques vont puiser leurs lumières sur le pays dont ils veulent connaître l'histoire; et, comme ils ont en général l'intelligence assez paresseuse, ils mêlent tout, confondent Palenqué avec Uxmal, Uxmal avec Copan. Malheureusement tout ce qu'ils disent est pour leurs ouailles paroles d'Évangile; de là tant de sottises accréditées parmi ceux-là mêmes qui pourraient vérifier de leurs propres yeux ce qu'on leur donne comme authentique; de là aussi les fausses indications que j'avais recueillies avant mes excursions à Palenqué et à Uxmal. Quant aux écrivains européens, comme ils s'en sont aveuglément rapportés aux deux auteurs que j'ai cités plus haut, il n'est pas étonnant qu'ils se soient fourvoyés. M. de Humboldt, dont je respecte, du reste, la science profonde, n'a-t-il pas suivi à la lettre l'inexacte description de la pyramide de Xochicalco par le P. Alzaté, et n'a-t-il pas fait, dans le dessin qu'il donne de ce monument, une seconde édition des erreurs de son modèle? Ainsi ont fait MM. Buchon, Balbi et autres. L'ouvrage récemment publié par M. de Saint-Priest a été rédigé d'après les documents que M. Baradère a rapportés de Mexico. Or, veut-on savoir l'origine de ces documents? Ils proviennent de l'abandon que le directeur du musée de Mexico fit à l'abbé Baradère de copies incomplètes des mauvais dessins de Castañeda [1], et l'attestation menteuse du fonctionnaire mexicain servit de passe-port à ces matériaux apocryphes. Les dessins qui manquaient à cette collection (le bas-relief de la *croix*, par exemple) furent copiés sur ceux de l'ouvrage incorrect de Delrio, dont j'avais moi-même gravé les planches à Londres en 1822; et pour déguiser cet emprunt, on eut l'heureuse idée d'ombrer ce que j'avais dessiné au trait. Encore si l'on avait copié exactement! Mais qu'on en juge: le dessin du bas-relief de la croix par Castañeda

[1] Je rapellerai ici une particularité assez singulière. Le directeur du Musée reçut, en retour, des mains de M. Baradère, des oiseaux fabriqués de toutes pièces, et dont le bec était argenté. Le vénérable abbé n'avait pas voulu être en reste vis-à-vis du directeur. A des documents mensongers il avait répondu par un cadeau de même nature; il s'était rappelé le proverbe: A trompeur, trompeur et demi.

est juste, quant au nombre des carrés hiéroglyphiques qui se trouvent de chaque côté des deux figures; on en compte 204 de 4 pouces chacun; en outre, la colonne de droite contient 15 hiéroglyphes ou katouns, ce qui fait en tout 219. Eh bien! je demanderai où sont ces pierres quadrangulaires dans les dessins soi-disant originaux qu'on a publiés sous la garantie de l'abbé Baradère? Tous les ouvrages, toutes les collections qu'ont inspirés les belles et intéressantes ruines de Palenqué, sont dans la même catégorie. Il a fallu qu'un homme qui ne se pique pas d'être savant, mais qui est pénétré de l'utilité de ses recherches et de ses observations, se décidât, en dépit de tous les obstacles et des dangers qui l'attendaient, à parcourir les lieux dont il avait lu la description dans les auteurs espagnols et leurs copistes. Combien je me félicite aujourd'hui de n'avoir pas cru à la fidélité des dessins de Delrio, qui me donnèrent l'idée d'un voyage à Palenqué, non plus qu'à la véracité de Cogolludo, qui me fit entreprendre mon expédition à Uxmal! Pourquoi les géographes et les archéologues qui ont décrit ces localités n'en ont-ils pas fait autant?

Je reviens à ma critique du passage de M. Balbi. Cet auteur parle des pyramides et des *colonnes* de Copan. On ne trouve de fûts de colonnes, dans tout le Mexique, qu'à Mitla. Ces débris sont d'une seule pièce, n'ont point de base, et paraissent n'avoir jamais eu de chapitaux. C'étaient simplement des piliers qui servaient à supporter les *vigas* ou poutres sur lesquelles était posé le toit plat qui occupait l'espace aujourd'hui à découvert[1]. Il est aussi question, dans l'ouvrage de M. Balbi, des *idoles* de Peten. Il n'existe dans cette île aucuns vestiges d'idoles ni de temples. L'église actuelle a été bâtie sur l'emplacement du grand temple avec les pierres dont il était construit; mais ces matériaux ont été défigurés par une main-d'œuvre nouvelle. Il est vrai qu'il y a encore dans les forêts qui s'étendent à l'Ouest de Bacalar des restes de grands monuments; mais comme on ne peut les visiter qu'en s'y rendant avec des provisions considérables et à travers mille obstacles et mille dangers, je ne suppose pas que M. Balbi veuille parler de ces ruines inconnues même aux habitants du pays.

Les ruines d'Uxmal qui, avant mon expédition, n'avaient été visitées que par les propriétaires de la ferme voisine, braves gens pour qui une ville en débris n'est qu'une mine de matériaux de construction, ces ruines si mal décrites par Cogolludo et ceux qui ont écrit après lui, sont les restes d'une cité puissante et aussi vaste que nos plus grandes capitales d'Europe. Quel nom peut-on leur donner? Seraient-elles une partie de Mani ou Itzalane même? Les documents historiques manquent pour éclaircir ce point important; mais quelques considérations que je crois justes peuvent mener à la découverte de la vérité.

Il est d'abord impossible que la population de cette ville fût de second ordre; si cela était, quelle idée pourrait-on se faire de Mani, de Mayapan, de Tichualajtun et autres grandes villes dont les débris existent encore? Il y avait donc là un centre vaste et puissant, une population telle que peut en contenir une immense capitale. Quant à l'hypothèse qui fait de ces ruines une dépendance d'une ancienne ville voisine, elle n'est pas admissible, car leur situation sur le plateau d'une haute montagne, indique suffisamment que c'était une ville isolée. Voilà donc deux points incontestables. Maintenant, si on réfléchit qu'il est positif qu'Itzalane était voisine de Mani, dont les vestiges jonchent la plaine; qu'il y a très-peu de distance entre ces dernières ruines et celles du sommet de la montagne; qu'il n'existe pas d'autres débris dans les environs, on restera convaincu que l'enceinte que j'ai explorée était Itzalane. Enfin, on sait que les Itzaexes étaient le plus cruel des peuples de ces

[1] Les meilleurs dessins qui existent de ces ruines, vraiment belles et curieuses sous le rapport des ornements de mosaïque, se trouvent dans la magnifique collection publiée en Angleterre par lord Kingsborough sous le titre de *Mexican antiquities*.

contrées; or, le seul téocali qui existe dans tout l'Yucatan se trouve parmi ces ruines. Cette question, qui ne paraîtra peut-être pas très-importante, et qui m'a cependant longtemps préoccupé, sera sans doute résolue quand les recherches faites après les miennes par des hommes capables de raisonner sur ces matières auront achevé de dissiper les ténèbres au milieu desquelles j'aurai fait, je l'espère, briller une faible lueur.

Les édifices de Palenqué sont de petite dimension, à l'exception du palais; ceux d'Uxmal ont des proportions colossales, et sont tous construits en pierre de taille. Quatre grands corps de bâtiments, séparés les uns des autres par un intervalle de terrain, renferment une place dont la superficie est de 57,672 pieds anglais. Le plus grand côté de ce rectangle a 227 pieds 8 pouces, le plus petit 172 pieds 9 pouces, déduction faite des doubles intervalles qu'on voit à chaque extrémité de l'édifice, lesquels ont 20 pieds de long. Le téocali est construit sur une pyramide dont le grand escalier a 100 marches d'un pied de hauteur et de 5 pouces de large. C'est le seul temple à sacrifices que l'on connaisse dans tout le Mexique. Je devrais dire que celui-ci n'était même pas connu, car les habitants lui avaient donné le nom de *Tour du Devin,* dénomination que ne justifie en rien la destination du téocali. Comme ce monument est le plus élevé et le plus remarquable des quinze que j'ai vus, et le premier que j'aie aperçu, je lui donnai, après l'avoir examiné, le nom de mon généreux protecteur, lord Kingsborough.

Le style asiatique se reconnaît aisément dans l'architecture de ces monuments. L'éléphant symbolique y est figuré sur les coins arrondis des bâtiments, la trompe en l'air du côté du Levant et baissée du côté de l'Ouest. Il est fâcheux, du reste, qu'il n'existe pas une seule figure entière; les jambes manquent à la plupart. Ce sont des statues en bosse de grandeur naturelle, dont le dessin est remarquablement juste dans quelques parties et ignoble dans quelques autres. C'est surtout dans les ornements qu'on peut admirer la patience des ouvriers employés à ces constructions, et reconnaître le goût de ces anciens peuples pour la richesse monumentale.

Le corps qui fait face au Nord du bâtiment et qui renferme la place dont j'ai parlé, est à double galerie. Sa longueur est de 227 pieds 8 pouces, sa largeur de 27 pieds 8 pouces; il contient seize petites pièces de 11 pieds de large, et dont la profondeur varie de 22 pieds à 26 pieds 6 pouces. Je ne saurais dire si ce défaut de symétrie a une signification, ou s'il n'est que l'effet d'un caprice des constructeurs. Chacune de ces pièces a une porte, et l'on remarque, à l'intérieur, des anneaux de pierre fixés à la hauteur de la solive qui forme la partie supérieure de ces portes. Ces anneaux servaient, sans aucun doute, à soutenir la baguette à laquelle était attachée la tapisserie ou le rideau qui fermait chacune des ouvertures; on ne voit pas ici, comme à Palenqué, des gonds de pierre, preuves de la solidité avec laquelle étaient fermées les portes de ces monuments. A l'extérieur et au-dessus des issues des seize pièces en question, on voit le signe *calli* figuré en grand, comme on peut le voir dans la planche XVII. Ces signes sont au nombre de dix-huit, et l'on peut conjecturer qu'ils étaient destinés à marquer une certaine période de temps écoulée avant la construction de l'édifice. Il serait possible également qu'outre les katouns au moyen desquels les Mayas marquaient les divisions de leur ère, ils eussent, pour compter le temps, un autre système symbolique se rattachant à leurs rites sacrés et qu'on retrouve dans ces calli. L'âge du monument est ainsi de 832 ans; ce qu'il y a de positif, c'est qu'il existait cent ans avant la conquête; comme nous ne pouvons remonter plus haut, arrêtons-nous à cette donnée certaine. Voilà donc une antiquité de 932 ans à l'époque de l'arrivée des Espagnols; or, comme l'invasion de l'Yucatan eut lieu en 1519, il en résulte que les Mayas existaient en corps de nation et étaient parvenus à une haute civilisation l'an 587 de J. C. La peste qui détruisit les Toltèques n'exerça ses ravages, d'après

toutes les chronologies et les dates qu'on a recueillies, qu'en l'an 1050. Voilà donc, entre l'époque de la grandeur de Mayapan et le fléau qui dévasta Tula, un espace de 567 ans; il est donc vrai de dire, ainsi que je l'avais toujours pensé jusqu'à cette preuve irrécusable, que ce sont les Mayas qui ont donné aux Toltèques et aux Aztèques leur civilisation et une partie de leurs arts. Ajoutez que l'on ne trouve pas un seul mot aztèque dans la langue yucatèque, ce qui serait impossible si les Mayas étaient venus les derniers. Les Mayas peuvent descendre des Palenquéens, et le législateur de Tula, Quetzalcohuatl, a pu être un petit-fils de Zamna ou un descendant de ceux qui accompagnaient ce chef quand il vint civiliser l'Yucatan.

Les ruines d'Itzalane diffèrent de celles de Palenqué en un point important. Quoique les galeries simples ou doubles d'Itzalane se terminent pyramidalement, on n'y remarque aucune issue communiquant d'une galerie à l'autre; il n'y en a pas non plus qui donnent de l'intérieur à l'extérieur. A Palenqué, au contraire, on voit un grand nombre de lucarnes en forme de *tau* grec (T) qui servaient à laisser pénétrer dans les appartements l'air et la lumière. Les seules ouvertures que j'aie observées dans les pièces des édifices d'Uxmal n'ont que 6 pouces de profondeur, et sont placées vis-à-vis l'une de l'autre; il est évident, d'après cette disposition, qu'elles étaient destinées à soutenir les traverses auxquelles on suspendait les hamacs; ces appartements étaient donc des chambres à coucher. L'absence de fenêtres prouve que les portes n'étaient fermées, comme je l'ai dit plus haut, qu'avec des rideaux; s'il en avait été autrement, on n'aurait pu, dans ces chambres entièrement closes, résister à la chaleur. Les portes des édifices de Palenqué, qui étaient de bois et tournaient sur des gonds de pierre, nécessitaient des ouvertures à l'intérieur, et c'est par les *tau* que les galeries recevaient le jour et l'air. Ces *tau* étaient le symbole du culte du Lingham, si tant est qu'il ait fait partie de la religion des Palenquéens, chez lesquels, du reste, le bouddhisme paraît avoir été très-épuré.

Les glyphes d'Itzalane qui ont une analogie incontestable avec ceux des Toltèques et des Aztèques, sont : *cohuatl*, *calli*, *miquiztli*, *atl* et *quiahuitl*, que l'on pourrait confondre avec un *cipactli*. Un emblème de Tonatiuh en mascaron est répété jusqu'à sept fois sur la façade d'un édifice très-curieux. Voilà les seuls signes de ces ruines qui correspondent à ceux des Mexicains; tous les autres sont complétement dissemblables; je n'y ai pas trouvé non plus un seul hiéroglyphe qui ressemblât à ceux de Xochicalco, monument toltèque.

La manière dont les statues d'Itzalane sont habillées se rapproche plus du style palenquéen que de tout autre. L'apex placé sur la tête du sacrificateur de la planche XI se retrouve dans un bas-relief d'Ototiun; il en est de même de la pèlerine du même personnage. Cette analogie indique une tradition palenquéenne, et cette hypothèse est rendue encore plus plausible par le rapport des deux genres de construction palenquéen et maya.

Entre la construction des édifices mayas et celle des monuments mexicains, dont le seul modèle existant est le Xochicalco[1], il y a une notable différence. Les Toltèques élevaient d'abord le bâtiment en masse, et sculptaient les ornements après coup et sur place. Les Mayas suivaient un système tout à fait opposé. Voulaient-ils couvrir une façade d'ornements ou de figures symboliques, ils commençaient par peindre la muraille tout entière de la couleur qu'ils avaient choisie; presque toujours

[1] C'est, dans le Mexique proprement dit, le seul monument dont la base offre encore une forme appréciable. Cette base est la dernière assise d'une pyramide qui avait autrefois cinq corps, sur le premier desquels on voit encore des hiéroglyphes et des figures assises à la manière asiatique. A part ce monument, Mexico ne possède intact et debout aucun vestige de constructions antiques. Le calendrier fixé sur l'une des tours de la cathédrale, la grande statue informe de l'université, que M. de Humboldt a décrite, voilà, avec la pierre circulaire dite *gladiatoriale*, tout ce qui reste de la sculpture mexicaine.

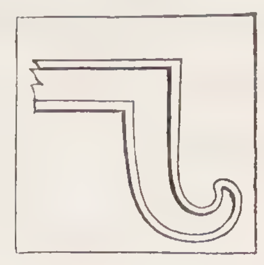
c'était le rouge qui formait le fond, comme sur les édifices de Palenqué. Cette première opération terminée, on posait sur le mur peint la marqueterie en pierre qui devait servir d'ornement, et on la badigeonnait avec plus de soin que le fond. Le bleu était employé dans ce travail, car on voit encore des traces de cette couleur dans les baguettes creuses des carrés qui encadrent l'espèce de petite croix tournée. Le rouge et le bleu sont les seules couleurs que j'aie pu reconnaître sur le temple des sacrifices à Itzalane. Cependant on a dû employer aussi du jaune et du blanc, car ces deux nuances sont encore visibles sur d'autres constructions. On remarquera, en jetant les yeux sur la planche XI, que les pierres de petite dimension sont taillées avec le plus grand soin, et que c'est une espèce d'assemblage aussi parfait qu'un ouvrage de menuiserie.

Les caisses ou caissons qui ornent les façades des édifices d'Itzalane doivent fixer l'attention des artistes et des savants. Qu'on examine avec soin les cubes qui composent ce joli ornement, et l'on sera convaincu que les auteurs de cette coupe remarquable avaient une connaissance approfondie des principes de la géométrie. J'ai mesuré tous ces détails, j'ai fait glisser le plomb sur toutes les jointures, et je n'ai jamais trouvé la plus légère déviation sous le cordeau. Les habitants actuels du pays ne cessent de répéter que les Indiens d'autrefois étaient des barbares. Cette absurde assertion, mise en vogue par les Espagnols qui avaient intérêt à faire croire qu'avant eux il n'y avait ici que misère et ténèbres, cette assertion, dis-je, prouve qu'on peut, sans crainte, rétorquer contre les Yucatèques modernes le reproche de barbarie. S'ils ne savent pas apprécier la grandeur et la beauté des ruines dont le sol de leur patrie est jonché, c'est qu'eux-mêmes dorment dans la plus profonde ignorance. Cette vérité n'a pas besoin, du reste, d'être démontrée.

Je reviens à la construction générale des édifices d'Itzalane. Je remarquai que la pyramide Kingsborough a les plus grosses pierres à sa base, et que les matériaux diminuent de volume à mesure qu'ils s'éloignent du sol, de sorte que le monument qui occupe la plate-forme est construit de petites pierres carrées de 8 à 13 pouces cubes de dimension; le dessus de la porte et les quatre piliers de la façade orientale ont seuls des pierres plus fortes. Les matériaux des bâtiments situés au bas de la pyramide sont de grosseur ordinaire, parce que ces bâtiments n'ont que 24 pieds de haut. Tous les anciens monuments mayas n'offrent pas la même particularité; à 7 lieues de Mérida, sur le terrain de la hacienda du comte Péon, on voit des édifices en ruine construits de pierres de très-grande dimension, quoique couverts de sculptures. Quelle peut être la cause de cette différence de procédés chez le même peuple? Ce n'est certainement pas l'éloignement plus ou moins grand des carrières; car, dans l'Yucatan, la pierre se trouve partout, et elle abonde principalement dans le voisinage d'Uxmal. Serait-ce que ces constructions sont de dates différentes, et que celles pour lesquelles on s'est servi de petites pierres, sont les plus modernes? Nous avons vu, en effet, que l'édifice aux *calli* accusait 832 ans, un siècle avant la conquête, et l'on peut assigner près de 3000 ans aux ruines de Tixualajtun[1]. Quoi qu'il en soit, la singulière différence qu'on remarque dans le choix des matériaux de certaines constructions antiques de l'Yucatan ne peut être attribuée à la fantaisie des architectes.

[1] *Tixualajtun*, prononcez *Tichoualahtoun*, signifie *endroit où l'on place une pierre sur une autre*. Les Mayas étaient dans l'usage de marquer chaque période de vingt ans écoulés par une pierre carrée et couverte de sculptures symboliques, qu'ils incrustaient en grande cérémonie dans un mur, à côté et au-dessus des pierres déjà fixées.

Je dis qu'on peut assigner près de 3000 ans à ces ruines, et voici comment je calcule : il reste à Tixualajtun 117 katouns, qui donnent 2340 ans; il y a 14 places vides qui représentent 280 ans; en tout, 2620 ans. De plus, une partie du mur qui porte ces archives de pierre s'est écroulée, et il est impossible de calculer la période que représentaient les katouns disparus. On peut donc compter hardiment sur 3000 ans.

Le système cubique employé à Itzalane pour représenter symboliquement la tête de l'éléphant me paraît valoir la peine qu'on s'y arrête. Il faut, de toute nécessité, que les architectes mayas aient eu un but en plaçant cette figure sur les monuments élevés par leurs mains. Mais ce but, quel est-il? C'est ce que j'ai tâché de découvrir; je soumets mon opinion aux juges compétents. D'abord j'ai été frappé de la ressemblance qu'offrent ces étranges figures des édifices mayas avec la tête de l'éléphant. Cet appendice, placé entre deux yeux  (Voyez planche double XIV-XV), et dépassant la bouche de presque toute sa longueur, m'a semblé ne pouvoir être autre chose que l'image de la trompe d'un proboscidien, car le museau charnu et saillant du tapir n'est pas de cette longueur. J'ai observé aussi que les édifices placés à l'Est des autres ruines offrent, aux quatre coins, trois têtes symboliques armées de trompes tournées en l'air; or, le tapir n'a nullement la faculté d'élever ainsi son museau allongé; cette dernière considération me semble décisive. J'ai cru enfin reconnaître dans cette figure  une représentation symbolique des mâchelières de l'éléphant indien, parce que l'éléphant asiatique, surtout la femelle, a de très-petites défenses. La seule objection qu'on puisse me faire, c'est que le tapir a aussi deux canines à chaque mâchoire; mais puisqu'un manuscrit aztèque offre une figure coiffée d'une tête d'éléphant *non symbolique*, avec les oreilles et les deux défenses à côté de la trompe, je ne vois pas pourquoi l'on refuserait d'interpréter la figure ci-dessus dans le sens de mon opinion.

On sait que les sacrificateurs mexicains se servaient de couteaux d'obsidienne. Je n'ai pas trouvé à Uxmal un seul vestige de ce produit volcanique; je n'ai vu que des débris de silex travaillé, en grand nombre, mais trop petits pour que je pusse en reconnaître l'usage.

Telles sont les observations générales que j'ai faites à Uxmal. Il en est d'autres moins importantes que je ne crois pas nécessaire de consigner ici, et qui trouveront place dans une autre publication, s'il m'est donné de réaliser le projet que j'ai formé de retourner dans l'Yucatan, pour continuer mes recherches historiques et archéologiques. Quant aux éclaircissements de détail sur les monuments dont je viens de parler, et dont les dessins accompagnent ce texte, on les trouvera à la fin du volume sous le titre d'EXPLICATION DES PLANCHES.

La saison des pluies interrompit mes travaux et me chassa d'Uxmal. Je retournai en conséquence à Mérida, où je devais être victime des plus iniques persécutions.

Le 16 janvier 1836, à 11 heures du matin, l'alcade Felis Guerrero, accompagné des adjoints Cobian et Escaleros, et de l'avocat Badillo, se présenta chez moi, et m'exhiba un ordre du gouvernement de Mexico, qui enjoignait aux autorités de Mérida de se saisir de toutes les antiquités que je pourrais avoir en ma possession, et un second, signé du général Toro, en vertu duquel les personnages officiels qui avaient envahi mon domicile, étaient autorisés à confisquer tous mes dessins, manuscrits et papiers quelconques. Ceux qui savent quel prix on attache à des travaux, fruits de longues recherches et de longues réflexions, combien sont précieux pour un artiste les œuvres sorties de son crayon ou de son pinceau, pourront se faire une idée de ma consternation à la lecture de l'ordre fatal qui me dépouillait du riche butin conquis par ma persévérance, à travers mille obstacles et mille dangers. La résistance était inutile; toutes les avenues de la maison que j'occupais étaient gardées par des soldats. J'obéis donc. L'ordre relatif aux antiquités était parfaitement inutile; car, n'ignorant pas que la loi mexicaine défendait la sortie du pays de toute espèce d'antiquités, je n'avais pas songé à faire une collection archéologique; je ne possédais qu'une petite idole en jaspe, grossièrement sculptée, et qui échappa aux investigations de l'alcade et de ses acolytes. Quant à l'ordre du général Toro, dont le gouvernement mexicain n'avait pas osé prendre la responsabilité, il m'atteignait directement; je dus donc livrer tous mes papiers. Ce fut avec beaucoup de peine et à prix d'argent que j'obtins un reçu du trésor que j'abandonnais; le gouvernement de Mexico avait pourtant autorisé ceux qu'il chargeait de me dépouiller à me donner un récépissé, si j'en exigeais un. Ce reçu, je l'ai précieusement conservé. Il est resté entre mes mains comme un témoignage de l'infamie de ce gouvernement, qui se dit éclairé et équitable.

Je me plaignis hautement de l'arbitraire exercé contre moi, de l'atteinte portée à mon droit de propriété. Le général me manda auprès de lui, et me dit que si je continuais à réclamer, il me ferait mettre en prison, les fers aux pieds. Je n'ai pas oublié cette menace du tout-puissant renégat, qui ne devait qu'à l'influence de son beau-frère Santa-Anna un titre et des fonctions dont la loi mexicaine le déclarait indigne, comme Espagnol.

Ce fut avec la plus grande difficulté et après avoir usé de l'influence des personnes les plus considérables de Mérida, que j'obtins un passe-port pour Mexico. Le général Toro m'en avait refusé un pour sortir du territoire de la république. En arrivant à Vera-Cruz, j'écrivis à don Francisco de Fagoaga pour le prier de faire toutes les démarches qui pourraient amener la restitution de mes documents. Il mit le plus grand empressement à me rendre le service que je sollicitais de son obligeance. Il se rendit au ministère et parla en ma faveur. Quelques jours après, je reçus de lui une lettre dans laquelle il me rendait compte de son entretien avec le ministre des relations extérieures, M. Monasterio. Ce personnage lui avait assuré qu'il ignorait absolument ce que le général Toro avait fait; qu'ordre avait été donné seulement de me contraindre à laisser mes dessins à Mexico, pour qu'ils fussent conservés dans le Musée de la ville, après toutefois m'en avoir laissé prendre copie. C'était à cette condition, avait dit le ministre, qu'on m'avait laissé faire le voyage de Palenqué; assertion mensongère, puisque mon prospectus avait annoncé que mon ouvrage se publierait à Londres. M. Fagoaga terminait en me recommandant de l'informer au plus tôt de la conduite que le gouverneur de Mérida avait tenue envers moi. Je me hâtai d'envoyer au résident anglais, M. Pakenham, le reçu que l'alcade de Mérida m'avait laissé de mes papiers, et lui donnai toutes les explications désirables. M. Fagoaga m'écrivit de nouveau pour m'instruire que le général Toro avait adressé au gouvernement les dessins que je réclamais; que ces dessins étaient arrivés et qu'on allait en prendre copie. J'avais été victime, disait-il, d'un acte arbitraire, car les instructions du gouvernement se bornaient à m'empêcher d'emporter hors du territoire de la république des fragments de monu-

ments antiques. Il m'apprenait qu'il avait fait son possible pour empêcher que l'on ne copiât mes dessins; mais que tout ce qu'il avait pu obtenir, c'était qu'on activerait ce travail, afin que je pusse reprendre bientôt ma collection. Il me donnait enfin l'assurance que personne ne verrait ces dessins, et que je n'éprouverais d'autre préjudice que celui d'un retard de quelques jours. Bref, toutes ces démarches furent inutiles; la bonne volonté de M. Fagoaga échoua contre l'hypocrite malveillance des ministres, et mes documents restèrent entre les mains de ces flibustiers. Mais le but de mes persécuteurs fut manqué, car, ainsi que je l'ai dit dans ma préface, j'avais heureusement conservé le double de ce qui m'avait été volé[1].

Enfin, las de vivre dans un pays où la justice était si effrontément foulée aux pieds, je résolus de revenir en Europe. Le 24 mars, j'eus le bonheur de pouvoir m'embarquer secrètement à bord du paquebot anglais la *Lyre*.

J'arrivai à la Havane le 6 avril. Ce fut avec un plaisir bien vif que je me trouvai dans un pays où régnait un ordre parfait, où la plus sévère équité dictait des lois respectées de tous. Avant que le général Tacon prît le gouvernement de Cuba, cette colonie était le séjour le plus infernal qu'il y eût au monde. On y assassinait en plein jour dans les rues, sous les yeux des autorités; une nuée d'avocats infâmes y exerçaient les iniquités les plus odieuses; la noblesse, qui avait à sa solde une bande de bravi dévoués, désignait aux poignards de ces misérables tous les gens qui avaient le malheur de ne pas lui plaire; le commerce était ruiné, la désolation générale. Le gouverneur Tacon arriva, et tous les abus disparurent comme par enchantement; la volonté d'un seul homme, intègre, vertueux et inflexible dans sa justice, intimida le crime, bâillonna la licence, et fit rentrer dans l'ordre toute cette population qui avait si longtemps vécu dans la plus déplorable anarchie. Le spectacle de la régénération de Cuba me frappa d'autant plus agréablement, que je venais de quitter une prétendue république, où je n'avais vu que désordre et immoralité. Après avoir vainement cherché la liberté là où l'on m'avait dit qu'elle avait de fervents apôtres, je la rencontrai dans un pays où je ne m'attendais pas à la voir régner. Il est à désirer que le respectable gouverneur, à qui les habitants de la Havane sont redevables de tant de bienfaits, vive, ou conserve assez longtemps ses fonctions pour que son œuvre se consolide. C'est un homme de cette trempe qu'il faudrait au Mexique et aux États de l'Amérique méridionale pour les tirer de la barbarie où ils vivent. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette tâche n'est réservée à aucun des ambitieux qui entretiennent la guerre civile dans ces malheureuses contrées; peut-être sont-elles destinées à attendre encore longtemps le Messie qui les rachètera du péché.

[1] J'ai appris depuis que les réclamations de lord Kingsborough, qui intervint dans cette affaire avec sa bienveillance accoutumée, furent écoutées, et que les dessins ont été remis entre les mains du ministre de S. M. Britannique.

TABLEAU STATISTIQUE DE LA PROVINCE D'YUCATAN

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS QUI M'ONT ÉTÉ DONNÉS PAR MM. ESPINOZA, REJON, HERNANDEZ, ET D'APRÈS MES PROPRES OBSERVATIONS.

1835.

DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX DE DISTRICTS.	NOMBRE DES CURES.	BÉNÉFICES DÉPENDANTS DES CURES.	Superficie de chaque district évaluée en lieues espagnoles de 5,000 varres de 31 pouces (*).	RHOMBE PRIS DE LA CAPITALE.	Distance de chaque district à la capitale.	NOMBRE D'HABITANTS après 1835 (o).	RENTES ECCLÉSIASTIQUES EN PIASTRES (**).	CONTRIBUTIONS CIVILES EN PIASTRES.	RENTES CIVILES ÉVENTUELLES EN PIASTRES.	PRODUCTIONS DE CHAQUE DISTRICT.
Capitales	MÉRIDA	4	5	7		»	37,801	12,800	3,370-»	54,833-2	Gros bétail; bœufs et vaches. Haras de chevaux et de mules; suif; tazajo (viande coupée en tranches et séchée au soleil); cuirs travaillés; sel; plâtre ordinaire; hénéquen (a); manufacture de chapeaux de paille; fabrique de guitares, *dito* de cigares; extrait de bois de teinture.
Campêche	CAMPÊCHE (ville)	2	»	5	Entre S. et O. 34°	36	19,600	5,500	2,775-»	49,569-7	Sel; bois de Campêche; riz; sucre; marbres de différentes couleurs.
Lerma	LERMA (village)	3	8	»	Entre S. et O. 20°	37	10,567	4,000	4,062-»	28-»	Bois de teinture; bois de construction; courbes pour les navires; riz et graisse.
Valladolid	VALLADOLID (ville)	11	17	639	Entre S. et E. 67°	36	63,164	35,800	23,178-6	2,272-6	Coton brut; sucre de belle qualité; amidon; copal; tabac en feuilles; roucou; cochenille; vanille; toiles de coton; cire; miel; huile de palma-Christi; cochons; cuirs. Une filature à vapeur, propriété de M. Mac Gregor.
Costa	IZAMAL (grand bourg)	16	27	349	Entre S. et E. 85°	15	78,846	38,300	23,891-7	5,362-2	Gros bétail; haras de chevaux et mules; tazajo; suif; cuirs d'animaux; huile de palma-Christi; cire; miel; bois pour l'ébénisterie; casse; indigo; hénéquen brut et manufacturé; kali pour faire la soude; sel; cigares en feuilles de maïs.
Montagne haute	TEKAX (grand bourg)	9	7	276	Entre S. et E. 12°	25	60,776	28,200	20,651-1	6,157-7½	Gros bétail; mules; cochons; haras; brebis; cuirs; sucre; sucre brut en galettes; bois fins; riz; tabac en feuilles et en cigares; eau-de-vie; sagou; chapeaux de paille fins; ouvrages à jour de coton; ocre; silex et pierres à moudre (b).
Montagne basse	TÉABO (village)	8	5	130	Entre S. et E. 34°	17	42,188	22,300	12,985-7	2,130-4	Gros bétail; haras de chevaux et mules; cochons; brebis; cuirs de chevreuil; suifs; tazajo; hénéquen brut et manufacturé en toile d'emballage et en cordes; dentelles de coton.
Haut chemin royal	IEQUELCHAKAN (bourg)	6	11	424	Entre S. et O. 34°	26	54,447	31,000	17,523-6	3,810-1	Gros bétail; haras de chevaux et mules; cuirs d'animaux; suif; tazajo; bois de teinture; tabac en feuilles et en cigares; sucre blanc et en gâteaux; eau-de-vie de canne.
Bas chemin royal	MAXCANÙ (village)	5	7	227	A l'Ouest	14	41,726	19,500	12,439-4	1,959-5½	Gros bétail; haras de chevaux et de mules; huile de palma-Christi; tabac; hénéquen; chapeaux fins de palmes (c).
Haute culture	ICHMUL (village)	7	15	1,322	Entre S. et E. 44°	39	66,680	32,200	22,906-4	3,178-5½	Sucre blanc et en galettes; eau-de-vie; tabac supérieur; riz; dentelles de coton; poivre; copal; salsepareille; chapeaux de paille; hamacs d'une grande finesse; bois d'ébène; kali pour la soude; beau plâtre; peaux.
Basse culture.	SOTUTA (village)	6	16	207	Entre S. et E. 45°	22	49,443	26,500	15,236-2	858-5½	Gros bétail; haras de chevaux et mules; cochons; peaux; suif; tazajo.
Tizimin	TIZIMIN (village)	7	18	1,022	A l'Est	41	37,168	20,400	12,823-»	1,344-7½	Écailles de caret; chènevis; peaux; bois fins et de construction; bois de teinture; gomme élastique; encens; tabac; roucou; amidon; coton; cire; miel; sucre; sucre en galettes; eau-de-vie; huile; sel; kali; cochons; cochenille; bois de teinture.
Isla de Carmen	CARMEN (grand bourg)	2	1	356	Entre S. et O. 30°	80	4,364	2,400	500-«	1,457-1	Bois de teinture.
Seiba-Playa	SEIBA-PLAYA (village)	3	6	244	Entre S. et O. 28°	42	8,183	2,150	1,842-6	1,141-4½	Bois de construction; riz; bois de teinture; sel.
Bacalar	BACALAR (grand bourg)	2	»	2,577	Entre S. et E. 24°	88	3,986	3,200	986-6	1,164-2	Bois de teinture; bois fins d'ébénisterie et de construction; sucre inférieur; tabac de première qualité; eau-de-vie; fil d'aloës; goudron; gomme élastique; copal; poivre; salsepareille; cochons; vanille et plâtre fin.
Cozumel (île de)	*Déserte*	»	»	126	A l'Est	72	»	»	»	»	Caret; bois de teinture, ébène, bois précieux; cire; miel; vanille; gomme élastique; encens; copal; kali; bois de construction; ambre.
TOTAL	15	91	143	7,911	....	..	578,939	284,250	175,173-1	135,269-5	

(*) Cette estimation est seulement pratique, l'usage du théodolite étant inconnu dans l'Yucatan. M. Espinosa est le seul géomètre qui en possède un dont on ne lui a pas permis de se servir; il fut même mis en prison pour avoir commencé un travail de triangulation, et il y resta deux ans.

(o) Après le choléra, plusieurs recensements furent faits, mais aucun ne donna le même chiffre, excepté celui de la capitale, qui devait se trouver réduit à 32,801, et qui n'offrit aucune diminution. L'épidémie enleva plus de femmes que d'hommes; et ce qui rétablit en quelque sorte l'équilibre de la population à Mérida, ce fut la multitude de domestiques femelles qui, après la maladie, vinrent de la campagne pour remplir les vides causés par le fléau.

(**) La piastre mexicaine est composée de huit réaux: chaque réal se divise en deux parties qu'on appelle médios.

(a) Ce produit seul, judicieusement exploité, serait d'un revenu considérable; il s'agirait d'inventer une machine au moyen de laquelle on pût tirer le fil de la plante; la main d'œuvre, jusqu'à présent, en rend le profit presque nul, quoiqu'il soit de 30 pour cent.

(b) *Piedra de moler*, semblables, quoique plus grossières, à celles avec lesquelles on broyait le chocolat avant l'invention des machines; chaque maison ou ménage en a jusqu'à 6. Trois est le nombre indispensable; deux servent pour les tortilles, les autres, plus petites, pour le sucre, le poivre et le sel.

(c) Ces chapeaux, portés par les majordomes, coûtent jusqu'à 8 et 10 piastres (40 à 50 francs).

VOCABULAIRE MAYA

AVEC LES NOMS DE NOMBRE ET QUELQUES PHRASES

A L'USAGE DES VOYAGEURS.

Dans le tableau qui suit, j'ai mis les mots espagnols à la première colonne, parce que toutes les personnes à qui mon Vocabulaire pourra servir sont censées savoir l'espagnol, qui est la langue de tous les habitants du Mexique, à l'exception des Indiens. J'ai conservé l'orthographe et les constructions espagnoles en usage dans l'Yucatan.

A

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Abeja	Abeille	Yikilcab.
Acedia, Crudeza	Acidité, Aigreur	Chuhcal, Ppulbail.
Adulterio	Adultère	Chalpack, Keban.
Agonia	Agonie	Takyekik, Xulikal.
Agua	Eau	Haa.
Aguila	Aigle	Coot.
Ahora ò Hoy	A présent ou Aujourd'hui	Béjélaé ou Bechlaé.
Ala	Aile d'oiseau	Xik.
Alacran	Scorpion	Zinan.
Alforja bolza Costal	Besace	Mucuc, Chim.
Alma	Ame	Pixan.
Almohadilla	Petit coussin, Oreiller	Kumchuy.
Almorranas	Hémorroïdes	Kabak, Ixmumuz.
Amanecer	Point du jour	Yaja-cab.
Amor	Amour	Yacunah.
Ampolla	Ampoule	Ppool, Choolax.
Andar	Marcher, Aller	Ximbalni.
Anillo, Sortija	Bague ou Bijou	ɔipit, Kab.
Animal	Animal	Balachi.
Año	Année	Oumpe-hab (*un an*).
Apetito	Appétit	Ulolal.
Aposento	Logement	Uay, Kakal.
Aprender	Apprendre	Cambal.
Araña	Araignée	Leum.
Arbol	Arbre	Out-choun-tchai. *le - tronc - arbre.*
Arco	Arc	Pump.
Arco iris	Arc-en-ciel	Cheel.
Ardilla	Écureuil	Cuc, Cuceb.
Armadura ò esqueleto	Squelette	Tzitzak.
Arroyo	Ruisseau	Haltun.
Asma	Asthme	Coc, Coczen, Cencoc.
Avanico	Éventail	Ual, Picit.
Avaricia, Codicia	Avarice	Coczioïl.
Ave ò pajaro	Oiseau	Chich.
Ayer	Hier	Joolgé ou Hooljé.
Ayre	Air	L'k–ikal.
Azeite	Huile	Tzatza, Kaabil.
Azucar	Sucre	Momcab, Mom.

B

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Bagré	Poisson de lac	Hulum.
Bajar	Descendre	Emel.
Banco	Banc ou Chaise	Xacamache.
Baño	Bain	Katchu.
Barba	Menton	Meex.
Barrer	Balayer	Miz.
Barriga	Ventre	Nak.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Bastimiento	Provisions de route	Nech.
Batea	Baquet	Poxché, Pekoatché.
Baylé	Bal, Danse	Okot.
Beber	Boire	Ukul.
Bezar	Baiser	Nachii, Ɔuɔ.
Boca	Bouche	Cha, Xi.
Bragas	Caleçon	Ex.
Braza, Carbon	Braise, Charbon	Thabaantchuc, Tchuc.
Brazo y Mano	Bras et Main	Kab.
Brazero	Fourneau	Mohob, Mob.

C

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Cabello	Cheveux	Tzot, Tzotzel.
Cabeza	Tête	Hoot, Pol.
Cabra	Chèvre	Chupul, Yuc.
Cadera	Hanche	Bobox.
Caer	Tomber	Nenel.
Cal	Chaux	Taan.
Calabasa	Calebasse	Chu.
Calambre	Crampe	Lotheck, Zizoc.
Calavera	Tête de mort	Tzec, Tzekil.
Caldero	Chaudière	Mazcabcun.
Calentura	Fièvre	Chacauil, Chocuil.
Callente	Chaud	Chocouhàa.
Calor	Chaleur	Kilcab.
Calzon	Pantalon	Humpel ech.
Calzoncillo	Caleçon	Humpel sacech.
Cama	Lit	Uay, Chac, Chacché.
Camisa ò huipil	Chemise	Xicul.
Campos	Champs	Hotoch.
Caña	Roseau, Canne	Ochux.
Canal, Cano	Canal, Gouttière, Égout	Beelhaa, Yachhàa.
Cancer	Cancer	Ɔunuz, Ɔunuztacon.
Candela ò Vela	Chandelle ou lumière	Yibac.
Candela de cera	Bougie	Yibaccib.
Cangrejo	Crabe, Écrevisse	Ixbau.
Cantar ò Canto	Chanter, Chant	Kaay.
Cantaro	Cruche	Ppul.
Caracoles	Coquillage univalve de rivière	Mexenhubo.
Carbon	Charbon	Cimenchuc.
Carcañal	Talon	Toucuy.
Carné	Viande	Baak.
Carrillo ò mejilla	Joue	Ppuc.
Casa	Maison	Na, Otoch.
Casa de piedra	Maison de pierre	Nocac.
Cascabel	Grelot	Kilzimoc.
Castigo	Châtiment	Tzeec.
Cazar	Chasser	Tzonaï.
Cenizas	Cendres	Ɔitaan.
Cera	Cire	Cib.
Cerco	Muraille, Palais	Tulum, Paa.
Cesto	Panier	Xac.
Chifflar	Siffler	Chouchoub.
Chinché de Cama	Punaise de lit	Kulimpic.
Chinché voladera	Punaise volante	Pic.
Chupar	Humer, Sucer	Ɔuuc.
Ciego	Aveugle	Ekmaï.
Cielo	Ciel	Caan.
Cielo de la cama	Ciel de lit	Yuub.
Cimientos	Fondations	Ɔec, Ɔecil.
Circulo, Redondez	Cercle, Rond	Peet, Petil.
Cisterna seca	Citerne tarie	Xhxab.
Claridad, Luz	Clarté, Lumière	Zaz, Zazil, Zalilil.
Clavo de palo	Cheville de bois	Ecbe.
Cocer y Bordar	Coudre et Broder	Chuy.
Codo	Coude	Cué.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Cola, Engrudo	Colle, Colle de pâte	Takab, Takeb.
Colmillo	Dent canine	ɔay.
Comadre	Commère	Etnaa, Nalha.
Comadreja	Belette	Zabin.
Comal	Plaque de terre servant à cuire le pain	Xamah.
Comer pan	Manger du pain	Hantachouaj.
Comejen	Termites	Xthuyul.
Comida	Dîner ou Manger	Hanal.
Compadre	Compère	Etyum, Yumlàh.
Conejo	Lapin	Thul, Muy.
Conocimiento	Connaissance	Kaholâl.
Coraza	Cuirasse, Armure	Cuyub.
Corazon	Cœur	Puzcical.
Corcobado	Bossu	Ppuz, Buz.
Corona	Couronne	Nac.
Cosa fresca	Chose fraîche	Ziz.
Cosina	Cuisine	Coben.
Costado	Côté, Flanc	Tzel.
Costilla	Côte	Chalat.
Coxo patituerto	Boiteux	Mech, Moch.
Crepitus ventris	Gaz bruyant	Ciz.
Crueldad	Cruauté	Yxmaɔnɔilil.
Cucaracha	Cloporte des Indes	Xkuluck.
Cuero de animal	Peau de bête	Keuel.
Cuerpo	Corps	Uinctil, Cucut.
Culebra	Couleuvre	Can ou Cam.
Culebra boba	Couleuvre innocente	Tzelcan.
Cutis ò pellejo	Peau du corps humain	Oth, Othel.

D

Dedos	Doigts de la main	Jalkab.
Dedo pulgar	Le pouce	Naakab.
Dedo indès	L'index	Tuchub.
Dedo medio	Le médium	Chumuckab.
Dedo anular	L'annulaire	Ahoïpit.
Dedos de animales	Doigts d'animaux	Mol.
Defloracion	Défloration	Zat zuhuyil.
Delfin	Dauphin	Ahzibic.
Descuido	Négligence	Nayolal.
Deseo	Désir	ɔibolal.
Desmayo	Evanouissement	Zatalol, Zaccimil, Thoyol.
Despertar	S'éveiller	Ximbal.
Dia	Jour	Kin.
Diamante	Diamant	Kabliztok.
Diente	Dent	Co.
Dieta de comer	Diète, Jeûne	Tumut, Hana.
Difunto	Le défunt	Cimen.
Dios	Dieu	Kù.
Discordia	Discorde	Kexolal.
Dolor	Douleur	Ya, Yoïl, Kinàm.
Dolor de cabeza	Douleur de tête	Kuxpolil, Yapolil.
Dolor de ojos	Mal d'yeux	Ya ichil.
Dolor de barriga	Mal de ventre	Kuxnakil, Yanakil.
Dolor de costado	Point de côté	Auat-mò.
Doncella	Pucelle	Zuhuy.
Dormir	Dormir	Uenel.
Duda	Doute	Picolal.
Dulce	Doux	Chahuc, Chaku.

E

Empedrado	Espace pavé	Taztunichil.
Empeine	Bas-ventre	Zal.
Encantador, Hechizero	Enchanteur, Sorcier	Ahez, Ahcunyha, Ahcunal.
Encia	Gencive	Chunco.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Enfado	Ennui	Tukolal.
Enfermedad, Dolencia	Infirmité, Langueur	Kohanil, Chapaïl.
Enfermedad contagiosa	Maladie contagieuse	Kamyaak.
Engaño	Tromperie	Tabzah.
Entendimiento	Entendement	Naat.
Entrañas	Entrailles	Hobnel.
Entrar	Entrer	Ocol.
Erizo	Hérisson	Kixpachok.
Escalera	Escalier	Eb.
— de piedra	— de pierre	Ebtun.
— de palo	— de bois	Ebché.
Escoba	Balai	Mizib.
Espada	Épée, Sabre	Haɔab.
Espalda	Épaule	Pach.
Espejo	Miroir	Nen.
Esperanza	Espérance	Alabolal.
Espina	Épine	Kiix.
Espinazo	Vertèbre	Chacpich.
Espinazo de animal	Vertèbre d'un animal	Zibnel.
Espinilla	Tibia	Tul, Tzelec.
Espuma	Écume	Om.
Espiritu	Esprit, Courage	Ikal.
Esquina	Coin	Tunk.
Esquinencia	Esquinancie	Zippcal, Yacalil.
Estandarte	Étendard	Lacân.
Estomago	Estomac	Ychpuzical.
Estrangero	Étranger	Omon.
Estreilla	Étoile	Eck.
Estreñimiento	Constipation	Natzhalil, Zunɔnakil.
Etico	Étique	Tzemztemil, Nichcoïl.

F

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Fabula	Fable	Iktili, Iktilican.
Familla	Famille	Balnaïl, cuchteïl.
Feria, Mercado, Plaza	Foire, Marché, Place	Kinic.
Flaqueza	Faiblesse, Maigreur	Tzemil.
Flujo de sangre	Flux de sang	Xaànkik.
Forastero	Homme né dans un autre pays	Nachiluinic, ɔul.
Fornicacion	Fornication	Pakkeban.
Frente	Front	Chi-lec.
Frezada	Espèce de manteau	Zuyem.
Fria	Chose froide	Ziz.
Frijoles	Haricots	Bouloul.
Frio	Le froid	Ceel.
Frios y calentura	Fièvre intermittente	Yaxcel.
Fruta	Fruit	Ytch.
Fuego	Feu	Kak.

G

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Gabilan	Épervier	Hii.
Gallina	Poule	Chcach.
Garapate	Acarus (insecte)	Pech.
Garganta	Gorge	Cal.
Gaot	Chat	Mix, Miztun.
Gato montes	Chat-tigre	Ekxux, Zacoboly.
Gato vermejo	Chat roux sauvage	Kan-boulaï.
Garza blanca	Héron	Bac-haa-zacboc.
Gigante	Géant	Ahuanchac.
Golondrina	Hirondelle	Cuzân.
Gota	La goutte	Chibaloc, Can-nohol.
Gotera	Gouttière	Ocoyhaa, Oc.
Grada de escala	Échelon	ɔac, ɔacal.
Grana	Cochenille	Mukaï.
Grande	Grand	Nohoch, Mapal, Nuc.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Granizo	Grêle	Bat.
Grassa de comida	Graisse	Yek, Yekil.
Grillo	Grillon	Maaz.
Grito	Cri	Auac.
Guacamaya	Haras	Moo.
Gerra	Guerre	Katun, Bateil, Ppizba.
Guzano	Ver, Chenille	Nok, Nokol.

H

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Hacha	Hache	Baat.
Hamaca	Hamac	Yaabkaan.
Hambre	Faim	Uiih.
Hembra	Femelle	Chupal.
Hérida	Blessure	Cimil, Centanil.
Hermafrodita	Hermaphrodite	Hazakam, Cobol.
Hermozo varon	Beau mâle	Chichcelem.
Hicotea	Tortue	Ae.
Hidropesia	Hydropisie	Zot, Chupil.
Hiel	Fiel	Ka, Kha, Kah.
Higado	Foie	Tamnel.
Hipo	Hoquet	Toukub.
Hombre	Homme	Uinic.
Hormiga	Fourmi	Zinic, Zacal.
Huevo	Œuf	Hue, Cel.
Huevos asados	Œufs rôtis	Poochi-Hé.
Huevos fritos	Œufs frits	Tzajbi-Hé.
Huesped	Hôte	Ula.
Humanidad	Humanité	Uinicil.

I

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Iguana	Iguane	Huh.
Imagen	Portaits de saints ou de divinités	Vimba.
Imaginacion	Imagination	ɔiiolâl.
Incesto	Inceste	Onelbilkeban.
Inconstancia	Inconstance	Hebolal.
Industria	Industrie	Ytzatil.
Ingle	Aine	Heh, Mah.
Intencion	Intention	Olil.
Ira	Colère	Campectzil.
Isquierda, Derecha	La gauche, la droite	ɔic, Noh.

J

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Jarro	Pot	Buleb, Zuleb.
Joya de pécho	Ornement, Collier	Kanthixal.
Juego de pelota	Jeu de paume	Pokyah, Ekelèk.

L

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Labandera	Blanchisseuse	Humpel, schpo, ou xpo.
Lagarto cayman	Caïman	Aïn, Chinan.
Lagartija	Lézard	Ixmemech, Xzeluoh.
Lagrima	Larme	Kabich, Yatilich.
Lava-mano	Lave-mains	Pocolkab.
Leche	Lait	Ucabim.
Lechuza	Chouette	Icim.
Leon y Leopardo	Lion et Léopard	Coh, Chacbo, Aï.
Leon mui bravo	Lion furieux	Kancoh.
Leon blanco	Lion blanc	ɔacek.
Licencia	Licence	Zipitolal.
Liebre de dos clases	Lièvres de deux espèces	Haleu, Tzub.
Limozna dada y recibida	Aumône donnée et reçue	ɔayatzil, Zitl, Matan.
Llaga	Plaie	Pomaetel.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Llama de fuego	Flamme de feu	Leɔka.
Llanura ò Savana	Plaine ou Savane	Poctchê.
Leña	Bois à brûler	Zi.
Llorar	Pleurer	Okol.
Lluvia	Pluie	Chulubhàa.
Lobo	Loup	Cabcoh.
Locura	Folie	Cooïl.
Luciernaga	Luciole	Cocaï.
Luna	Lune	Umpekin.

M

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Madre	Mère	Hachnàa.
Madrina	Commère	Naylan, Naylah.
Madura cosa	Chose mûre	Takin.
Maïs	Blé de Turquie	Yxim.
Mal de boca, de diente	Mal de bouche, de dent	Chacnik.
Mal de pecho	Mal de poitrine	Tuzik.
Mal de orina	Gravelle	Kaluix, Kataczah, Kazab.
Mañana, pasado mañana	Demain, après demain	Saamal, Cabej.
Mañana (por la)	Le matin	Jaascab.
Mancha	Tache	Yihul.
Manga	Manche	Teppliz, Tzotiz.
Manos	Les Mains	Kab.
Manteca	Graisse, Saindoux	Tratz.
Mar	La Mer	Kanaps.
Marido	Mari	Ichambil.
Mascara	Masque	Kohob.
Matar	Tuer	Cimzah.
Mecate	Corde	Kaan.
Medico	Médecin	Ahɔuyah.
Medio-dia	Midi	Tantchoumoukin.
Media-noche	Minuit	Tantchoumoukacab.
Melancolia	Mélancolie	Ppoolemolal, Tzemolal.
Memoria	Mémoire	Kahlaï.
Mentira, Ficcion	Mensonge, Fiction	Tuz.
Mes	Mois, *sert aussi pour Menstrues*	Ilaxnoc.
Mesa	Table	Mayac.
Mesa de piedra	Table de pierre	Mayac tun.
Miel de abeja	Miel	Cab.
Mojarra	Poisson particulier d'Amérique	Tzan.
Molde	Moule	ɔalàb.
Mono	Singe	Maax.
Monte	Bois, Forêt	Kax.
Morir	Mourir	Cimil.
Muchacho	Petit garçon	Pal.
Muchacha	Petite fille	Tchoupal.
Muda de ropa	Rechange de linge	Buuc.
Mudez	Mutisme	Totil.
Mudo	Muet	Tot.
Muela	Molaire	Cham.
Muerte	Mort	Cimil, Cimen.
Mujer	Femme	Attambil.
Mundo	Monde	Jocokab.
Muñeca de mano	Le Poignet	Kalkab.
Murcielago	Chauve-souris	Zoɔ.
Murmuracion	Murmure	Campectzil.
Muslo	Cuisse	Chachacel.

N

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Nacimiento	Naissance	Ziian.
Nada	Rien	Mabal.
Nadar	Nager	Tahal, Tahalhaa.
Nadie	Aucun, Personne	Mamac.
Nalga	Fesse	Ppucit,

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Naris	Nez	Nii.
Neblina	Brouillard	Yeeb.
Negro	Homme noir	Ekbok.
Nervio	Nerf	Xich.
Niña del ojo	Prunelle	Nenel, Ich.
Niño que mama	Enfant qui tête	Hcho, Schuchul.
Niño en edad	Enfant plus âgé	Paal baac.
No, Si	Non, Oui	Ma, Matan la.
Noche	La nuit	Acàb, Acbil.
Nublado	Nuée, Ciel couvert	Nocoycan.

O

Obstinacion	Obstination	Nolmaïl.
Odio	Haine	Uyah.
Ojos	Les yeux	Ouich ou Ych.
Olla de agua	Marmite	Cucul, Yaam.
Olvido	Oubli	Tumbolal.
Ombligo	Nombril	Tuch.
Ombro	Épaule	Celembal.
Oreja	Oreille	Leexicén.
Orin	Rouille	Yx, Akzah.
Ornamento	Ornement	Cen, Cenanil tap.
Oro	Or	Kantakin.
Osadia	Hardiesse	ɔabaïl.
Oso colmenero	Ours destructeur de ruches	Zambhol.

P

Pabo del monte	Dindon sauvage	Ahau, Cutz.
Padre	Père	Hachyum.
Padrino	Parrain	Yumilan, Yeyum.
Palacio	Palais	Ahauna, Papilote.
Paladar	Palais de la bouche	Mabcaan.
Palma de mano	Paume de la main	Tancab.
Paloma	Colombe	Zacpacal.
Pan, Tortilla	Pain, Galette	Uah, Pakach.
Pansa	Panse	Tzuc.
Pantorilla	Mollet	Ppuloc.
Pared	Mur	Pak.
Parir	Accoucher	Alan, Alan cal.
Parpados	Paupières	Pachich.
Pasmo	Pamoison	Nuniltameaz, Haɔik.
Patio	Cour	Tancabal.
Pato	Canard	Cutzhâa.
Pecho	Poitrine	Tzem.
Pedernal	Caillou, Silex	Tock.
Pelear	Se battre	Baateel.
Perdriz	Perdrix	Num.
Perioda de tiempo	Période de temps	Katun, Kin-Katun.
Perla	Perle	Yaxiltun.
Perro	Chien	Pek.
Pescar	Pêcher	Tchoukaï.
Pestaña	Cils	Matzab.
Pestilencia	Contagion	Bambanicimil.
Petaquillo	Panier en forme de malle	Baas.
Petate	Natte de jonc	Poop.
Pezon de teta	Bout de mamelle	Polim.
Pezuña de animal	Sabot de quadrupède	May, ɔic.
Pié y pierna	Pied et Jambe	Oc.
Piedra	Pierre	Tunich.
Piojo	Pou	Uc.
Plantano	Platane	Haaz.
Plato	Plat	Chob.
Plomo	Plomb	Tau.
Pluma	Plume	Kukum.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Pluma	Plume à écrire	Cheb.
Poeta	Poëte	Hiktan.
Pollo	Poulet	Cach.
Pozo	Puits	Cheen.
Promesa	Promesse	Zebchiil.
Puerco del monte	Cochon sauvage	Citân.
Puerco jabali	Sanglier	Ac.
Puerto	Port	Hol.
Pulga	Puce	Chic.
Pulso	Pouls	Tipontip.
Purga	Purgation	Kalab, Halabɔac.
Putrefaccion	Putréfaction	Tuil, Hio.

Q

Quebrar	Casser	Noppah.
Quijada	Mâchoire	Camach.

R

Rayo del cielo	Foudre	Uhaɔchac.
Recoger	Reprendre	Mol.
Regla de mujeres	Menstrues	Ilmah-u.
Relampago	Éclair	Lemba, Lembaïl.
Remedio	Remède	ɔaɔacil.
Resfriado	Transpiration arrêtée, Rhume	Zizhalil.
Riñon	Rognon, Reins	Yz.
Rodilla	Genou	Pix.
Ropa	Linge	Nok.
Ropa limpia	Linge propre	Yamaxihutnok.
Ropa sucia	Linge salle	Cicinok.
Rueda	Roue	Cocoɔ.
Ruido	Bruit	Hum.
Ruindat	Avarice	Netzil.

S

Sabiduria	Savoir, Science	Miatzil.
Sal	Sel	Taab.
Sala de casa	Chambre	Unoyna.
Saliva	Salive	Tub, Baba, Cilbaïl.
Salutacion	Salut	Peul, Peultah.
Sangrar	Saigner	Tock.
Sangre	Sang	Kik, Olâm.
Sangria	Saignée	Tockil, Toc.
Sapo	Crapaud	Much.
Saranpion	Rougeole	Uzankak.
Sardina	Sardine	Chechbac.
Sarna	Galle	Uech.
Saya	Jupon brodé dans le bas	Paytem, Bon.
Sed	Soif	Ukah, Ukhil.
Señor y Señora	Monsieur et Madame	Yum, Colel.
Serpiente	Serpent	Kanal, Can, Ixkukilcan.
Seso	Cervelle	ɔomel.
Si, ô Asi	Comme cela	Beï.
Sienes	Tempes	Machunhach.
Siglo	Siècle	Khinkatun.
Silla de sentar	Chaise	Yec.
Soberbia		Nonohbaïl.
Sol	Soleil	Khin.
Sombro	Ombre	Booy.
Sombrero	Chapeau	Pooc.
Sopilote	Espèce de vautour	Ouxcil.
Sordez	Surdité	Coocil.
Sordo	Sourd	Cooc.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Subir	Monter	Nacal.
Sudor	Sueur	Keluc.
Suelo	Sol	Bitun.
Sueño	Sommeil	Uenel.

T

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Tabaco	Tabac	Kutz.
Taburete	Tabouret	Yculxec.
Talon	Talon	Chol.
Tampestad	Tempête	Chacakal.
Tarantula	Tarentule (araignée)	Am.
Tardé	Après-midi	Zizikin.
Tejon	Blaireau	Ah , Chab.
Temblar	Tremblement de terre	Cicilan, cicilancal.
Temor	Crainte	Zahlemotal.
Temprano	De bon matin	Matukin.
Tesoro	Trésor	Tzoy.
Tiburon	Requin	Ahcanxok.
Tierra	Terre	Leum.
Tigre	Tigre	Balam , Chacekel.
Timidez	Timidité	Oyomolal.
Tinaja	....	Calamacat.
Tio , Tia	Oncle, Tante	ɔeyun , Acan-Yxcit, ɔena.
Tocar	Toucher	Tal.
Tomar	Prendre	Chaa.
Tortilla	Galette de maïs	Pecuah.
Tortuga	Tortue	Ack.
Trabajar	Travailler	Meyach.
Traicion	Trahison	Kubilah.
Tripa	Tripe	Choch.
Tristesa	Tristesse	Okomolal.
Trono	Trône	Nac, ɔam.
Trueno	Bruit du tonnerre	Humchac, Peechac.
Tuetano	Moelle	ɔubac.
Tusa	Taupe	Ba.

U

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Uña	Ongle	Laxquetlac.

V

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Vanidad	Vanité	Pezbaïl.
Vejiga	Vessie	Tem-ix, Chimix, Ppolix.
Vena	Veine	Ychac.
Venado	Cerf d'Amérique	Ceb.
Veneno	Venin	Soliman, Chihimtié.
Veneno, Pouzoña	Poison	Uay , Yaah, Tenɔac.
Venganza	Vengeance	Tohbaïl.
Ventana de nariz	Narines	Holnil.
Ventosidad	Ventuosité	Baalanik.
Verruga	Verrue	Ax , Chuc.
Vientre , Barriga	Ventre	Nak , Omtanil.
Viga	Poutre	Chalatché
Villa, Aldea	Bourg, Hameau	Cacab.
Vinagre	Vinaigre	Zuɔci , Pahcii.
Viruelas	Petite vérole	Kake.
Viviente	Vivant	Ahcuxan.
Vivora	Vipère	Ahaucan.
Voluntad	Volonté	Olha.
Voto	Vœu	Ppaachii.
Voz	Voix	Than.

Z

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Zapatos	Souliers	Chanal.

NOMBRES JUSQU'A CENT.

1 Hun.
2 Ca.
3 Ox.
4 Can.
5 Ho.
6 Uac.
7 Uuc.
8 Uaxac.
9 Bolon.
10 Lahun.
11 Buluc.
12 Lahca.
13 Oxahun.
14 Canlahun.
15 Holhun.
16 Uaclahun.
17 Uuclahun.
18 Uaxacalhun.
19 Bolonlahun.
20 Hunkal.
21 Huntukal.
22 Catukal.
23 Oxtukal.
24 Cantukal.
25 Hotukal.
26 Uactukal.
27 Uuctukal.
28 Uaxactukal.
29 Bolontukal.
30 Lahucakal.
31 Buluctukal.
32 Lahcatukal.
33 Oxlahutukal.
34 Canlahutukal.
35 Holucukal.
36 Uaclahutukal.
37 Uuclahutukal.
38 Uaxaclahutukal.
39 Bolonlahutukal.
40 Cakal.
41 Huntuyoxkal.
42 Catuyoxkal.
43 Oxtuyoxkal.
44 Cantuyoxkal.
45 Hotuyoxkal.
46 Uactuyoxkal.
47 Uuctuyoxal.
48 Uaxactuyoxkal.
49 Bolontuyoxkal.
50 Lahuyoxkal.
51 Buluctuyoxkal.
52 Lahcatuyoxkal.
53 Oxlahutuyoxkal.
54 Canlahutuyoxkal.
55 Holhuyoxkal.
56 Uaclahutuyoxkal.
57 Uuclahutuyoxkal.
58 Uaxaclahutuyoxkal.
59 Bolonlahutuyoxkal.
60 Oxkal.
61 Huntucankal.
62 Catucankal.
63 Oxtucankal.
64 Cantucankal.
65 Hotucankal.
66 Uactucankal.
67 Uuctucankal.
68 Uaxactucankal.
69 Bolontucankal.
70 Lahucankal.
71 Buluctucankal.
72 Lahcatucankal.
73 Oxlahutucankal.
74 Canlahutucankal.
75 Holhucankal.
76 Uaclahutucankal.
77 Uuclahutucankal.
78 Uaxaclahutucankal.
79 Bolonlahutucankal.
80 Cankal.
81 Hutuyokal.
82 Catuyokal.
83 Oxtuyokal.
84 Cantuyokal.
85 Hotuyokal.
86 Uactuyokal.
87 Uuctuyokal.
88 Uaxactuyokal.
89 Bolontuyokal.
90 Lahuyokal.
91 Buluctuyokal.
92 Lahcatuyokal.
93 Oxlahutuyokal.
94 Canlahutuyokal.
95 Holhuyokal.
96 Uaclahutuyokal.
97 Uuclahutuyokal.
98 Uaxaclahutuyokal.
99 Bolonlahutuyokal.
100 Hokal.

QUELQUES PHRASES A L'USAGE DES VOYAGEURS.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Paren ustedes	Arrêtez-vous	Oualenech.
Vamos-vamonos	Allons-nous-en	Cooch ou Coonech.
Para	Arrête	Oualen.
Veté	Va-t'en	Chen.
Ven aca	Viens ici	Cooten ouayé.
Cuidado	Prends ou prenez garde	Ylabalacaj.
Esperati ò espera	Attends ou attendez	Patiqué ou Pâté.
Hay carne fresca?	Y a-t-il de la viande fraîche?	Yan bagk béjélaé?
Hay, no hay	Il y en a, il n'y en a pas	Yan, minan.
Anda a comprar medio	Va m'en acheter pour un medio	Chen man medio.
— un réal	— pour un réal	Chen man junpil tumin.
Oye muchacho?	Ici, écoute garçon	Ouye pal.
Enciende vela	Allume la chandelle	Tab-kib ou quib.
Trae vela ò luz	Apporte la chandelle ou la lumière	Tales quib.
Lleva esto	Emporte cela, ôte cela	Bines léla.
Ponlo alla ò alli	Mets-le là ou ici	Tza teela.
Traelo aqui	Apporte-le ici	Tales teela.
Esta cerca?	Est-ce près d'ici?	Nasaan ou natzaan yamil?
Cerca	Tout près	Nasaan.
Léjos	Loin, Éloigné	Naach.
No léjos	Pas loin	Ma naachi.
Cuanto dista?	A quelle distance, Combien y a-t-il?	Bajuch ou tal uayé?
Media legua, una legua	Demi-lieue, une lieue	Tancoh luub, hun luub.
Dos leguas, tres leguas	Deux lieues, trois lieues	Ca luub, och luub.
Quatro leguas, cinco leguas	Quatre lieues, cinq lieues	Can luub, ho luub.
Al Norte	Au Nord	Nohol.
Al Oriente	A l'Est	Lakin.
Al Poniente	Au Couchant	Chikin.
Al Sur	Au Sud	Chanian.
Que nociones conservan ustedes de los antiguos habitantes de estos pueblos?	Que savez-vous des anciens habitants de ces villages?	Baach a ouoleech ti la ouchben maacoob caalicoob ouallé?
Ecsisten restos de sus habitantes? Por donde estan?	Existe-t-il des restes de ces habitants? Où sont-ils?	Tzucaan yalaïl u ouchlen otochoob? Tunuch bei cu lubloob?
Los han visto ustedes?	Les avez-vous vus?	A malahma ech ua?
Si ustedes me conducen a donde estan los ofresco pagar	Si vous me conduisez où ils sont, je vous payerai bien	Oua ca bisquenech le tunchob yno lélimbootqueiché.
Cuanto quieres para limpiar estas paredes, estas piedras?	Combien veux-tu pour me nettoyer ces murailles, ces pierres	Bahun à katé tiolal a choïc lé pakooba, lé tunichcooba?
Te doy un, dos reales, tres reales, quatro reales	Je te donnerai un, deux, trois ou quatre réaux	Quin zec tich humpel tumin, caapel tumin, ochpel tumin, canpel tumin.
Quieres?	Veux-tu?	A katé?
Nececito Indios de carga	J'ai besoin d'Indiens de charge	Yan oubeten maacoob outial cuch.
Nececito servientes	J'ai besoin de domestiques	Kabeeten meyahoob.
Quiero una molendera y cocinera	Je veux une broyeuse et une cuisinière	In kabs humpel chucth yetel chamen hanal.
Buenos dias ò buena noche	Bon jour ou Bon soir	Quiquitantaba.
Aca esta el cura?	Le curé est-il ici?	Ouayan yun cura?
Donde vive?	Où est sa maison? Où demeure-t-il?	Tuuch cahaan?
Llevame a verle	Conduis-moi vers lui	Bisen in uilaé.
No sea que te vallas, sin esperarme	Ne t'en va pas, attends-moi	Bic chiiquetch chama a paatiquen.
Ve, aqui te aguardo	Va, je t'attends ici	Chen te quin paatquech.
Apresurate, date prisa	Dépêche-toi	Peecnen.
Si no vienes prouto, te castigo	Si tu ne reviens pas vite, je te châtierai	Oua ma ta seeb tal guin hatzquech.
Oyes, di al alcalde que venga aqui	Écoute, dis à l'alcade qu'il vienne ici	Uyé oal te yun alcalde ca talac ouayé.
Estoy indispuesto	Je suis indisposé	Ma outz in ouol.
Ve a hablar al medico	Va parler au médecin	Chen tan tzac yah.

ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	MAYA.
Que me venga a ver	Qu'il me vienne voir	Ca talac u yilen.
Estoy enfermo	Je suis malade	Kohaanen.
Me duele lo cabeza	La tête me fait mal	Tun chiibal in pol.
Ve a hablar al cura	Va parler au curé	Chen tanten yun cura.
Quiero irme al pueblo, la ciudad	Je veux aller au village	Yn katibinel cah nohoch cah.
Que me llevan a Merida	Qu'on me transporte à Mérida	Ca bisaacquen tho ou io.
Tengo calentura	J'ai la fièvre	Yan ten chocuil.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE II.

COSTUME DES FEMMES DE CAMPÊCHE.

Les femmes de Campêche sont en général fort jolies et d'une propreté rare. Leurs cheveux sont très-longs et atteignent quelquefois le mollet. Elles mettent beaucoup de coquetterie à les tresser et à les disposer le plus gracieusement possible; elles les laissent pendre sur leurs épaules, et en ramènent l'extrémité par devant, en la fixant à l'endroit où le jupon leur serre la taille. Si l'on connaissait les faux cheveux dans ce pays, nul doute que ces espèces de grisettes ne suppléassent à ce qui leur manque quelquefois, tant elles tiennent à cet ornement naturel. A défaut de cheveux d'emprunt, elles emploient souvent un long et large ruban de soie noire ou brune qu'elles placent adroitement au milieu des trois mèches qui composent la tresse; par ce moyen, leur chevelure se trouve considérablement grossie et allongée. Trois peignes servent à la coiffure, deux en écaille pour les côtés de la tête, et un plus grand qui entoure presque la partie postérieure. La plus grande largeur de ce dernier est de deux doigts au-dessus des dents, lesquelles sont longues de moins de deux pouces. La partie plate du peigne est d'ordinaire recouverte d'une plaque d'or travaillé en filigrane. Les boucles d'oreilles sont également en or et d'une dimension énorme. Elles sont souvent enrichies d'émeraudes.

La beauté du collier est proportionnée aux moyens de celle qui le porte, et en raison de sa jeunesse. Les plus riches sont faits de lames d'or pur, avec une quantité de petites chaînes de même métal auxquelles pendent des pièces d'or pesant depuis un seizième jusqu'à un quart d'once. Vers le bas du collier, se trouve toujours un porte-cigares d'un côté, de l'autre un petit sabre, et au milieu une lourde médaille ovale, offrant d'ordinaire l'image de la Vierge de la Guadeloupe.

D'autres colliers plus modestes, quoique de même longueur, sont entremêlés ds grains de corail ou même de verre, et ont, au lieu de la médaille d'or, une grosse croix en filigrane.

Les bagues sont aussi fort en usage. J'ai vu des domestiques porter des diamants à tous leurs doigts, et d'autres pierreries dont la valeur surpassait cinquante louis.

Le voile, dont les femmes de Campêche se servent avec une grâce toute particulière, se nomme *toquilla*. Il a près de deux aunes de long et toute la largeur de la mousseline.

La chemise, toujours à manches courtes, est brodée sur la poitrine et sur les épaulettes.

Le jupon (*naguas*) offre une élégante garniture dans le bas. Il est toujours, comme la chemise et le voile, d'une blancheur éclatante.

Les pantoufles, qu'on nomme *chinellas,* ont le talon très-haut, et sont souvent brodées en or ou en argent sur un fond de couleur.

Ces femmes ne portent jamais de bas. Celle qui fait le sujet de la Planche II sort de l'église, dont une partie s'aperçoit dans le dessin. Un pilier du monument est couvert d'affiches; on remarque, entre autres, le *Tartufe,* annoncé pour le spectacle du soir. Le placard qui porte le mot *bando* contient une ordonnance politique ou de police intérieure. Chaque alcade en publie une ou deux tous les jours, sans compter celles que signe le gouverneur. En général, ces règlements sont des modèles de niaiserie. Mais qu'ils aient ou non un caractère d'utilité réelle, ils n'en sont pas moins oubliés dès le lendemain même de leur apparition; et c'est ainsi que les abus se perpétuent. Le *père Mendez*, dont on voit un sermon annoncé dans une des affiches du pilier, était un des plus cyniques prédicateurs de Campêche, et ce n'est pas peu dire. Rien n'égale l'effronterie de ce prêtre, dont les paroles indécentes faisaient rougir les femmes et scandalisaient les oreilles les moins chastes. Je regrette de ne pouvoir raconter ici quelques anecdotes sur cet ecclésiastique; elles montreraient à quel degré d'immoralité est parvenu le clergé de ce pays.

PLANCHE III.

SOLDAT DE LA MILICE.

La milice yucatèque se recrute parmi les Indiens qui, de gré ou de force, sont enrôlés sous les drapeaux de la république. Leur équipement ne coûte pas cher: un fusil et une giberne, voilà tout ce dont il se compose. Ces malheureux sont arrachés à la culture de la terre dès que vient à éclater la plus petite révolution, ce qui se renouvelle régulièrement tous les six mois, et quelquefois plus fréquemment. Les chefs de parti ont besoin de soldats qui sachent déjà marcher en ligne et manœuvrer

tant bien que mal. Ceux-là sont destinés à tenir la campagne, et ils sont remplacés dans les villes par les *civicos* ou miliciens qui sont levés et armés en toute hâte. C'est à ces derniers que l'on confie la garde des forts, sous le commandement d'officiers qui ne se distinguent de leurs subordonnés ni par l'instruction ni par la bonne tenue, mais seulement par leurs épaulettes d'or.

C'est sur les remparts de Campêche que je dessinai le milicien qu'on voit dans la Planche III. Ces jeunes Indiens sont en général d'une grande force physique, et capables de supporter les plus rudes fatigues, pourvu qu'on les nourrisse suivant leurs modestes besoins; mais ces malheureux ont rarement une pitance suffisante. La plupart du temps, on emprunte aux habitants pour payer la solde des troupes, et l'argent ainsi obtenu est réduit de moitié avant de parvenir dans les mains des soldats. Cependant je ne connais pas de militaires plus soumis et plus patients. A ces qualités ils joignent une sobriété peu commune: quatre onces de tortille séchée au four, avec un peu de chili et une très-petite quantité de saindoux, suffiraient, au besoin, à la subsistance de ces hommes de fer qui savent jeûner à l'occasion et sont indifférents à l'abondance. Ce n'est pas le moral qui soutient leur santé; ils sont naturellement mélancoliques. En les considérant avec attention, on dirait qu'ils réfléchissent sur leur état d'avilissement, et qu'ils rêvent une condition meilleure. Il n'en est rien pourtant; ils ne pensent à rien, pas même à la mort, qu'ils ne redoutent pas plus qu'ils n'aiment la vie. Chez eux, l'imagination est complétement paralysée. L'Indien du Mexique est une énigme vivante Quoique très-actif sous le rapport physique, il offre, sous d'autres aspects, une passiveté qui en fait un être parfaitement nul.

PLANCHE IV.

FEMME MÉTIS DE MÉRIDA.

Les métis de la capitale de l'Yucatan ont le teint plus brun que celles de Campêche, mais elles sont encore plus remarquables par leur beauté. Elle sont aussi plus vives, plus gracieuses avec moins d'apprêt; leur regard est moins langoureux et beaucoup plus ardent. Leur propreté est au-dessus de tout éloge; quoiqu'elles marchent la plupart du temps sans chaussure, elles ont toujours les pieds aussi propres que les mains. Des proportions irréprochables, des formes bien arrêtées, peuvent faire comparer ces filles aux femmes dessinées par Michel-Ange, sous cette réserve toutefois que les métis de Mérida ont les contours plus suaves et plus féminins.

Trois pièces composent leur habillement: la première est un léger jupon de dessous (*naguas*) brodé dans le bas; la seconde, une espèce de chemise (*huipil*) qu'elles mettent par-dessus le jupon; la troisième pièce est le voile ou *toquilla;* tout cela blanc comme la neige et repassé avec un soin extrême. Les ornements des oreilles et du cou sont les mêmes que ceux usités parmi les grisettes de Campêche. Les femmes de Mérida ne portent pas de peignes. On les voit quelquefois chaussées de souliers de satin ou de drap d'or ou d'argent, mais elles ne portent jamais de bas.

Ces belles créatures servent dans les maisons riches en qualité de femmes de chambre, de cuisinières ou de bonnes d'enfants. Par occasion, elles servent aux plaisirs du maître ou de ses fils. Il y en a dans la capitale un nombre prodigieux, eu égard à la population.

Le costume dessiné dans cette planche est aussi celui des paysannes; seulement, à la campagne, les vêtements sont faits de grosses étoffes de coton, tandis que les femmes de la ville emploient de la percale très-fine et même de la batiste.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le degré de corruption d'une femme, à Campêche comme à Mérida, se mesure à la richesse de son costume.

PLANCHE V.

INDIEN CONTREBANDIER DE L'INTÉRIEUR.

C'est le costume général de tous les Indiens de l'Yucatan, sans distinction. On voit que les hommes ne sont pas aussi coquets que les femmes. Les étoffes de coton dont ils font leurs vêtements sont fabriquées dans le pays même et sont d'une excellente qualité, ce qui fait qu'ils durent fort longtemps. Une chemise et un pantalon se portent deux ans, pourvu qu'on ait un rechange. Les Indiens aisés ne gardent le chapeau de palmier que six mois. Les sandales (*apargates*) ont depuis une jusqu'à quatre semelles, et ils ne s'en servent que dans les chemins pierreux; d'ordinaire ils les suspendent à leur cou ou les portent à la main. Le panier (*petaquillo*) est fait de tresses de palmier; il peut se fermer, et contient le linge de l'Indien et de sa femme, ou bien de la marchandise, s'il se livre à la contrebande.

Le bâtiment qu'on aperçoit dans le fond de la planche, sur la gauche, est la prison, située sur la place publique. Celui de droite est le palais du gouverneur.

PLANCHE VI.

MANIÈRE DE VOYAGER DANS L'YUCATAN.

Porté dans un *cochè* par plusieurs Indiens, en nombre pair, je suis accompagné par un dragon chargé de me servir pendant mon excursion à Uxmal (voyez la note de la page 67). — Le gros arbre qu'on voit dans le fond, et dont une branche projette son ombre sur la couverture du cochè, produit un fruit délicieux, contenant une substance molle d'un goût exquis. Ce fruit ressemble, par la forme, à l'*avocat* des colonies, mais il en diffère par la saveur. Les indigènes le nomment *chinin*.

PLANCHE VII.

MAJORDOME OU DIRECTEUR DE FERME.

Ces chefs ou régisseurs sont rarement choisis parmi les Indiens, parce qu'ils ne pourraient se faire obéir de leurs semblables, à moins qu'ils ne fussent caciques; et, dans ce cas, ils ne pourraient à la fois diriger les Indiens et administrer la ferme. On les prend en conséquence dans la classe des jeunes *créoles* élevés sur les fermes, lesquels sont ordinairement les bâtards des majordomes, dont les fonctions deviennent ainsi héréditaires. Pendant longtemps, les directeurs de fermes ont été des Espagnols de race pure; mais aujourd'hui on en trouverait peu qui eussent une pareille origine, excepté toutefois dans la province de Las Chiapas.

Les majordomes ont trois sortes de costumes; ils ne portent, en général, qu'un léger pantalon de toile et une chemise tombant par-dessus. Dans les cours de la ferme, ils se couvrent la tête d'un chapeau de paille à larges bords et marchent avec des sandales; dans l'intérieur de la maison, ils sont coiffés d'un mouchoir. Ces domestiques grands seigneurs restent, pendant la chaleur, nonchalamment étendus dans leurs hamacs, employant leurs doux loisirs à fumer. Malheur à l'Indien qui oserait pénétrer dans la chambre où repose le maître sans frapper à la porte et sans demander s'il peut entrer! il serait sévèrement puni de son audace. Quand le majordome monte à cheval pour faire rentrer le bétail qui s'égare quelquefois dans les bois voisins, il endosse une veste longue de cuir très-souple; ses jambes sont garanties par un pantalon également de peau. Sur sa tête il fixe, au moyen d'une forte mentonnière, un petit chapeau de tissu de palmier, impénétrable à l'épine la plus dure[1]. Quant au cheval, il est également préservé de l'atteinte des ronces; son poitrail et ses flancs sont soigneusement plastronnés. Ainsi accoutré, le majordome pénètre dans les bois les plus touffus, dans les fourrés les plus inextricables, en baissant la tête et en poussant son cheval au moyen de ses énormes éperons. Il se fait suivre par trois ou quatre petits garçons appartenant à la ferme, et qui cherchent avec lui les animaux égarés.

S'il a à faire un rapport important à son maître, qui habite la ville, il prend un costume tout différent. Un pantalon et une veste faits d'une étoffe de coton à carreaux rouges et blancs, une ceinture de soie à franges d'or, une cravate lâche à son cou, le petit chapeau de parade, orné de coquillages en guirlandes et d'un pompon de laine rouge au sommet, des bottines de cuir jaune, une grosse couverture sur l'épaule, un sabre droit à lame de Tolède, à poignée d'argent et à fourreau richement garni de même métal, telle est la tenue de rigueur; c'est le grand uniforme des directeurs de fermes.

Les majordomes sont, en général, les voleurs les plus effrontés qui existent dans tout le pays. Quoiqu'ils ne sachent que lire et écrire, ils calculent assez bien pour se tromper toujours à leur profit dans leurs comptes avec le propriétaire. L'indigo, le sucre, le riz, le maïs, le jénéquen et le bétail sont pour ces honnêtes gérants autant des sources de bénéfices illicites, lorsque le maître de la ferme ne veille pas lui-même à ses intérêts, ce qui est l'ordinaire. Le suif, l'amidon et le tabac se divisent ordinairement par moitié; mais il est rare que la part du majordome n'excède pas celle du propriétaire. Les prétextes, d'ailleurs, ne manquent pas pour frustrer ce dernier; c'est tantôt le ver qui a attaqué le tabac, tantôt la maladie qui fait maigrir les bestiaux, et ces mensonges ont pour résultat d'augmenter le dividende du factotum. Cependant, ces hommes ne sont jamais riches, parce qu'ils dépensent au jeu et avec les femmes tout ce qu'ils gagnent, ou plutôt tout ce qu'ils volent. Ils ne vivent pas longtemps; les excès de tout genre qu'ils commettent les mènent vite au tombeau.

PLANCHE VIII.

CARTE ET PLAN D'UNE PARTIE DES RUINES D'ITZALANE.

Les pluies et la fièvre ne me permirent pas d'étudier complétement les ruines d'Itzalane, ni de les dessiner dans tous leurs détails. Je revins à Mérida avec la ferme résolution de reprendre mes travaux au retour de la belle saison, et d'explorer les autres

[1] J'ai vu de ces chapeaux qui avaient coûté 90 francs.

ruines du pays, telles que celles de Tixualajtun, de Chichen, de Bacalar et de la côte de Soliman[1]. Je comptais séjourner encore deux ans dans l'Yucatan pour accomplir entièrement la tâche que je m'étais imposée; mais les persécutions dont je devins l'objet, comme on l'a vu à la fin de cet ouvrage, mirent obstacle à l'exécution de ce projet, et je dus me contenter des matériaux que j'avais recueillis, trop heureux de les avoir soustraits à la rapacité des hommes d'État de Mexico et de leurs agents subalternes.

En attendant que je puisse retourner en Amérique pour compléter mes recherches, je livre ici tout le fruit de mes études sur les ruines d'Itzalane.

La Planche VIII offre le plan général de ces ruines. Je regrette de n'y avoir pas fait figurer la ferme d'Uxmal, située à une demi-lieue au nord-est, et qui est le point de mire de tous les voyageurs qui veulent visiter ces admirables débris. J'ai sacrifié ce point au désir d'agrandir l'échelle du plan, à cause des édifices.

En sortant de la ferme par la porte de l'ouest, on voit au-dessus de cette porte un ornement antique qui a appartenu au temple des sacrifices, et que l'ancien propriétaire de la hacienda a fait placer sur la façade occidentale de sa maison. Un chemin, creusé dans un terrain d'un rouge brun et qui traverse le bois voisin, conduit aux ruines. Le premier monument qu'on aperçoit à une certaine distance, est la pyramide ou téocali *des sacrifices,* indiqué dans le plan par la lettre A. La vue de ce monument me frappa d'une telle admiration, que je lui donnai le nom de mon protecteur, lord Kingsborough.

Les lettres B désignent de petits tumuli, entièrement dégradés par les fouilles faites dans chacun d'eux à différentes époques; car les habitants sont convaincus que les ruines de leurs provinces renferment des trésors considérables. On ne pourrait pas persuader aux gens du village de Palenqué que je n'ai pas emmené, en quittant les ruines, deux mulets chargés d'or; ils croient aussi très-sincèrement que j'ai emporté, après l'avoir brisé en morceaux, un certain caïman en or qui formait jadis un pont sur un bras du Chacamaz. Quelques Indiens jureront par la Vierge, non, il est vrai, par Ballam, qu'ils m'ont aidé à retirer du petit temple *de la Mort* un vase rempli de pièces d'or. Quand j'arrivai sur les ruines de Palenqué, ils m'en dirent autant d'un médecin français nommé Corroy, pauvre homme qui croyait être devenu antiquaire pour avoir fait, dans l'espace de quatorze ans, trois voyages à ces ruines, aux environs desquelles il était resté en tout dix-sept jours. Le médecin archéologue avait aussi, disait-on, emporté d'immenses trésors, ce qui n'empêcha pas qu'il ne vendît, pour payer ses dettes, une maison qu'il possédait à Tabasco. A Uxmal, on a dit la même chose de moi, parce que l'usage constant que je faisais du sextant et du théodolithe faisait croire aux Indiens, qui n'avaient jamais vu de semblables instruments, que j'avais des moyens infaillibles pour découvrir les endroits qui recélaient de l'or.

C indique le centre de la grande cour du palais d'Itzalane; D, le temple du soleil; E, le temple aux aztérismes; F, le temple du Nord; je n'ai pu prendre que les dimensions de ce dernier, le temps m'a manqué pour dessiner la façade, qui est, du reste, dans un déplorable état de délabrement. G désigne le temple *aux deux serpents* (la riche façade de cet édifice sera décrite en son lieu); H, les degrés qu'il faut gravir pour arriver à la pyramide et au palais; I, un petit temple situé sur une grande terrasse de huit pieds d'élévation (je n'ai pas pu le dessiner); J, le grand temple où le feu sacré était entretenu par des vierges; ce monument est placé au sommet d'une pyramide de 60 pieds de hauteur; il porte des méandres semblables à ceux du temple aux serpents. N'ayant pu en dessiner qu'une petite partie, j'en renvoie la description complète à un autre voyage. Tous les édifices marqués de la lettre K ont été mesurés, mais je n'ai pu les dessiner, la pyramide Kingsborough et le palais des prêtres et des vierges ayant absorbé presque tout mon temps et toute mon attention durant mon court séjour sur ces intéressantes ruines.

Tous ces monuments sont au milieu d'une forêt. Pour les mesurer avec exactitude, il m'a fallu abattre les arbres qui les entouraient et ceux qui encombraient leur intérieur.

L'échelle de 1000 pieds placée au bas de la planche servira de guide pour les dimensions en général.

La ville d'Itzalane se prolonge dans la direction du Sud-Est; et, dans un espace de huit lieues, on trouve des édifices à la distance de 100 à 200 toises l'un de l'autre.

PLANCHES IX, X ET XI.

Clavigero et d'autres se sont évertués à retrouver la forme de téocalis mexicains; ces efforts sont restés à peu près sans succès; car, à l'exception de celui qui s'élevait sur la grande place de Tenuchtitlan, à l'endroit où l'on voit la cathédrale actuelle, et dont nous devons la restauration partielle à Clavigero, la forme des temples mexicains, en général, nous était totalement inconnue. Les descriptions qu'on en avait faites étaient contradictoires; ce n'est que d'après quelques terres cuites, représentant à peu près ces édifices, qu'on pouvait se faire une idée de l'aspect général; quant aux proportions, il était impossible de les calculer. Sur un grand nombre de ces miniatures, j'avais toujours compté onze marches, ce qui me fit penser que les originaux avaient été de très-petite dimension et des constructions de peu d'importance,

[1] Les Indiens traduisent ce mot par *poison.*

abstraction faite de l'intérêt qui s'y rattache sous le rapport historique. Mais l'examen des ruines d'Itzalane m'en a appris plus que ces modèles en raccourci. La représentation du signe *calli* sur les codex mexicains, signe qui est figuré en sculpture sur les monuments d'Itzalane, m'a fait conjecturer que les téocalis aztèques avaient également été copiés sur ceux qui se trouvent à Uxmal; et ce qui a corroboré chez moi cette opinion, c'est la ressemblance frappante qui existe entre les terres cuites dont j'ai parlé et la grande pyramide d'Itzalane. Ainsi, en suivant attentivement la description que je vais donner des édifices représentés dans cet ouvrage, on pourra se former une idée des temples des anciens Mexicains, dont l'image n'avait pas, jusqu'à ce jour, été reproduite.

La plate-forme qui supporte le joli monument dont on voit le dessin dans la Planche XI, a 91 pieds 8 pouces de long, sur 45 pieds de large, ainsi qu'on peut s'en assurer en examinant le plan n° 9. L'édifice supérieur a 81 pieds 8 pouces de longueur sur 14 pieds 8 pouces de large. Il renferme trois pièces : celle du centre paraît avoir été la salle où se tenaient les sacrificateurs en attendant les victimes qu'on faisait sortir des deux pièces latérales pour les conduire à la mort. La petite plate-forme ménagée devant la salle du milieu était le lieu où se consommait le sacrifice, et d'où l'on précipitait les cadavres après leur avoir arraché le cœur. Cette terrasse a deux étages et repose sur la base de la pyramide. Chaque côté de ces étages ou espèces de môles est couvert de sculptures très-compliquées, que je n'ai pas eu le temps de dessiner, talonné que j'étais par la saison des pluies qui me chassa d'Uxmal avant que j'eusse terminé mon travail. L'escalier par lequel on parvient au sommet de ce curieux édifice est situé à l'Est; il se compose de 100 marches d'un pied de haut et de 5 pouces de large (voyez n° 9). L'encaissement de ces marches se rétrécit graduellement en allant de la base au sommet.

Les côtés de la pyramide sont tellement lisses qu'on ne peut y monter même à l'aide des arbres et des broussailles qui poussent dans les interstices des pierres. Ces pierres, je dois le faire remarquer, sont disposées en damier, mode de construction qui est commun à tous les monuments d'Itzalane. Cette disposition, que les architectes de nos jours évitent avec raison, n'a cependant point hâté la dégradation de ces temples. Ils sont restés debout sur leurs fondements, en dépit de la longue série de siècles qu'ils ont traversée, et il m'a fallu beaucoup de temps pour faire les deux excavations qu'on remarque dans l'élévation n° 10, excavations qui, je dois le dire en passant, ne me conduisirent à aucun résultat important.

Une autre particularité qu'offre ce monument, c'est que les deux môles dont j'ai parlé sont construits de longues pierres scellées à contre-joints et avec une parfaite régularité de la base au sommet. Malgré ce mode de construction analogue à celui qui est en usage chez nous, la végétation n'a pas épargné cette partie de la pyramide, et c'est à peine si trente Indiens purent en trois jours la débarrasser des plantes et des arbustes qui la couvraient.

L'édifice qui couronne la base dont je viens de parler est dessiné à grands traits sur l'élévation n° 10. Je n'ai pu faire entrer dans cette planche les fonds réticulés qui se trouvent derrière les figures, ni les ornements de frise, ni même ceux de la base; j'ai réservé ces détails pour la Planche XI, dans laquelle on peut voir aussi la coupe exacte des pierres, dont chacune a été soigneusement mesurée. L'attention se portera naturellement sur la figure isomètre qui a les bras croisés sur la poitrine. Pour représenter ainsi cette statue, il fallut que je la reconstruisisse morceau par morceau; le tronc et les jambes manquaient d'abord; mais le bassin, fortement attaché à la muraille par des tenons, me fit espérer que je retrouverais les autres débris au pied de la pyramide. En conséquence, je fis aussitôt commencer les fouilles ; elles ne furent pas infructueuses, et je retrouvai les fragments des quatre statues, au moyen desquels il me fut facile d'en reproduire une entière; car elles étaient, suivant toute apparence, absolument semblables, ce que je jugeai d'après deux têtes, trois corps et trois jambes parfaitement identiques. Je fus si surpris de trouver dans ces espèces de cariatides un dessin aussi correct, surtout dans la partie inférieure, qu'après avoir recomposé et dessiné une des statues, j'avisai au moyen d'en rester possesseur; j'emballai séparément et le plus secrètement possible les différents débris dans des caisses dont les fermiers se servent pour exporter le suif. Mon opération se fit assez heureusement; mais un étranger qui vint visiter les ruines et qui y resta un jour, ayant éveillé mes soupçons, je crus devoir me tenir sur mes gardes; pour mettre mon petit trésor à l'abri de toute rapine, je l'enfouis dans un endroit dont j'ai seul le secret. La précaution ne fut pas inutile; car l'individu qui avait excité ma méfiance avait été envoyé par le gouverneur pour épier mes démarches sur les ruines; comme j'avais rassemblé, avec plusieurs têtes appartenant au temple des deux serpents, des débris et des têtes de *tonatiuh* du téocalli du Soleil, pour déposer le tout dans les magasins de la ferme, ce dont j'avais préalablement prévenu le propriétaire, l'espion ne douta pas que mon intention ne fût d'enlever ces pièces, et il partit pour dénoncer le fait à ses patrons de Mérida. Ce sont ces fragments de sculpture qu'on espérait trouver chez moi, lorsqu'on vint confisquer le fruit de mes travaux.

Il est à remarquer que le pénis des statues était en érection, et que toutes ces figures étaient plus particulièrement mutilées dans cette partie du corps. L'érection est parfaitement indiquée par la cassure, et d'ailleurs le fait m'a été confirmé par une personne trop respectable pour qu'il me soit permis de le révoquer en doute.

Dans chacune des mains des personnages représentés, on voit un petit instrument semblable à un marteau carré d'un côté, et tranchant de l'autre; c'est, en d'autres termes, un morceau de pierre ou de métal taillé, attaché à un manche fendu et assujetti par de petites cordes ou lanières.

Que représentent ces figures? quelle est leur signification? C'est ce qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer. Je ne crois pas qu'on doive y voir des sculpteurs, ce qu'on pourrait d'abord induire des marteaux dont je viens de parler; le

casque dont la tête est couverte, et qui a une grande analogie avec l'*apex*, cette pèlerine dont le fond ressemble à une peau de caïman, et dont la bordure offre des méandres élégants, semblent indiquer des personnages plus éminents que des ouvriers. Je serais porté à croire que ce sont des prêtres sacrificateurs, ou des symboles de la génération et de la mort.

L'espèce de bout de chevron sur lequel la statue est posée est analogue à celui qui se voit dans le second corps, et qui est orné de quatre os en sautoir.

L'ornement enclavé dans le couronnement, et qui représente la mort entourée du signe de l'eau, a été, comme les parties inférieures des statues, remis à sa place dans le dessin, quoique manquant sur le monument; il a été enlevé par le propriétaire actuel des ruines, qui en a décoré l'une des portes d'entrée des cours de sa ferme.

La richesse des ornements des chambranles, baguettes et frises de la partie inférieure de ce précieux morceau de sculpture ne laisse rien à désirer.

Les couleurs dont l'édifice était peint autrefois sont le bleu, le rouge, le jaune et le blanc; on retrouve, dans quelques endroits, des traces visibles de ces différentes nuances; c'est surtout dans le fond des caissons, où la pluie n'a pu pénétrer, qu'elles sont parfaitement apparentes.

Le côté oriental du monument n'est pas semblable à la façade Ouest, comme on peut le voir au bas de la Planche X. Il s'y trouve deux portes carrées et deux petits pavillons couverts d'une espèce de toit reposant sur des pilastres.

Il me reste à parler des deux chambres latérales. J'ai remarqué sur les murs une quantité de petits cercles, de 2 à 3 pouces de diamètre, creusés dans la pierre. Comme ces disques ne sont pas symétriquement placés, mais distribués au hasard, j'ai pensé qu'ils étaient l'ouvrage des prisonniers. Je n'aurais peut-être pas été conduit à cette conjecture, si je n'avais pas su que l'habitude de l'Indien de ce pays est d'occuper sans cesse ses mains; même dans ses moments de loisirs, il s'amuse à façonner des morceaux de bois suivant les caprices de son imagination. Peut-être ces cercles, dont rien ne revèle au juste la signification, désignent-ils le nombre des victimes sacrifiées. Dans ce cas, ce nombre serait fort minime, eu égard à l'âge du monument, car il existait positivement 100 ans avant l'arrivée des Espagnols, et la ballade que j'ai citée dans le courant de cet ouvrage parle d'édifices élevés par les pères des ancêtres de ceux qui la chantaient. On ne voit sur les murs intérieurs des pièces latérales que 72 cercles, et il n'en a jamais existé davantage, comme il est facile de s'en assurer. Si mon hypothèse est fondée, ce nombre modéré prouverait qu'on a beaucoup exagéré la fréquence et le nombre des sacrifices humains chez ces peuples ainsi que chez les Mexicains.

Tel est ce monument, chef-d'œuvre d'art et d'élégance. Si j'étais arrivé un an plus tard à Uxmal, je n'aurais pas pu en donner un dessin complet; le centre avait été dégradé par suite de l'extraction de quelques pierres nécessaires à la solidité de cette partie de l'édifice. J'essayai de les remplacer pour éviter un éboulement, et j'avais même l'intention d'emmener avec moi, à mon second voyage d'exploration, un ou deux maçons pour réparer solidement la partie endommagée, et conserver aux voyageurs à venir cette ruine si digne, à tous égards, de fixer l'attention des savants.

C'est cette pyramide que j'ai baptisée du nom de lord Kingsborough, parce que, de tous les monuments d'Itzalane, c'est celui qui méritait le plus de perpétuer la mémoire d'un homme aussi généreux qu'éclairé, et auquel le monde scientifique est redevable de l'ouvrage le plus colossal sur le Mexique.

PLANCHE XII.

PLAN DU PALAIS.

Ce plan est dressé sur l'échelle d'un millimètre pour un pied anglais. L'élévation sur laquelle reposent les quatre temples composant le palais est, je crois, un solide; je n'ai pas eu le temps de vérifier s'il avait des galeries souterraines. La hauteur du solide, au-dessus du sol, est au moins de 15 pieds, et l'enceinte est de 1116 pieds 8 pouces.

L'escalier extérieur, du côté du Sud, est plutôt un plan incliné, dont on ne peut déterminer le nombre des marches, une grande partie étant enfouie. J'ai indiqué toutes celles qui sont visibles. L'escalier qui fait face à l'Est et à la pyramide Kinsborough est dans le même cas, c'est-à-dire en partie caché par les décombres et la terre végétale.

J'ai dit, dans le texte de cet ouvrage, que ce palais se composait de quatre grands bâtiments formant un rectangle, et séparés les uns des autres par un espace libre de 20 pieds. On pénètre dans le vaste carré ou cour intérieure en suivant la pente qui conduit sous la grande et unique porte pratiquée au milieu du temple aux 16 astérismes, marqué A. Ce temple a 27 pieds 8 pouces de large et 227 pieds 9 pouces de long. Il est percé de 8 portes à l'intérieur, et au-dessus de chacune on voit le signe *calli* qui, répété autant de fois au dehors, détermine l'époque de la construction de l'édifice, chaque *calli* indiquant une période de 52 ans. J'ai cru reconnaître dans ces figures bizarres une image grossière du chéiroptère; les deux crochets de droite et de gauche qui arment la paupière supérieure, l'espèce de feuille qui forme le nez, semblent désigner le fer de lance, *hastatus*. Du reste, les *calli* n'ont pas tous les mêmes ornements; ces ornements varient surtout dans le haut et sur les côtés, la petite maison restant toujours la même. On aperçoit des dents en forme de scie, des points numériques dans l'angle intérieur, et quelquefois des deux côtés de l'œil. Mais tous ces couronnements sont si dégradés, que je n'ai pas jugé à propos de les reproduire.

L'édifice dont il est ici question est le moins élevé des quatre qui composent le palais. Il contient 16 cellules, plus une à chaque extrémité; ainsi, en supposant que les portes de ces deux chambres latérales fussent également surmontées de signes numériques, nous trouverions en tout 18 callis, c'est-à-dire un pour chaque mois. Ces pièces ont évidemment servi de chambres à coucher; ce qui le prouve, ce sont les trous pratiqués le long des murs, vis-à-vis les uns des autres; ces trous étaient destinés à maintenir les traverses auxquelles on suspendait les hamacs. Une des traverses est encore à sa place; elle est en bois rose et noir, à couches alternatives; ce bois, dont la dureté surpasse celle du *lignum vitæ,* s'appelle *jovillo.* On voit au-dessus des portes, à l'intérieur des appartements, des poutres de même espèce qui, presque toutes, sont intactes. Chacune des seize ouvertures offre, dans sa partie supérieure, un anneau de pierre assez large pour donner passage à une baguette d'un pouce de diamètre; cette baguette soutenait le rideau qui, la nuit, servait de clôture à la chambre, et, le jour, empêchait la chaleur d'y pénétrer.

Le trottoir qui s'étend le long de cet édifice, à l'extérieur et dans la cour carrée, est large de 6 pieds. Cinq marches de 2 pieds de largeur et hautes de 6 pouces permettent de descendre dans la cour; ces marches règnent non-seulement le long du monument que je décris, mais aussi autour des trois autres. Le pavé du grand rectangle présente une particularité digne de remarque: chaque pierre, grande d'un demi-pied carré, représente, sculptée en demi-relief, une carapace de tortue; il y a aussi des tortues entières, avec pattes, tête et queue; celles-ci sont groupées quatre par quatre, les têtes réunies vers le même point. De chaque côté de la carapace, on voit un petit ovale qui pourrait bien indiquer un œuf (voyez fig. B). Ces pavés sculptés sont au nombre de 43,660, superficie de cette cour. Une partie a été enlevée pour servir à des constructions modernes; il en reste cependant beaucoup, mais ils sont si usés, qu'on ne peut pas déterminer l'espèce de tortue qu'ils sont destinés à représenter. Cette détérioration ne peut avoir eu lieu qu'après un laps de temps immense, la substance des pavés étant extrêmement dure[1], et les Indiens marchant, même aujourd'hui, presque toujours les pieds nus.

On a dû remarquer qu'en fait d'ouvertures, je n'ai signalé que des portes; il n'existe, en effet, dans ces édifices aucune fenêtre, aucun soupirail propre à laisser circuler l'air et la lumière du jour.

L'intérieur des chambres est fermé pyramidalement, comme les galeries de Palenqué (voyez fig. C). Les murs, quoique faits de pierres admirablement jointes, et aussi unies que possible, sont revêtus, en dedans, d'un stuc blanc, dur, luisant et épais de deux lignes. On n'aperçoit sur cet enduit aucune trace de peinture.

Le monument situé au Nord, et qui fait face à ce dernier, est le plus détérioré des quatre. La façade, que je n'ai pas eu le temps de dessiner, est surtout fort endommagée. Les dimensions de cet édifice, en longueur et largeur, sont absolument les mêmes que celles du bâtiment dont je viens de donner la description. Le nombre des chambres est aussi le même, et les pièces sont disposées de la même manière, avec cette particularité que la porte qui donne entrée dans les cellules du fond se trouve au centre de la façade sur laquelle on remarque quelques figures dans des niches, représentant des hommes qui jouent d'un instrument à cordes semblable au luth indien (vina). Les niches qui renferment ces statues sont surmontées de hibous.

Le temple du Soleil, situé à l'Est, a 176 pieds 5 pouces de long, sur 34 pieds 6 pouces de large. Il est aussi à doubles chambres, mais il n'en contient que quatorze.

Le temple aux Deux Serpents[2], à l'Ouest, occupe le même espace de terrain, et ses chambres sont disposées de la même manière. Celles de ses portes qui s'ouvrent à l'Occident paraissent avoir été munies de clôtures épaisses. Le centre de ce beau monument ne tardera pas à s'écrouler. On trouve encore à sa base des statues qui décoraient autrefois la façade, et des têtes colossales qui servaient d'ornement, comme on peut le voir dans la Planche XIII.

Je remarquai que ce temple est moins élevé que l'édifice de l'Est. Le corps de bâtiment situé au Nord est le plus élevé des quatre; le temple aux *calli* est le plus bas. Il y a sans doute une raison à cette différence. Serait-ce pour moins ressentir le vent froid du Nord que les architectes d'Itzalane ont donné à l'édifice septentrional une élévation supérieure à celle des autres? Ce qui pourrait prêter quelque consistance à cette hypothèse, c'est qu'aux environs des ruines, et sur les ruines mêmes, les arbres sont tous inclinés vers le Sud.

Avant de terminer l'explication de cette planche, j'éprouve le besoin de revenir sur la curieuse disposition des chambres à coucher des deux temples du Nord et du Sud. Cogolludo, sans les avoir vus, appelle ces édifices *conventos de las monjas del fuego* (*couvents des religieuses du feu*). Je ne sais si ces nonnes d'un autre âge étaient reléguées dans les bâtiments désignés par l'écrivain espagnol; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le temple consacré au feu existe encore (il est indiqué par la lettre J dans la carte des ruines). Ce monument mystérieux contient peu de chambres; on y voit des portes vraies ou simulées, faites d'une seule pierre et très-épaisses, à en juger d'après le son qu'elles rendent. Je me proposais d'en enlever au moins une, à mon second voyage, pour pénétrer dans ce temple, le plus grand de tous ceux d'Itzalane, et qui s'élève sur une pyramide creuse peut-être et à galeries. Mais si les vierges du feu n'habitaient pas ce bâtiment, elles pouvaient fort bien, comme le dit Cogolludo, être enfermées dans le grand palais dont je viens d'expliquer le plan, et alors il n'y aurait

1 J'ai reconnu une pierre calcaire ferrugineuse.

2 Tous les noms que je donne à ces édifices sont arbitraires; mais, à défaut des dénominations anciennes, il fallait les désigner le plus rationnellement possible, et c'est ce que j'ai tâché de faire.

aucun doute sur leur nombre : dix-huit d'entre elles auraient occupé le temple aux *calli*, et seize celui du Nord. En examinant la distribution des cellules, j'ai été conduit à une supposition que je consignerai ici, bien qu'elle n'ait pas une grande importance. Huit chambres, qui sont indépendantes, et dont les portes donnent sur la cour, feraient penser que les vierges qui y faisaient leur habitation étaient privilégiées et jouissaient d'une certaine liberté, tandis que celles qui occupaient les pièces du fond étaient des novices placées sous la surveillance de portières ou de supérieures, logées dans les cellules des extrémités. Cette hypothèse s'applique aux deux corps du grand palais; seulement, dans le bâtiment du Nord, la loge placée au centre et donnant, des deux côtés, accès aux chambres de derrière, indique que les religieuses n'étaient gardées que par une personne. Je serais tenté de croire que les prêtres habitaient ce bâtiment. On a vu que dans le palais de Palenqué, les lits des galeries souterraines ou crypto-porticus correspondaient par des trappes aux lits placés dans les appartements des femmes; si pareille communication n'existait pas à Itzalane, ce qui ne m'est pas encore prouvé, toujours est-il que le nombre connu des prêtres et des religieuses révèle un rapprochement facile qui ouvre un vaste champ aux soupçons.

L'aspect de ces ruines est admirable à l'heure où le soleil les inonde d'une lumière splendide; les ombres formées par les saillies des monuments font alors ressortir les ornements qui les décorent, et leur donnent une valeur qu'ils n'ont point lorsque les contrastes de lumière et d'ombre n'existent pas. La nuit, au clair de lune, l'effet n'est pas moins imposant : ces masses colossales, entourées d'un silence solennel et à moitié enveloppées de ténèbres, inspirent de mélancoliques rêveries, et reportent la pensée vers les temps éloignés où une population aux mœurs étranges, aux croyances barbares, habitait la grande cité dont on foule aux pieds les débris. Le souvenir des héros de l'antique ballade vient se mêler à ces évocations d'un passé plein de mystères, car c'est dans ce palais, de lugubre mémoire, que se passa le drame sanglant que la tradition poétique a consacré.

En parcourant ce vaste emplacement, on est frappé de l'absence complète de traces de rues. Il est cependant certain que la population d'Itzalane était considérable. En y réfléchissant, j'ai facilement trouvé le mot de cette énigme, dont le sens serait impénétrable pour le voyageur qui n'aurait pas parcouru le reste de la province. Les maisons d'Itzalane étaient construites avec des branches d'arbre et recouvertes d'un toit de feuilles de huano (espèce de palmier). La petite maison (astérisme *calli*), qui se voit au-dessus de la porte du temple représenté dans la Planche XVII, donne la forme de ces habitations. On s'étonnera sans doute de la différence qui existait entre la demeure du peuple et celle des prêtres; mais la même anomalie ne se fait-elle pas remarquer dans toutes les sociétés fondées sur un système exclusivement théocratique? Partout où le clergé a régné en maître, il a impitoyablement exploité la masse populaire, sans l'admettre à la jouissance d'aucun des priviléges sur lesquels il fondait son bien-être matériel. Les maisons des Indiens sont encore aujourd'hui bâties de la même façon et sur le même modèle; seulement on y voit tout à côté de la porte une petite fenêtre qui n'existait pas dans les cabanes des anciens Yucatèques. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne reste pas autour des ruines des temples d'Itzalane le moindre vestige d'habitation particulière. De semblables baraques ont dû, au bout de trente ans, avoir disparu jusqu'au dernier débris, et Itzalane est abandonnée depuis 317 ans!

Je ne dois pas oublier de dire que, pour visiter ces belles ruines, j'ai été obligé de faire exécuter à grands frais un travail de défrichement aussi long que pénible. A mon arrivée, la grande cour du palais aux quatre temples n'était qu'une forêt épaisse qui s'étendait jusqu'au-devant des façades et en masquait la vue. Il ne fallut pas moins de trente Indiens, travaillant sans relâche, pendant six jours, pour déblayer le pourtour extérieur et intérieur. Du reste, cet obstacle m'a été utile à quelque chose: les arbres que j'ai abattus m'ont servi à apprécier l'antiquité relative des ruines d'Itzalane et de celles de Palenqué. Les plus gros arbres provenant des terrasses des temples d'Itzalane n'avaient pas plus de 5 pouces de diamètre, tandis que ceux que j'ai coupés sur les édifices de Palenqué avaient jusqu'à 9 pieds. Or, la progression, pour arriver à 6 pieds 8 pouces, donne le chiffre de 1872 ans. L'antiquité des ruines d'Ototiun est donc irrécusable. Au surplus, j'avais trouvé à peu près le même nombre d'années pour Palenqué, en calculant d'après les couches de stalactites, et après m'être assuré des progrès de l'infiltration pendant six mois d'hiver et six mois d'été. Je sais qu'on peut contester le résultat de mon calcul, quant au nombre déterminé des couches concentriques nécessaires pour connaître l'âge d'un arbre; mais l'appréciation d'après les stalactites m'ayant, je le répète, offert un résultat numérique presque semblable, je persiste dans mon assertion.

La végétation, comme on peut le penser, s'étend bien au delà du terrain des ruines. Tous les environs sont couverts de bois tellement impénétrables, à cause des arbustes épineux qui s'emparent des moindres espaces, qu'on ne peut les traverser que la hache ou le coutelas à la main, au risque de se déchirer les mains et le visage. Un botaniste ferait dans l'Yucatan une magnifique collection. Les plantes grasses y sont surtout très-belles; j'y ai vu des cactus qui portent d'excellents fruits, et qui, par la variété de leurs formes autant que par l'éclat de leurs couleurs, surpassent les espèces qui existent dans d'autres pays.

PLANCHE XIII.

ÉTUDE DE LA MOITIÉ DE LA FAÇADE DU TEMPLE DU SOLEIL.

Pour donner cet édifice tout entier dans une seule planche, il aurait fallu diminuer l'échelle que j'ai adoptée. J'ai préféré n'en dessiner que la moitié sur une double planche : je l'ai fait avec d'autant moins de scrupule que la partie du monument qui regarde le Sud est parfaitement semblable à celle que je donne ici; la seule différence qu'on y remarque, c'est que deux statues s'y trouvent encore, tandis qu'elles manquent à la partie Nord, qui, à part ces deux figures et quelques mascarons, est entièrement intacte. La partie Sud s'est en partie écroulée par suite de l'extraction de quelques grosses pierres du bas arrachées pour servir à la construction des fabriques des fermes voisines. La tête du serpent est détachée et gît au pied de la muraille, et la figure qu'on voit dans la gueule du crotale porte un caractère évidemment féminin. J'ai inutilement cherché le turban à aigrette qui, du côté du Nord, est posé sur la queue du serpent. Le fond du méandre étant intact, je pense qu'il n'en a jamais existé.

Le corps de chacun des reptiles est orné de longues plumes au lieu d'écailles carénées, ce qui pourrait donner lieu à un rapprochement singulier avec le Quetzalcohuatl, ou dieu de l'air, des Mexicains.

Je consignerai ici une observation qui pourra éveiller l'attention des érudits, et surtout des étymologistes : le crotale à sonnettes s'appelle en langue aztèque *tcotlacozauhqui;* les Mayas le nommaient *ahaucan*, et les Tcholes, *aharadtchan*. Or, il y a une analogie frappante entre ce dernier et le mot hébreu *arad* (ערד), qui signifie *serpent*, et qui servait à désigner la constellation *coluber*. *Tchan,* en langue tchole, s'applique indistinctement à toute espèce de serpent, et le mot *aharad* ou *arad,* d'après les informations les plus exactes, et ce que je sais de cet idiome, ne s'emploie que devant le mot *tchan.*

Un rapprochement plus important me paraît ressortir de l'examen même des deux serpents sculptés qui décorent cet édifice. La mythologie des Hindous nous représente le grand serpent *ananta adhysécha* [1] avec plusieurs têtes. Ici, on ne sait si la tête humaine placée dans la gueule du serpent fait partie de l'animal, ou si elle appartient à un corps avalé par lui; j'ajouterai même qu'à parler franchement, la coiffure fantastique qui surmonte cette tête me la fait considérer comme un masque symbolique; mais si l'on suppose, ce qui est très-admissible, que les deux têtes, masculine et féminine, des reptiles tiennent à leur propre corps, on ne pourra contester l'analogie qu'ils présentent, l'un avec l'agathodémon mâle, image du bon génie Kneph, l'autre avec l'uræus femelle, emblème de la déesse Saté.

Si l'on ne voyait pas les sept grelots du crotale à la queue de ces reptiles, et si leur corps allongé ne disait pas ce qu'ils sont, certes on reconnaîtrait difficilement des serpents au simple aspect de la tête, dont le caractère rappelle plutôt le lézard à crête (*anolis,* ou *lacerta bimaculata*); l'espèce de panache qui surmonte le crâne indiquerait le lacerta scutata, ou l'ophir à casque, dont j'ai vu deux individus à Uxmal [2], bien qu'on le croie particulier aux Indes orientales.

L'attache carrée divisée en vingt-quatre compartiments a quelque rapport avec le mode de construction en damier remarqué sur les édifices mayas.

Les crochets ou dents canines, au lieu d'occuper le devant de la mâchoire supérieure, sont placés dans le coin le plus reculé de la gueule.

Le turban posé sur l'extrémité de la queue, et qui porte une aigrette, dont les plumes sont ornées du signe de l'eau, est une de ces bizarreries sur lesquelles on n'ose aventurer aucune conjecture. C'est la seule coiffure de cette sorte que j'aie vue sur les anciens monuments de l'Amérique; je n'ai pas été moins dérouté en voyant la *porte moresque* qui forme la principale entrée du palais des ruines de Palenqué.

Avant de passer à un autre détail, je ne dois pas oublier de dire que les deux masques de visages humains sont parfaitement semblables, sauf une exception remarquable : celui du Sud n'offre point de corne sur le nez, et aucune trace de cassure n'indique qu'un pareil appendice ait jamais existé.

Toutes ces fantaisies de l'art maya ont eu assurément un sens déterminé; mais comment découvrir le mot de cette énigme? C'est à peine si l'on ose hasarder une hypothèse lorsqu'on rencontre une base à un rapprochement significatif ou à une induction vraisemblable; à plus forte raison est-on réduit au silence lorsque rien ne vient en aide à l'imagination ou à la logique. Et il est probable que le mystère qui entoure ces majestueux débris ne sera éclairci que lorsqu'une de ces découvertes fortuites sur lesquelles il n'est pas permis de compter, viendra porter la lumière dans ces ténèbres. Jusqu'à présent, il faut en convenir, l'Europe n'a pas fait grand'chose pour arriver à une solution; car les ouvrages des auteurs qui ont écrit sur les antiquités mexicaines et palenquéennes, n'ont fait qu'ajouter de nouvelles complications à des difficultés déjà très-graves.

Au-dessus des deux portes du temple aux Serpents, et aux deux extrémités Nord et Sud, on aperçoit trois masques l'un

[1] Qui n'est antre chose que la couleuvre capelle (*coluber naja lin*).

[2] L'un de 20 pouces, l'autre plus petit.

sur l'autre; ce sont encore des figures symboliques. Les yeux sont indiqués ainsi que les paupières; la bouche est marquée par des simulacres de dents et même des canines doubles. Le nez, qui est seul parfaitement reconnaissable, peut, comme je l'ai dit dans le texte de cet ouvrage, représenter soit le museau du tapir grossièrement imité, soit une trompe d'éléphant. Plus j'y réfléchis, et plus je trouve la reproduction du museau du tapir inadmissible, par les motifs que j'ai déduits page 74. J'ajouterai seulement ici que, toute conjecture à part, l'éléphant a existé au Mexique à une époque très-reculée, ainsi que l'attestent plusieurs ossements, presque fossiles, trouvés près du lac Chalco, et les débris d'une défense que j'ai vue entière à l'université de Mexico, avant que la maladresse d'un curieux la brisât en morceaux. — Une autre considération m'enhardit à persister dans cette opinion qui s'écarte de celle que j'ai émise dans la note 2 de la page 37 : c'est qu'il me paraît prouvé que les Mayas tiennent une partie de leurs arts du peuple de Palenqué; or, il existe, sur un bas-relief des ruines de Palenqué, une figure surmontée d'une coiffure que des défenses, une trompe et des oreilles bien marquées font reconnaître pour une tête d'éléphant; même reproduction de la tête de ce pachyderme dans le grand codex mexicain qui se trouve à Vienne. Il serait donc naturel d'attribuer la même intention aux sculpteurs d'Itzalane, alors surtout qu'il y a analogie évidente entre les deux symboles monumentaux que je compare, celui d'Itzalane et celui de Palenqué. Si cette idée est juste, voilà un nouveau point de contact avec la mythologie hindoue, la sagesse personnifiée dans l'emblème du dieu Ganesa, fils de la déesse Paravati. J'ai déjà dit que sur la façade du temple situé au Nord, j'avais observé les débris d'une figure représentant un individu jouant du luth indien (vina), qui est aussi un des attributs de Ganesa. Malheureusement la tête manque à cette statue; si elle existait, les conjectures se changeraient peut-être en certitude.

Quoi qu'il en soit, les masses carrées que décorent ces appendices destinés, suivant moi, à reproduire grossièrement les traits de l'éléphant indien, prouvent que le système cubique était employé à Itzalane. Dans quel but et par quel motif, c'est ce qu'il est impossible de déterminer; mais ne peut-on pas y voir le résultat d'une croyance religieuse, dont Pythagore a peut-être tiré l'idée de ces *nombres* qu'il voyait partout? supposition bien hasardée sans doute, mais à laquelle un examen approfondi donnerait peut-être un certain degré de vraisemblance.

Je signalerai une autre particularité dans la façade dont il est ici question : le dessus des portes au lieu d'être, comme à Palenqué, composé d'une seule pierre, ou d'une forte poutre, comme dans le temple du Soleil et dans l'édifice aux astérismes, est fait de neuf pierres à coupe perpendiculaire, et point du tout à clef : je parle ici de l'aspect de cette partie du monument à l'extérieur; mais à l'intérieur, ces neuf pierres sont à clef, ce que l'absence d'enduit m'a permis de constater. Cette manière de disposer et de joindre de semblables matériaux prouve d'abord dans les architectes d'Itzalane une grande habileté d'exécution, et, en second lieu, elle révèle une intention bien marquée de dissimuler aux yeux du public une coupe qui s'écartait d'un système ou d'un usage général; or, ce système était évidemment le système cubique, dont j'ai parlé plus haut.

Les mascarons qui, çà et là, se voient encore à leur place primitive, sont de grande dimension et offrent les caractères les plus bizarres, mêlés à des formes remarquablement régulières. Les têtes des statues sont bien exécutées; il en est qui semblent être des portraits, tant les visages qu'elles représentent sont empreints d'un cachet puissant d'originalité. Les proportions du corps sont justes, mais on observe dans les bras une certaine lourdeur qu'on retrouve dans la statue du temple des sacrifices, bien que cette dernière paraisse plus moderne que les figures du temple aux Serpents.

Entre la baguette et le socle des coins de la base, on aperçoit neuf rondins sur chaque face. Ici, l'intention de l'artiste s'est conservée, car il n'y a jamais eu un plus grand nombre de rondins, la plinthe qui les arrête n'ayant ni assez de saillie, ni assez de profondeur pour en admettre d'autres.

En voyant pour la première fois ce superbe édifice, je ne pus retenir un cri de surprise et d'admiration, tant les choses originales et nouvelles émeuvent l'imagination et les sens de l'artiste. J'ai cherché à rendre, dans ce qu'on vient de lire, mes premières impressions. Pourquoi n'avouerais-je pas qu'il s'y mêle un peu de vanité? Un pareil sentiment n'est-il pas excusable chez le voyageur qui révèle au monde civilisé des trésors archéologiques si longtemps ignorés, un style nouveau d'architecture, et une source abondante où d'autres, plus savants que lui, iront puiser un jour?

PLANCHES XIV ET XV.

L'élévation supérieure de cette planche est celle du temple du Soleil. J'y ai ajouté les marches de la cour et les deux édifices qui complètent le carré, c'est-à-dire, le monument le plus élevé des quatre et qui regarde le Nord (E), et le temple aux astérismes, qui est le plus bas (D).

Les sept têtes qui représentent le Soleil portent le même caractère que les figures de la Planche XVI, à de légères différences près dans les masques. Les deux rayons ascendants sont les mêmes; mais de tous ces signes, celui que j'ai dessiné dans l'étude n° 16 est le seul intact : c'est le dernier vers le Sud. Je dois faire observer que tout le champ réticulé est fait comme il a déjà été dit, et que le fond des petits caissons est peint en rouge. Cette couleur, que j'ai reproduite dans les études n°s 11 et 16, est parfaitement conservée; elle me paraît composée de la même substance que le rouge de Palenqué. J'avais recueilli une certaine quantité de ce dernier que je voulais soumettre à l'analyse chimique; mais ces débris, que j'avais obtenus assez difficilement

en grattant des fragments de murailles, me furent volés avec ma collection, par ordre du gouvernement mexicain. Quoi qu'il en soit, on me permettra de répéter ici l'opinion que j'émets dans mon premier ouvrage sur cette belle couleur : elle est le produit d'un mélange, à parties égales, de carmin et de vermillon. Comme il n'existe pas de nopals à Palenqué, pas plus qu'à Uxmal, ce ne peut être un extrait de la cochenille; c'est très-probablement celui d'un fongus qui croît, dans ce pays, sur les arbres morts, et qui donne exactement la même nuance. Je crois même que les belles couleurs qu'emploient les Chinois proviennent de ces intéressants végétaux, dont j'ai malheureusement perdu la collection avec mes autres échantillons d'histoire naturelle.

Dans les chambres dont se compose le temple du Soleil, on voit encore la plupart des poutres qui formaient les dessus de portes; les plus détériorées sont tombées et gisent sur terre; celles qui restent en place sont intactes et d'une solidité à toute épreuve.

L'élévation dessinée au-dessous de la première est celle du temple aux seize astérismes. A, désigne la porte du centre, principale ouverture par laquelle on pénètre dans ce bâtiment.

C'est dans cet édifice que je m'établis pendant mon séjour à Uxmal. Les chambres sont très-sèches et dans un parfait état de conservation; elles offriraient une habitation très-convenable si l'on y perçait des fenêtres et si l'on garnissait de portes de bois les ouvertures qui donnent passage à l'air et à la lumière. Quant à moi, je dus me contenter d'un simple rideau de coutil, suspendu à une tringle, que retenaient les anneaux de pierre dont j'ai parlé, lesquels étaient indubitablement destinés autrefois au même usage.

La figure B représente une des trompes qui était tombée, et que je dessinai à sa place primitive.

La figure C est la reproduction des ornements qui décorent les baguettes des corniches supérieures, comme on le voit dans les Planches XIII, XVI et XVII.

Il est remarquable que le double triangle au centre duquel on voit un globe représentant sans doute le Soleil, est isolé, c'est-à-dire, privé des deux autres triangles nécessaires pour compléter l'indication des quatre éléments dont parle Plutarque dans son Traité d'Isis et d'Osiris. Nous ne voyons ici que le triangle de *l'eau,* dont les trois sommets aboutissent au *Cancer,* au *Scorpion* et aux *Poissons,* et le triangle de la *terre,* qui touche par ses sommets au *Taureau,* à la *Vierge* et au *Capricorne.* Les triangles intermédiaires, c'est-à-dire *l'air* et le *feu,* manquent. J'ai cru, au premier examen, que l'ancienneté de la figure expliquait cette omission, c'est-à-dire qu'à l'époque de la construction du monument, les deux autres éléments n'étaient pas révérés chez les Mayas; mais une étude plus attentive des rosaces me fit reconnaître mon erreur. J'observai que les figures étaient placées deux par deux sur la façade, et que dans la rosace qui alterne avec celle que je viens de décrire, le double triangle était disposé de manière à combler les vides que j'avais remarqués dans le premier; je conclus que la seconde figure indiquait *l'air* (un des triangles aboutissant aux *Gémeaux,* à la *Balance* et au *Verseau*), et le quatrième élément, le *feu* (le deuxième triangle atteignant par ses trois sommets les signes du *Bélier,* du *Lion* et du *Sagittaire*). L'indication était donc complète.

Ainsi nous retrouvons chez l'antique nation maya le système de Platon, qui n'admettait que deux éléments primitifs, et celui d'Anaxagore qui le complétait; seulement, les deux systèmes ne sont pas réunis sur les monuments de ce peuple; le double triangle complémentaire ne se confond pas avec l'autre; il en est, au contraire, séparé, mais il marche de pair avec lui.

Faudrait-il expliquer ces figures d'une autre façon, et dire que l'une indique les six perfections d'Ormusd, et l'autre celles d'Ariman ou de Typhon? C'est là une question digne assurément d'être examinée, mais je ne puis encore que la signaler à la sollicitude des savants archéologues.

En somme, tout, jusqu'à présent, dans les figures et les hiéroglyphes des Mayas, me révèle une origine asiatique. Le mot *maya* lui-même n'appartient-il pas à la langue hindoue, et ne signifie-t-il pas *mère de la nature et des dieux,* ou encore *erreur,* qui est le mauvais principe de l'école védantani? Les ruines de Palenqué elles-mêmes ne sont pas exemptes de traces de parenté avec l'Asie. Que ceux qui écriront après moi sur le même sujet, explorent patiemment le vaste champ que leur ouvrent mes recherches; au moins travailleront-ils désormais sur des documents exacts et consciencieusement recueillis.

Oui, il y a là de graves sujets de réflexions; car la solution du problème, s'il est possible d'y arriver, amènera peut-être un jour le renversement de notre échafaudage historique qui isole l'ancien monde des nations de l'Amérique, et établit la filiation des peuples en faisant abstraction de ceux dont les monuments n'ont pas encore raconté l'origine. Et combien de découvertes ne reste-t-il pas encore à faire dans la seule province d'Yucatan, pour obtenir un résultat positif? car il s'en faut que j'aie visité tous les monuments antiques dont cette péninsule est semée. Certes, si le gouvernement mexicain n'y eût pas mis obstacle, j'eusse entièrement accompli l'œuvre d'exploration que je m'étais imposée au début de mon voyage; et cette terre, où l'archéologie a une si ample moisson à faire, n'aurait pas aujourd'hui une seule localité dont je n'eusse mis les trésors à contribution. Mais les chefs de la République en décidèrent autrement; de telle sorte qu'après ce que j'ai fait, je laisse encore beaucoup à faire.

Voici l'indication des lieux où les voyageurs trouveront des antiquités dignes d'exercer leur sagacité et leur science.

Non loin de Campêche, au Nord et au Sud de la rivière problématique de Champoton [1], on trouve des ruines qu'on ne peut se dispenser de visiter. Ces ruines sont à douze lieues de la mer, à l'endroit où la rivière s'élargissant, forme un grand lac. Cette vaste étendue d'eau est entourée d'une végétation si puissante, qu'elle ne laisse apercevoir aucune issue, et qu'on ne peut même pas s'assurer si le cours du fleuve remonte au delà de ce point. Si l'on faisait le tour du lac dans une embarcation commode, remplie de vivres et des instruments nécessaires, nul doute qu'on ne découvrît l'embouchure de plusieurs autres rivières navigables par bateaux; j'ai même lieu de soupçonner qu'il en existe à quelque distance des ruines du Sud. Ces ruines offrent une quantité de pierres sculptées; mais il serait nécesaire de faire des fouilles dans le terrain sur lequel elles s'étendent; car l'état de délabrement où se trouvent les édifices ne permettrait pas de les examiner avec autant de fruit qu'un fragment de construction qu'on exhumerait presque intact.

A sept lieues au Nord de Campêche, est située une petite presqu'île nommée Jaïna. On y voit encore un très-grand tumulus, autour duquel on trouve une quantité de petites figures en terre cuite et des bouts de lances en silex, très-artistement travaillés [2]. Cette ruine peut présenter un véritable intérêt, et il importe de la compter au nombre des antiquités à visiter.

A quatre lieues au delà, toujours dans la direction du Nord, il existe plusieurs tumuli; mais il est difficile, dans la saison pluvieuse, d'y arriver à pied ou en bateau.

Dans l'intérieur des terres, en suivant la route d'Equelchacan, on rencontre d'immenses grottes travaillées, et des édifices dont on ne pourrait déterminer le nombre qu'en les débarrassant de la végétation et des débris qui les entourent. C'est dans les environs de cette intéressante localité que se trouvent la ferme du comte Péon et les ruines d'Itzalane.

Près du Rio Lagartos, on voit deux pyramides isolées sur le rivage.

Au cap Cotoche, c'est une ville entière qui est ensevelie sous la végétation, et que personne n'a encore visitée. Quels merveilleux résultats ne peut-on pas se promettre de l'exploration scientifique de ces débris!

Sur la côte orientale et vis-à-vis l'île de Cozumel, on aperçoit une grande ligne d'édifices qui occupe une étendue de sol presque égale à l'enceinte des ruines d'Itzalane.

A la pointe de Soliman, autres ruines peut-être aussi belles et aussi curieuses que celles que nous connaissons.

La baie d'Espiritu Santo, qu'on rencontre en remontant la côte vers le Sud, offre aussi des restes d'édifices assez considérables.

En suivant la route qui conduit à Bacalar, on découvre de loin des tours dont le sommet dépasse celui des arbres qui les environnent.

Toute la cordillère qui traverse la province, depuis Tecax jusqu'à Muna, est jonchée de débris de villes et de monuments isolés. Quant à l'antique Mayapan, elle n'a plus rien qui parle à l'imagination du voyageur, si ce n'est le souvenir de sa splendeur.

Les belles ruines de Chichenisa, situées près de Valladolid, offrent des monuments aussi bien conservés que ceux d'Itzalane.

A huit lieues, au Sud-Est, s'étend l'enceinte de Tixhualahtun; c'est là que j'ai vu les archives monumentales qui m'ont donné une base certaine de calcul pour apprécier l'antiquité des monuments que j'ai étudiés.

Un grand nombre d'autres localités possèdent des antiquités dont l'examen peut conduire à des résultats importants. Je ne puis en donner ici la position exacte, attendu que tout ce que j'en sais m'a été raconté par les Indiens. On trouvera néanmoins dans ma carte leur situation approximative. Je me suis abstenu de marquer les ruines dont l'existence ne m'était pas positivement démontrée.

Cette énumération rapide suffira pour donner une idée des trésors archéologiques que renferme la province d'Yucatan et de ce qui reste encore à faire pour pouvoir édifier un système général et quelque peu rationnel sur la généalogie de ces peuples, sur l'origine de leurs arts et de leurs religions. Je le demande, en présence d'une pareille tâche, devant laquelle avaient reculé tous mes devanciers, et que je n'ai encore fait qu'ébaucher, n'est-il pas permis de traiter de visions puériles les assertions des écrivains qui ont échafaudé de belles théories sur le passé de ces mystérieuses contrées, sans même avoir consciencieusement examiné les rares monuments qui ont servi de base à leurs téméraires inductions? Certes, je ne revendique pas le mérite d'avoir trouvé le sens de tant d'énigmes, dont les arcanes de Palenqué et d'Itzalane nous dérobent encore la signification; mais, je le répète, ce que j'ai vu, je l'ai fidèlement reproduit, sans charlatanisme comme sans parti pris systématique. Ne fût-ce que par l'exactitude scrupuleuse de mes dessins, je croirais avoir utilement coopéré à la solution de ces intéressants problèmes.

PLANCHE XVI.

ÉTUDE D'UNE PARTIE DU TEMPLE DU SOLEIL.

Cette partie d'élévation mesurée avec soin montre le fond réticulé de couleur rouge dont j'ai parlé, ainsi que les détails du cadre conique, dont quatre ornements sont placés au-dessus des portes de l'édifice, et trois vers le centre de la façade, à une distance assez grande, mais égale, l'un de l'autre.

Les huit échelons, dont la série forme un cône renversé, sont ornés, à chacune de leurs extrémités, d'une tête symbolique de serpent

[1] On ne sait pas encore positivement si c'est la mer qui la forme ou si elle vient de l'intérieur.

[2] M. Joaquin Guttierrez Estrada, de Campêche, possède un de ces fragments de silex qu'on lui a donné pour battre le briquet.

ou de dragon. La tête du Soleil qui touche à la corniche et repose sur le troisième échelon, offre deux rayons ascendants, indépendamment de ceux qui flamboient autour du masque, dont je n'ai pu deviner la signification. Les trois rayons qui se voient au-dessus de la tête ont peut-être quelques rapports avec le méridien, celui du milieu indiquant le parfait équilibre. Les trois cercles de différentes grandeurs qu'on aperçoit de chaque côté de la tête doivent correspondre aux trois plus petits qui réunissent les quatre rayons divergents de droite et de gauche. Pour parvenir à expliquer cet ensemble bizarre, il faudrait avoir à sa disposition des documents qui me manquent, et avoir étudié dans toutes leurs particularités d'autres édifices de la même nation.

Des sept masques solaires, un seul était intact; c'est celui qui est reproduit dans cette planche. Les six autres étaient plus ou moins mutilés; et, quant à leurs ornements, ils gisaient à terre à mon arrivée sur les ruines. Je regrettai de ne pouvoir les replacer tous; mais on sent que pour rétablir tout ce qui s'était détaché de ces édifices, il aurait fallu pouvoir disposer de beaucoup plus de temps que je n'en avais devant moi. Du reste, les masques ne sont pas perdus pour les voyageurs qui iront visiter ces lieux après moi; on les trouvera les uns sur les autres et couverts de terre dans la deuxième chambre du côté Nord, où j'eus la précaution de les déposer. J'avais l'intention de les exhumer et de les étudier attentivement à mon second voyage à Uxmal; j'ai déjà dit par quelles circonstances je fus contraint de renoncer à mes projets les plus chers.

L'ensemble de cette façade offre à l'heure de midi un caractère de grandeur dont il serait difficile de donner une idée. Les ombres des corniches et des autres saillies produisent un effet magique et agrandissent à l'œil les lignes du monument. Ce n'est pas sans émotion que je me transporte en idée en face de ces temples abandonnés, et que je me rappelle mes impressions à leur premier aspect.

PLANCHE XVII.

ÉTUDE D'UNE PARTIE DU TEMPLE AUX ASTÉRISMES.

J'ai désigné cet édifice sous le nom de *Temple aux astérismes,* à cause de la maison qui surmonte la porte, et sur le seuil de laquelle est placée une petite figure accroupie. Cette maison est un des quatre signes par lesquels les Toltèques indiquaient le commencement des périodes de 13 années formant leur grand cycle de 52 ans. Le signe *toxtli* désignait la première période, *acatl* la seconde, *tecpatl* la troisième, et *calli* la quatrième; or, le signe *calli* n'est autre chose que la petite maison en question. Cet astérisme ne pouvait être renouvelé qu'après 52 ans.

Si l'on arrive à prouver par la suite que les traditions hindoues sont pour beaucoup dans la mythologie yucatèque, et même dans la mythologie mexicaine, on trouvera l'origine du mot *calli* ou *cali.* La dixième incarnation de Vichnou eut lieu à la fin du *cali-youg;* toutefois il ne faudrait pas conclure de ce rapprochement, que je fais remonter la date de la construction de ce temple au commencement de la période de quatre-vingt-dix mille ans indiquée par la tradition hindoue, chiffre d'ailleurs monstrueusement exagéré. La révolution de 13 années désignée par chaque calli n'est pas contestable; or, l'édifice existait positivement cent ans avant la conquête par les Espagnols; il avait donc à cette époque 936 ans, puisqu'il y a 18 astérismes marquant chacun 52 ans; au moment de l'invasion, il comptait 1036 ans d'existence, et il en a par conséquent aujourd'hui 1373. Ce calcul n'est pas d'une rigueur absolue, comme on le pense bien; car, si l'on sait à coup sûr que le monument était debout un siècle avant la venue des Européens, on ignore à quel moment fut posé le dernier calli, ce qu'il faudrait savoir pour obtenir une certitude mathématique.

Il s'en faut de beaucoup que ce chiffre s'accorde avec le nombre d'années désigné par les katuns ou archives monumentales de Tixhualahtun; mais cette différence ne rend pas le chiffre accusé par les pierres hiéroglyphiques moins vraisemblable. Il ne s'élève du reste qu'à 2620 ans, période qui suffit pour prouver l'antiquité des Mayas, relativement aux Mexicains, dont l'origine ne remonte pas au delà de Jésus-Christ. Quant à la nation palenquéenne, elle date de beaucoup plus loin encore que les Mayas, les archives ou tables de Palenqué dépassant de plus du double le chiffre de Tixhualahtun.

L'ornement symbolique qui surmonte le signe calli est encore une de ces bizarres fantaisies dont on a peine à se rendre compte. On pourrait dire à la rigueur qu'il a quelques rapports avec un mammifère cheïroptère (le *fer-de-lance, hastatus*); cette idée, que je donne pour très-aventurée, se fonde sur la forme du nez que décore une espèce de fleur de lis, et sur les deux ornements angulaires placés au-dessus de la tête.

J'ai parlé, dans le texte du présent ouvrage, des prétendues colonnes trouvées dans l'Yucatan. Les trois balustres qu'on voit dans cette planche peuvent, déplacés comme ils l'étaient, avoir donné lieu à cette erreur. En effet, en divisant ces ornements en plusieurs morceaux, on y trouvera un fût droit et une espèce de chapiteau que, d'après des idées relatives assurément fort naturelles, on place volontiers à l'extrémité supérieure du fût, au lieu de le mettre au milieu.

Une erreur bien plus grave, et également inspirée par des fragments isolés d'édifices mayas, a été accréditée par les premiers moines qui accompagnaient dans la péninsule la petite bande des conquérants espagnols. Ils trouvèrent des monuments ruinés

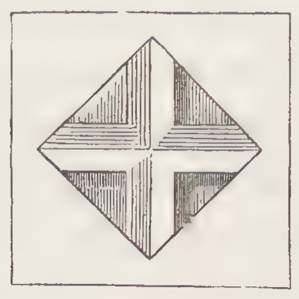
et abandonnés depuis longtemps[1]. Le système des fonds réticulés est employé dans tous ces édifices; des fragments détachés de ces fonds, de si jolie apparence, furent pris par les moines pour de petites croix  , bien que rien dans l'ensemble général n'appuyât cette opinion, et l'on s'empressa de conclure de ce fait erroné que le christianisme avait été connu des Mayas comme des Aztèques. La croix de métal des Itzaexes dut corroborer cette hypothèse, quoiqu'elle ne fût autre chose qu'un instrument de supplice; plus tard la croix de Palenqué, découverte vers la fin du dernier siècle (1792), donna, en dépit de sa signification purement symbolique, un nouveau poids aux allégations mensongères des hommes d'Église; sur la foi d'un clergé fanatique et intéressé à tromper le peuple, cette absurde croyance se propagea et donna lieu à une foule d'autres conjectures non moins dénuées de fondement. On voit, d'après ceci, combien il peut être dangereux de se fier aveuglément au témoignage des écrivains espagnols et même des habitants du pays qui ont hérité de leurs préjugés.

PLANCHE XVIII.

QUATRE TÊTES OU MASCARONS.

Les figures n°s 1, 2 et 4 appartiennent à la façade du temple aux deux Serpents, et se trouvaient d'abord au milieu des rosaces vides qu'on remarque dans le dessin de cet édifice. Les yeux de la première tête sont fort singuliers avec leur forme globuleuse et leur prunelle figurée par une ligne spirale semblable à celles des yeux des éléphants symboliques (Pl. XIII); mais malgré ces particularités et la multiplicité des formes carrées, ce n'en sont pas moins de véritables yeux. Dans la tête n° 2, ils sont quadrangulaires; le nez rappelle celui du genre *felis;* aux extrémités de la bouche on aperçoit des dents humaines, accompagnées de crochets. Mais ce qui attira le plus mon attention dans cette figure, c'est le *tau* qui se trouve sous le menton et qui n'existe nulle autre part dans l'enceinte d'Itzalane. Ce masque, en résumé, et à le bien considérer, est d'un caractère remarquable, malgré l'étrangeté de sa composition.

Le n° 4 est peut-être encore plus curieux que les autres, parce que, abstraction faite du style qui se rapproche du style égyptien, la tête est très-fine de forme et d'expression; elle offre, en outre, un caractère qui paraît être le type de la beauté chez les Mayas. Les trois ornements placés l'un sur l'autre, au-dessus du triple bourrelet de la coiffure, sont des signes de ligature, figure calendraire fréquemment employée par les Tultèques et les Aztèques, principalement pour accompagner leur signe *acatl.*

La tête n° 3 n'appartient pas aux ruines d'Itzalane; c'est un petit masque en stuc, reproduit dans ses dimensions originales, et qui provient de la corniche du temple de la Mort à Palenqué[2]. Cette tête, qui exprime la plus franche gaieté, est largement modelée, et produisait surtout un grand effet à la hauteur où elle était placée. Cet échantillon de l'art palenquéen prouve dans les artistes de cette antique nation, une connaissance parfaite de l'anatomie de la face.

PLANCHES XIX, XX ET XXI.

Ces dessins représentent différentes terres cuites très-curieuses, provenant de l'ancienne Tulhà (aujourd'hui Ocozingo). Elles sont la propriété de MM. Adoux frères, négociants à Veracruz, qui ont bien voulu me permettre de les copier avant mon départ pour l'Europe. J'ai placé ces figures à la fin du présent ouvrage, pour qu'elles pussent servir de point de comparaison ou de *criterium.* Les têtes, principalement celles de la planche XX, sont d'une finesse remarquable. La pièce du milieu est aussi curieuse; mais il m'est impossible de deviner ce qu'elle représente.

La planche XIX se compose du dessin de deux cassolettes, dans lesquelles on brûlait autrefois des gommes odoriférantes. On en voit une autre dans la planche XXI; ici, l'objet est vu de face et de profil. Les couleurs qui couvrent encore ces vases sont extrêmement brillantes et ont évidemment été appliquées sur un fond préparé en blanc.

[1] Ce dont il est facile de se convaincre en comparant les dimensions des arbres qui ont crû sur ces monuments à la grosseur et à la hauteur de ceux qui couvrent les édifices abandonnés seulement après la conquête. Ces derniers sont remarquablement plus petits, et leur âge, qu'il est facile de calculer, coïncide parfaitement avec l'époque de leur abandon. Dans la catégorie des monuments délaissés avant l'invasion, on peut compter ceux qui sont situés près du Rio Lagartos, vis-à-vis l'île de Cuzamil.

[2] Il appartient au docteur Ducommun.

PLANCHE XXII.

Cette planche fait partie du volume consacré à Palenqué. Je lui donne place ici pour la faire servir de spécimen à mon principal ouvrage.

Le bas-relief qui fait le sujet de la planche est placé au-dessus d'une petite porte au bas de la trappe qui conduit aux galeries souterraines situées au Sud du palais de Palenqué. Ce fragment sculpté est en plâtre et bien détérioré par les stalactites que l'humidité du lieu a accumulées sur certaines parties de sa surface. J'usai de plusieurs procédés pour enlever ces cristallisations, sans endommager ce qu'elles recouvraient. Mais les acides mitigés ne remplirent pas parfaitement mon but. La crainte de perdre quelques signes importants me rendit timide, et je préférai devoir à la patience le résultat que je désirais. Je découvris les parties que cachaient les agglomérations calcaires, et je pus tracer une esquisse du bas-relief, esquisse que je considère comme un des dessins les plus précieux de ma collection. J'y apportai tant de soin, que je crois pouvoir répondre de sa fidélité.

Ce qui attira mon attention dans ce curieux fragment, ce fut d'abord la disposition des deux lignes jointes, A, B, que Dupaix a prises pour une table; puis les trois disques qui se voient à leurs extrémités, deux à l'Est, E, D, et un à l'Ouest, C (car ce relief fait face au Nord). Je conjecturai que le plus grand des deux disques (D), se trouvant le premier, représentait le soleil, et celui de dessous, aplati et marqué de trois trous, la lune. Ce qui détermina mon opinion, et me fit penser que les deux courbes jointes avaient rapport aux lignes imaginaires par lesquelles nous indiquons le cours des astres, c'est que le disque plat (C) paraît être à la fin de sa course à l'Ouest, et qu'il est renversé, comme le prouve la disposition des trois trous.

Le bras (F) et l'œil (G), placés du même côté, et qu'accompagnent des figures imparfaites, sont répétés à l'Ouest avec certaines différences qui me firent penser qu'il y avait là une intention relative au jour et à la nuit. On remarquera, en effet, que le deltoïde et la paupière supérieure des figures de l'Est sont lisses, tandis que les mêmes parties à l'Ouest sont réticulées, le point lacrymal de l'œil vers la terre, et les doigts de la main presque fermés. Le signe H est également lisse à l'Est et réticulé au Couchant.

Sous les deux lignes conductrices, on aperçoit deux cônes tronqués, placés chacun à une égale distance du centre, et tous deux réticulés. J'observai que celui de l'Est (I) était ascendant, et celui de l'Ouest (K) renversé. Les quatre boules placées sur les bords de chacune de ces figures peuvent indiquer les huit divisions horaires, quatre pour le jour et autant pour la nuit. Le cône ascendant marquerait, dans cette hypothèse, la moitié du jour, et le cône renversé, la seconde partie depuis midi. On ne doit pas oublier que telle fut, longtemps après l'extinction de la nation palenquéenne, la division adoptée par les Mexicains.

Le signe L qui se retrouve, mais démembré, dans plusieurs autres hiéroglyphes, peut figurer le méridien.

Le manque de livres et de documents m'a empêché de trouver la signification des deux personnages, dont un se fait remarquer par une tête humaine et une queue de castor. Ces deux figures valent la peine qu'on les étudie, et peuvent, rationnellement expliquées, révéler le secret de quelque croyance perdue. Tout ce que je puis dire au sujet de ces emblèmes, c'est que je me rappelle avoir vu sur une sculpture égyptienne un lion également à queue de castor. Le personnage à tête de quadrupède est entièrement mutilé; le masque seul est intact. Quant au signe M, il me paraît représenter la jambe d'un ruminant, dont le sabot est figuré par un signe qui a quelque rapport avec le *tecpatl* des Aztèques.

Je ne terminerai pas l'explication de cette planche sans rappeler ce qu'on lit dans l'ouvrage du colonel Dupaix, relativement à ce bas-relief: « Notamos en un lado un misto, un cuerpo de hombre con cabeza de animal, cuadrúpedo parecido ó al perro silvestre, « ó al Osiris de la Fábula, con una golilla de hojas á manera de plumas. A su frente hay otro símbolo figurado por un hombre « desnudo con un bonete labrado con gajos, y le sale de la boca un instrumento á modo de pífano. Ambos geroglíficos se in- « clinan al centro comun y sostienen con sus manos una mesa ó ara con dos pies encontrados y en ella un ramillete; mas abajo « hay lateralmente dos tolsos o brazos destrozados acompañados de dos calaveras y de varios geroglíficos ó figurillas. Por lo « que mira á la parte superior de estre cuadro enigmático no habrá en él otras ideas que el cuidado ó respeto con que se « debian mirar ó pisar dichos sitios; no debemos estrañar el encontrar á la entrada de estos subterráneos un preludio ó muestras « que puedan aludir á los sacrificios que se ejecutaban en ellos, pues las calaveras y miembros humanos descuartizados mani- « festados en este cuadro, no parece que indicaban otra cosa. »

C'est, mon dessin à la main, que je prie les lecteurs de juger de quelle étrange manière M. Dupaix a vu le fragment qu'il décrit. Je ne dirai rien des prétendues *têtes de morts* (calaveras); cette assertion se réfute d'elle-même. Mais puisque M. Dupaix avait reconnu une tête de chien semblable à celle de l'Osiris de la Fable, il aurait bien pu se douter que *Sirius*, qui annonçait la crue du Nil, fleuve que les Égyptiens nommaient *Siris*, pouvait bien ici avoir une signification analogue; dans ce cas, le personnage qu'on voit du côté Ouest aurait représenté la sécheresse, à cause du souffle qui sort de sa bouche. M. Dupaix prend ce souffle pour un fifre, comme s'il n'était pas plus naturel, d'après la place qu'occupe cette espèce de feuille spatulée, de supposer qu'elle indique symboliquement un vent ou une flamme! Ce voyageur veut que les souterrains du palais de Palenqué aient été le théâtre des sacrifices humains dont il attribue l'usage au peuple de ce pays. On a peine à se persuader que cette assertion ait été sérieusement émise. Tous les peuples de l'Anahuac qui ont sacrifié, loin d'immoler leurs victimes dans des

endroits tels que le souterrain en question, où dix personnes au plus auraient pu voir ces scènes sanglantes, élevaient, au contraire, leurs téocalis sur de grandes places, afin que le spectacle de ces terribles tragédies fût plus général et plus solennel. Il suffit d'avoir quelque peu observé les choses au Mexique, pour ne pas ignorer ce fait. Mais il y a plus : je n'ai rien remarqué à Palenqué qui m'autorise à penser que ces rites sanguinaires y fussent en vigueur. Les bas-reliefs historiques ne montrent que des peuples vaincus et soumis. Un seul pourrait accréditer l'hypothèse des sacrifices humains, et peut-être ne rappelle-t-il que des actes de justice : je veux parler du bas-relief de la croix; encore est-il probable que cette croix, sur laquelle on a bâti tant de théories absurdes, n'était que le symbole d'une grande division astronomique. On objectera que les Itzaexes brûlaient leurs victimes dans un instrument de supplice en métal creux, et disposé en forme de croix, les deux branches servant à recevoir les bras du patient. Je conviens qu'on peut voir là une analogie avec la fameuse sculpture de Palenqué, surtout lorsqu'on porte son attention sur ce prêtre qui, dans le bas-relief, présente à l'instrument du supplice un figure qu'on peut prendre à la rigueur pour un enfant; mais un fait certain répond à cet argument : il n'existe à Palenqué aucun édifice en forme de téocali, ou propre à tenir lieu de temple aux sacrifices. D'autres observations, qui trouveront plus naturellement leur place ailleurs, tendent à prouver que les Palenquéens n'étaient pas si cruels qu'on l'affirme.

Ce que je viens de dire suffira, je l'espère, pour donner une idée de la légèreté avec laquelle mes devanciers ont examiné ces curieux monuments, si dignes cependant de l'attention la plus consciencieuse.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Les pièces suivantes sont mes certificats de voyages. Je les publie pour prévenir ces accusations de mensonge qu'on ne manque jamais d'adresser aux voyageurs dont les assertions contredisent des opinions établies. Comme il m'arrive plus d'une fois, dans le courant de cet ouvrage et dans celui qui traite des antiquités de Palenqué, d'être en opposition avec des auteurs justement renommés, je ne veux pas qu'on puisse me soupçonner de parler de ce que je n'ai pas vu.

Les originaux des pièces qu'on va lire sont entre mes mains.

PASSE-PORT ACCORDÉ PAR LE VICE-PRÉSIDENT DE MEXICO.

N° 27.

Registrado á fs. 208 del libro 2° del ramo.

Grátis.

Valga por el tiempo necesario.

EL VICE-PRESIDENTE DE LOS ESTADOS UNIDOS MEJICANOS

Concede libre y seguro pasaporte á D. Federico Waldeck súbdito de S. M. B. para que pueda reconocer los Estados de Chiapas y Yucatan, pasar á Guatemala y embarcarse en todos los puertos de la República que sea preciso para el desempeño de la esplotacion de antigüedades que está a su cargo[1]. *Y encarga S. E. á todas las autoridades, así civiles como militares de la nacion, no le pongan embarazo en su tránsito y le franqueen los ausilios que puedan convenirle pagándolos por sus justos precios. Palacio del gobierno federal en Méjico, á* 14 *de* Febrero *de* 1832, *y* 12° *de la independencia.*

De órden de Su Escelencia,

El secretario de Estado y del Despacho de Relaciones,

ALAMAN.

Pasa el contenido en esta á San Juan Bautista, capital de Tabasco.

Villa del Palenque, Junio 30 de 1834.

MANUEL FRANCO.

TRADUCTION.

N° 27.

Enregistré feuille 208 du registre 2.

Valable pour le temps nécessaire.

LE VICE-PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS MEXICAINS

Accorde libre et sûr passe-port à M. Frédéric Waldeck, sujet de S. M. Britannique[2], pour qu'il puisse visiter les États de Chiapas et d'Yucatan, passer à Guatemala, et s'embarquer dans tous les ports de la République qui lui conviendront, pour s'acquitter de l'entreprise d'exploration d'antiquités dont il est chargé.

S. E. enjoint à toutes les autorités civiles et militaires de la nation de ne lui opposer aucun obstacle sur sa route, et de lui accorder aide, protection et assistance, en les lui faisant payer le juste prix.

Palais du Gouvernement fédéral de Mexico, le 14 février 1832, et 12me de l'indépendance.

Par ordre de Son Excellence,

Le Secrétaire d'État et Ministre des relations extérieures,

ALAMAN.

(*Visa de Palenqué à Tabasco.*) Permettons au susdit de passer à Saint-Jean-Baptiste de Tabasco.

Village de Palenqué, 30 juin 1834,

MANUEL FRANCO.

[1] Les mots en italiques sont imprimés dans le passe-port original.

[2] J'avais été engagé à Londres en qualité d'ingénieur dans la compagnie anglaise des mines de Tlalpuxahua au Mexique, et je jouissais alors de la protection britannique.

PASSE-PORT DÉLIVRÉ PAR LE GÉNÉRAL CALDÉRON.

N° 49.

Registrado á foja 1a.

EL CIUDADANO JOSÉ MARÌA CALDERON,

General de Brigada del ejército mejicano y en Gefe de la division de operaciones sobre Veracruz.

Concedo libre y seguro pasaporte al S. J. F. Waldeck, que marcha á Medelin y Alvarado con tres compañeros á reconocer las antigüedades del Peten y del Palenque.

José María CALDERON.

Dado en el Cuartel General de Santa Rita, á 16 de Marzo de 1832.

TRADUCTION.

N° 49.

Enregistré à la feuille 1re.

LE CITOYEN JOSEPH-MARIA CALDERON,

Général de brigade de l'armée mexicaine, et général en chef de l'armée d'opérations sur Veracruz.

Accorde libre et sûr passe-port au sieur J. F. Waldeck, qui se dirige sur Medelin et Alvarado, avec trois compagnons de voyage, pour visiter les antiquités de Peten et de Palenqué.

Joseph-María CALDERON.

Donné au quartier général de Santa-Rita, le 16 mars 1832.

Lettre du Gouverneur de las Chiapas aux autorités de Palenqué avec lesquelles j'avais eu des difficultés sérieuses, et qui voulaient m'empêcher de continuer mes recherches.

Ici se trouve l'empreinte du cachet du gouverneur Gutierrez.

El P. E. ha llegado á entender que el Juez de 1a instancia del Palenque ha tenido contestaciones desagradables con el Sor. Waldeck, anticuario reconocido por el supremo gobierno, y por el del Estado para observar las preciosas antigüedades de aquella villa. Todo lo ha visto con desagrado por ceder en perjuicio del honor nacional y de aquellas antigüedades. Con tal motivo me previene diga á V.:

1° Que en manera alguna se pongan obstáculos al Sor. Waldeck que embarazen el grande objeto de su espedicion, ya sea impidiéndole caminar hácia las ruinas con la seguridad correspondiente, ó debastando los indígenos los preciosos monumentos que se trata observar.

2° Que las autoridades de esa villa deben prestar al Sor. Waldeck todos los ausilios que se hallan á su alcance; y al efecto el Juez de primera instancia y ayuntamiento proporcionarán todos los recursos de manos, valiéndose de los correccionales que están á su disposicion y de los vagos que conforme á la ley puedan hacerse.

3° Que no siendo estos ausilios suficientes dichas autoridades formarán una lista de los necesarios, y su número se distribuirá por semanas á proporcion de las poblaciones éntre las inmediatas á los descubrimientos ó trabajos del Sor. Waldeck, quien cubrirá conforme á costumbre el de los operarios, sin contarse el de los vagos y correccionales destinados á los precitados ausilios.

4° Que estando impuesto el P. E. de que varios vecinos han hecho estracciones apropiándose varios monumentos de que se trata, contra lo dispuesto en el decreto federal de 14 de Marzo último, las autoridades de esta villa velarán sobre el cumplimiento del citado decreto, y el Juez de primera instancia recogerá de los particulares los monumentos que se hallen en su poder, dando cuenta de su valor ó el del trabajo en los descubrimientos.

5° Que tanto estos monumentos como todo lo que sea relativo al interesante objeto de la espedicion se manifestará al Sor. Waldeck para que pueda dibujarlo ó imitarlo en yeso; y al efecto el Juez evitará el maltrato y todo lo que conduzca al démerito de los citados monumentos. Con prevencion

de que se tomarán las mas serias providencias, si se contraviniere á todo lo dispuesto, y de que estas autoridades serán responsables en su caso.

Dios y Libertad, San Cristoval, Junio 1° de 1832.

Pineda C, alcalde de 1ª y Juez de 1ª instancia del Palenque,

GUTIERREZ.

TRADUCTION.

Le Gouverneur est venu à savoir que le Juge de première instance de Palenqué avait eu des contestations désagréables avec le sieur Waldeck, antiquaire, autorisé par le Gouvernement suprême et par celui de l'État, à étudier les précieuses antiquités de cette ville. Il a appris cette nouvelle avec mécontentement, parce que c'est porter préjudice à l'honneur national et à ces antiquités; par ces motifs, il me charge de vous dire:

1° Qu'il ne soit opposé au sieur Waldeck aucun obstacle qui puisse nuire au grand objet de son expédition; qu'on ne l'empêche pas de visiter les ruines avec la sécurité correspondante (ses armes), et que les indigènes ne dévastent pas les monuments qu'il se propose d'étudier;

2° Que les autorités du bourg prêtent au sieur Waldeck tous les secours et toute l'assistance possible; à cet effet, le Juge de première instance et la Municipalité lui procureront les hommes de peine dont il aura besoin; ils feront travailler les condamnés à des peines correctionnelles qui se trouveront à leur disposition, et tous les condamnés à des peines légères;

3° Si ces aides ne suffisaient pas, les autorités dresseront une liste des hommes nécessaires, qui seront distribués par semaine et en proportion des populations les plus voisines du sol des découvertes et des travaux de M. Waldeck, lequel payera, selon la coutume, les travailleurs de corvée, excepté les condamnés qui sont destinés aux susdits travaux;

4° Le Gouverneur ayant aussi appris que plusieurs habitants avaient fait des fouilles, et s'étaient approprié plusieurs monuments de sculpture, contrairement au décret du 14 mars dernier, les autorités du bourg veilleront à l'exécution du décret cité, et le Juge de première instance retirera des mains des habitants les monuments qui seront en leur pouvoir, en leur tenant compte de leur valeur ou des frais occasionnés par l'extraction;

5° Que tous ces monuments, ainsi que tout ce qui est relatif à l'intéressant objet de l'expédition du sieur Waldeck lui soient soumis, pour qu'il puisse les dessiner ou les mouler en plâtre; et à cet effet, le Juge empêchera qu'on défigure les monuments.

En cas de contravention à cet ordre, les mesures les plus sévères seront prises contre les autorités qui répondent de son exécution.

Dieu et Liberté, San Cristobal, 4 juin 1832.

A Pineda, 1er Alcade de Palenqué,

GUTIERREZ.

Le passe-port du gouvernement mexicain me servit pour aller à Campêche, et de cette ville à Mérida, où, avant mon voyage d'exploration dans l'intérieur, je reçus celui qu'on va lire.

Numero 31.

Grátis.

Valga por el tiempo necesario.

EL CIUDADANO SEBASTIAN LOPEZ DE LLERGO,

Coronel graduado de los ejércitos nacionales, Inspector general de la milicia local, y Gobernador interino del Estado de Yucatan.

Concedo libre y seguro pasaporte á D. J. Federico Waldeck, para viajar por todos los pueblos del Estado con el objeto de continuar sus investigaciones sobre antigüedades yucatecas y otros objetos de historia natural.

Dado en Mérida, á seis de mayo de mil ochocientos treinta y cinco años.

LOPEZ DE LLERGO.

MANUEL CARABAJAL, Srio. general.

TRADUCTION.

Numéro 31.

Gratis.

Valable pour le temps nécessaire.

LE CITOYEN SÉBASTIEN LOPEZ DE LLERGO,

Colonel des armées nationales, Inspecteur général de la milice locale, et Gouverneur par intérim de l'État d'Yucatan.

J'accorde libre et sûr passe-port à M. J. F. Waldeck, pour qu'il voyage par tous les villages de l'État, afin de continuer ses recherches sur les antiquités yucatèques et autres objets d'histoire naturelle.

Donné à Mérida, le 6 mai 1835.

LOPEZ DE LLERGO.

MANUEL CARABAJAL, Secrétaire général.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

OBSERVATIONS ET ERRATA.

Page 51 — *évêque de Pistoi* — lisez Pistoie.

P. 94 — *la forme de téocalis mexicains* — lisez DES *téocalis mexicains.*

A la page 71 — une erreur typographique pourrait me mettre en contradiction avec moi-même, attendu que je reproduis plus loin le même calcul. Au lieu de 832 ans lisez 936 et 1036 au lieu de 932.

P. 103 — au lieu de *la révolution de* 13 *années* lisez LA SÉRIE *des révolutions de* 13 *années.*

Ototiun est le nom sous lequel je désigne les ruines de Palenqué; je prouve, en effet, dans mon ouvrage sur ces célèbres ruines, que ce sont les débris de la ville d'Ototiun.

J'ai écrit indifféremment *Tultèques* et *Toltèques*, ces deux orthographes se retrouvent en effet dans les auteurs que j'ai souvent consultés.

J'ai aussi écrit le nom de la ville de Tixualahtun, tantôt de cette façon, tantôt *Tichualajtun* (page 70,) tantôt enfin *Tixualajtun* (p. 73); ces différences d'orthographe sont sans inconvénient, car elles indiquent également bien la prononciation qui est *Tichoualahtoun* (en aspirant fortement la lettre *h.*)


Longitude à l'Occident du Méridien de Paris.
Latitude Septentrionale.
GOLFE DU MÉXIQUE
MER DES ANTILLES
YUCATAN
TABASCO
CHIAPAS
GUATEMALA
GRAND OCÉAN
CAMPÊCHE
MERIDA
VALLADOLID
LAC DE TERMINOS
BAIE DE L'ASCENSION
BAIE DEL ESPIRITU SANTO
BAIE de Chetumal
ILE DE COSUMEL
COLONIE ANGLAISE
BELIZE
Golfe de Honduras
Golfe de Dulce
LAC DE PETEN
Ruines de Palenque
GUATEMALA
Carte
DE LA PROVINCE DE YUCATAN
(Amérique centrale),
Pour l'intelligence du Voyage pittoresque et archéologique
DE FRÉDÉRIC WALDECK
(pendant les Années 1834 et 1836,
par
AMBROISE TARDIEU,
1838.
SIGNES.
Capitales.
Villes suffragantes d'Evêchés.
Villas Grands Bourgs.
Curos.
Succursales.
Villages abandonnés.
Chaumières dépendantes de fermes.
Chaumières inhabitées à l'usage des Voyageurs.
Vigies de Gardes-cotes.



Lith. par Bérer et dessiné d'après nature par Waldeck

COSTUME DES FEMMES DE CAMPÈCHE



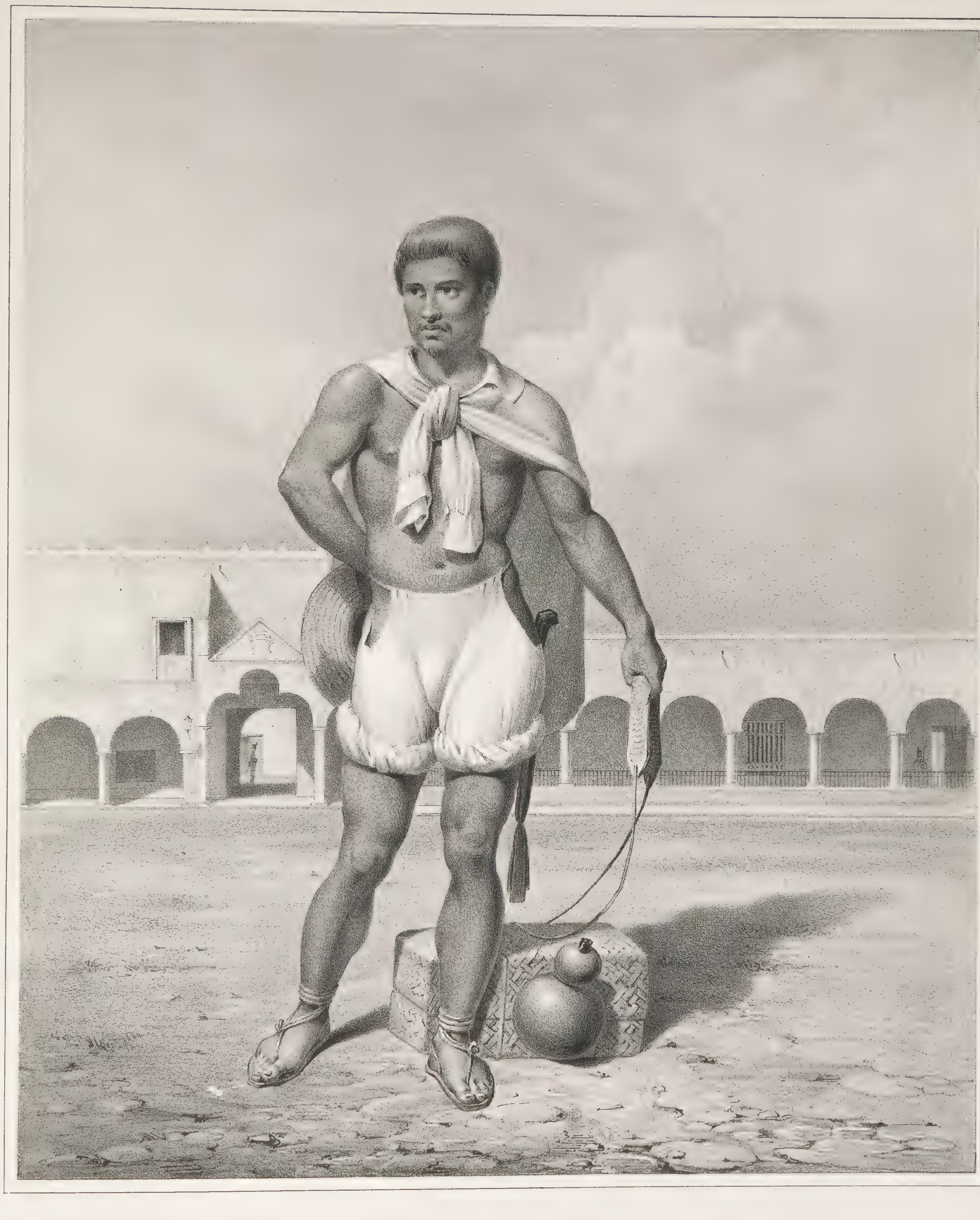
Lith. par Eeré d'après les dessins de Mr Waldeck.

Lith. de Lemercier, Bénard et Cie

COSTUME DES SOLDATS DE LA MILICE.



COSTUME DES FEMMES MÉTses A MÉRIDA



Dessiné d'après nature par Waldeck et lith. par Jules Arnout — Lith. de Lemercier

INDIEN CONTREBANDIER DE L'INTÉRIEUR

PL. VI.



[illegible] DE VOYAGER DANS L'YUCATAN.

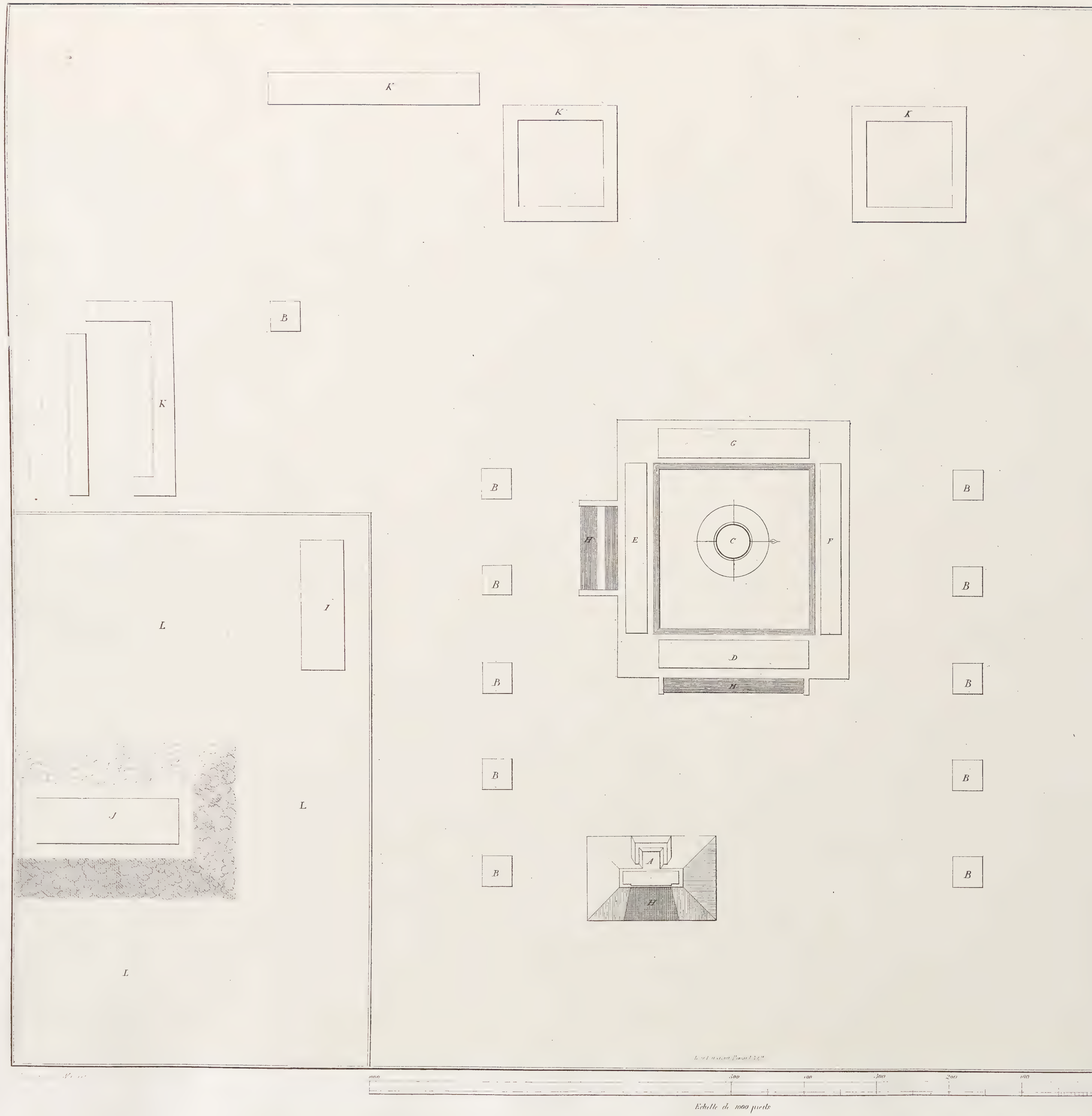
Pl. VII



Lith. par Arnout, d'après les dessins de Mr Waldeck.

Lith. de Lemercier, Benard et Cie

COSTUME DE MAJORDÔME DES FERMES.

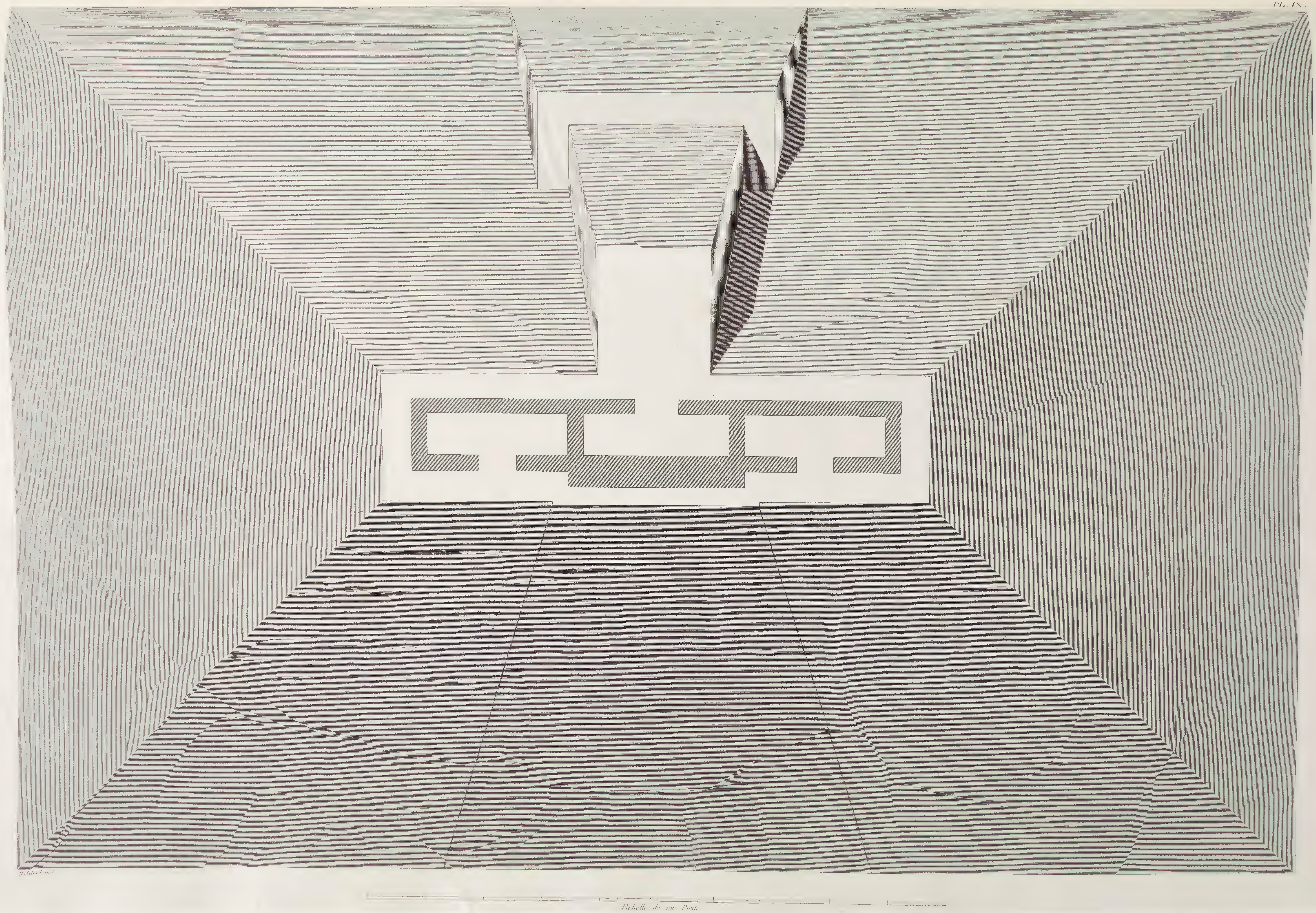


Plan topographique

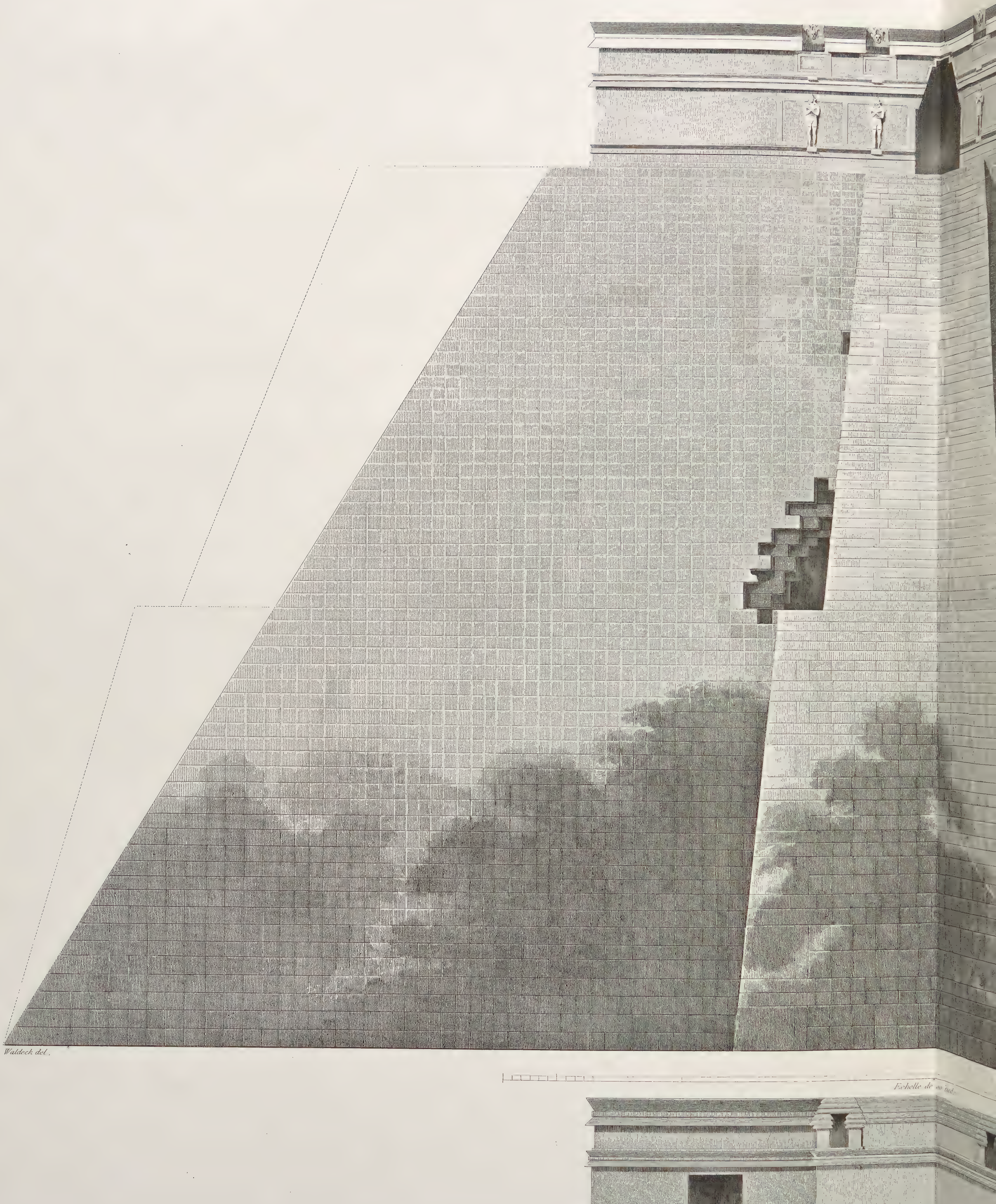
d'une partie des ruines de l'ancienne Itzalane,
Province de l'Iucatan. Variation 9° 14

- A Pyramide Kingsborough
- B 10 petits Tumili entièrement dégradés
- C Grande Place de l'intérieur des quatre temples
- D Temple du Soleil
- E Temple aux Astérismes, demeure des Vierges
- F Temple des Prêtres, situé au nord
- G Temple aux deux Serpents
- H Escaliers
- I Temple ou maison particulière
- J Temple des Vierges du feu
- K Autres temples que la saison pluvieuse ne me permit pas de dessiner
- L Grandes Terrasses soutenues par un mur de 5 pieds de haut. Sur celle du sud repose la pyramide du temple des vierges du feu; sur celle du nord, il n'y a que décombres et végétation

CARTE ET PLAN D'UNE PARTIE DES RUINES D'ITZALANE.



Plan de la pyramide de Kingsborough.

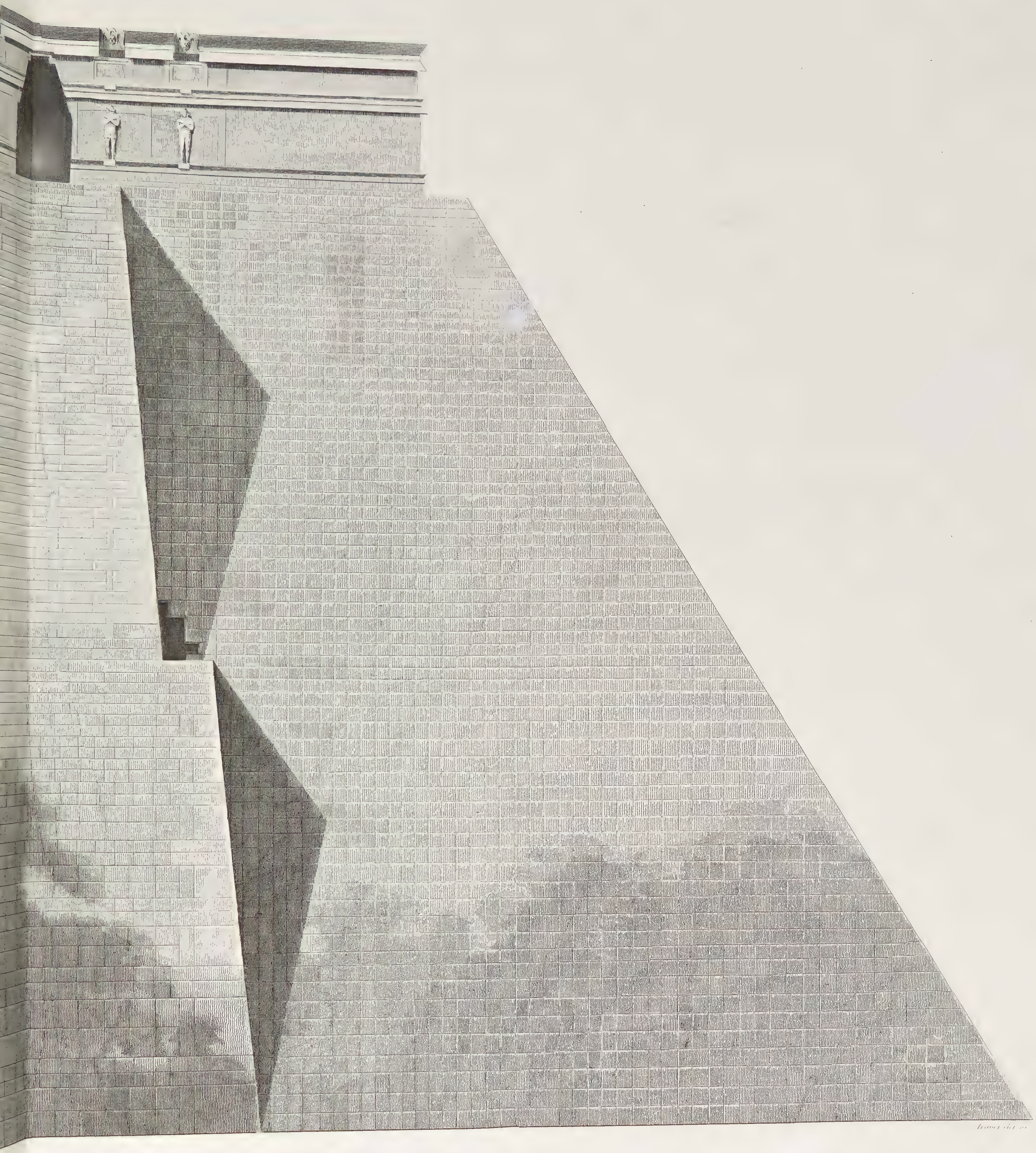


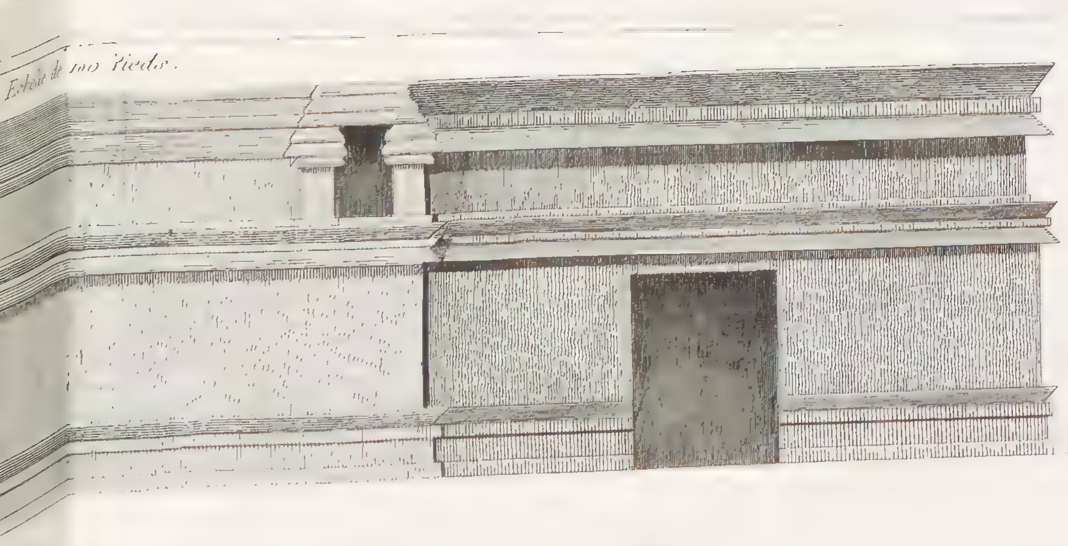
Waldeck del.

Echelle de

Élévation de la pyramide de

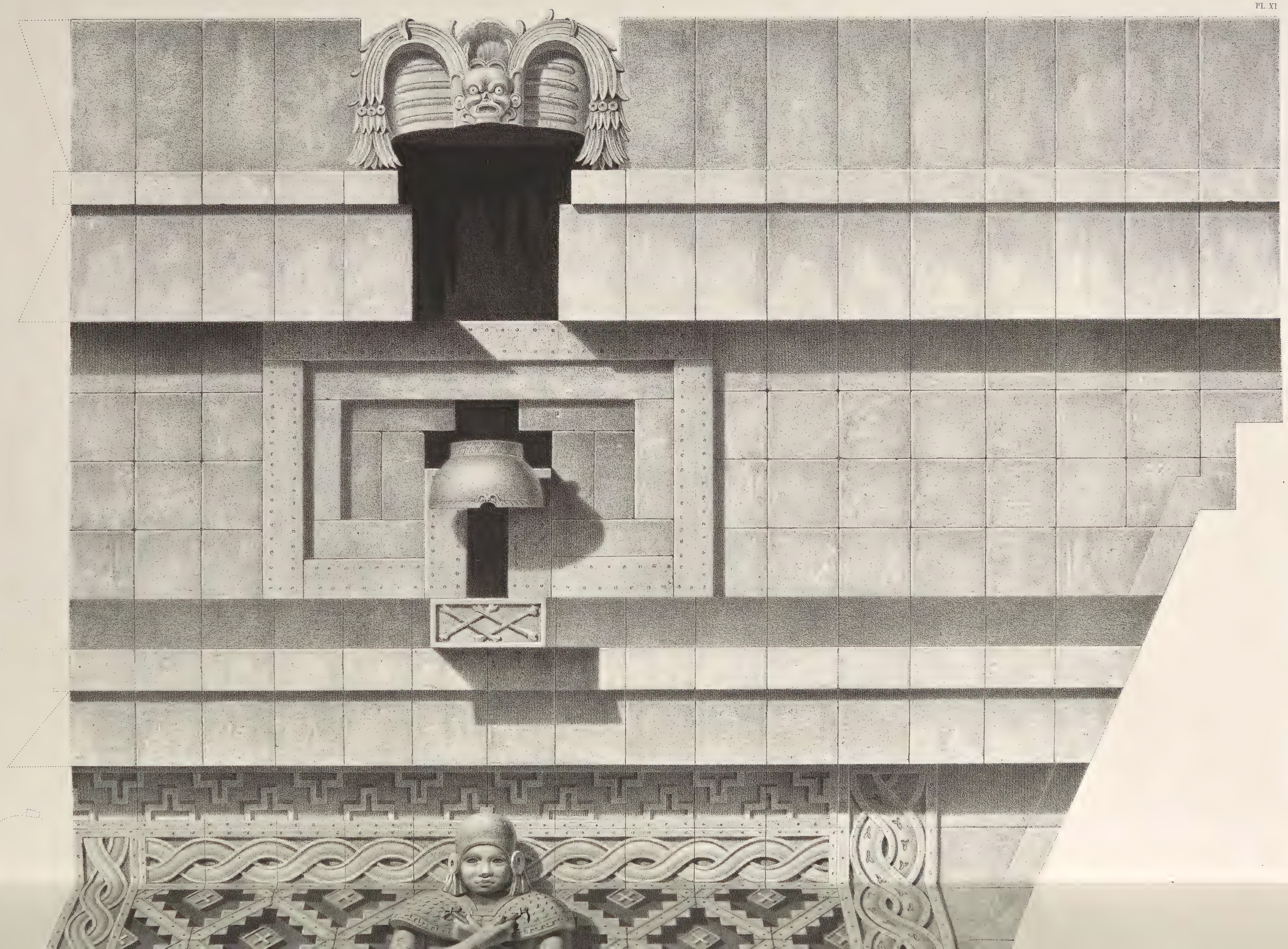
PL. X.

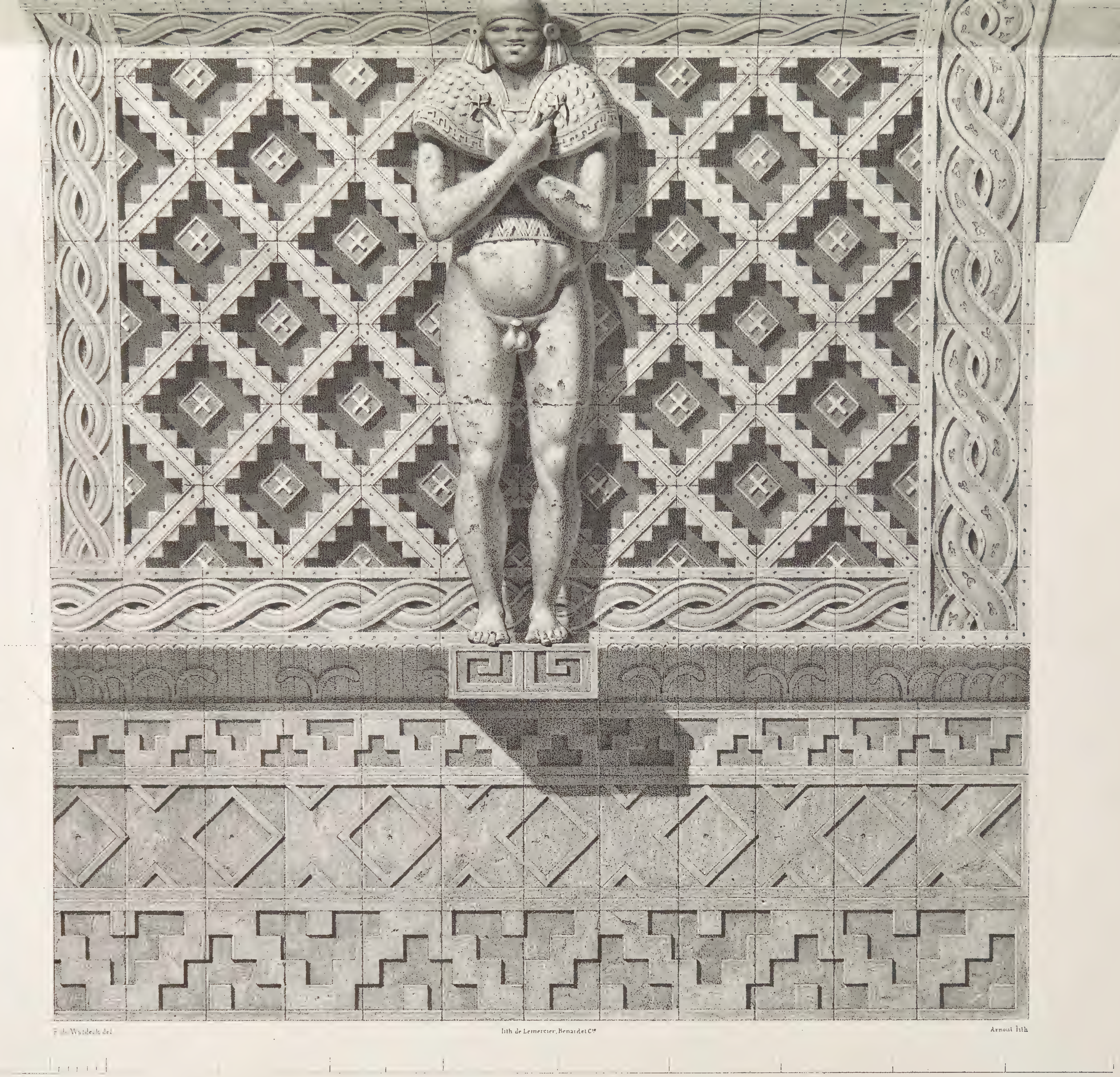




yramide de Kingsborough.

PL. XI





F. de Waldeck del. | lith de Lemercier, Benard et Cie | Arnout lith

ÉTUDE D'UNE PARTIE DE LA PYRAMIDE DE KINGSBOROUGH

Fig. C.

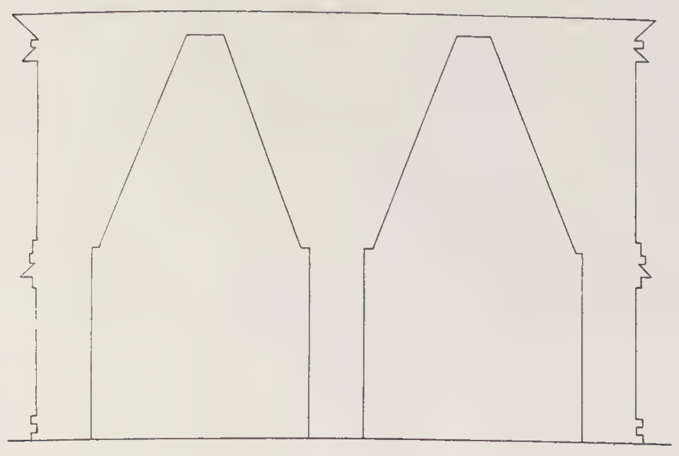
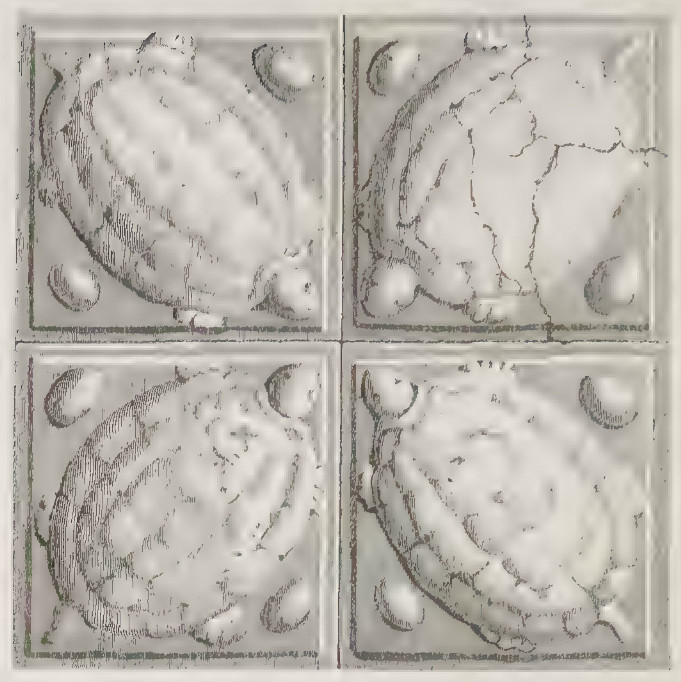
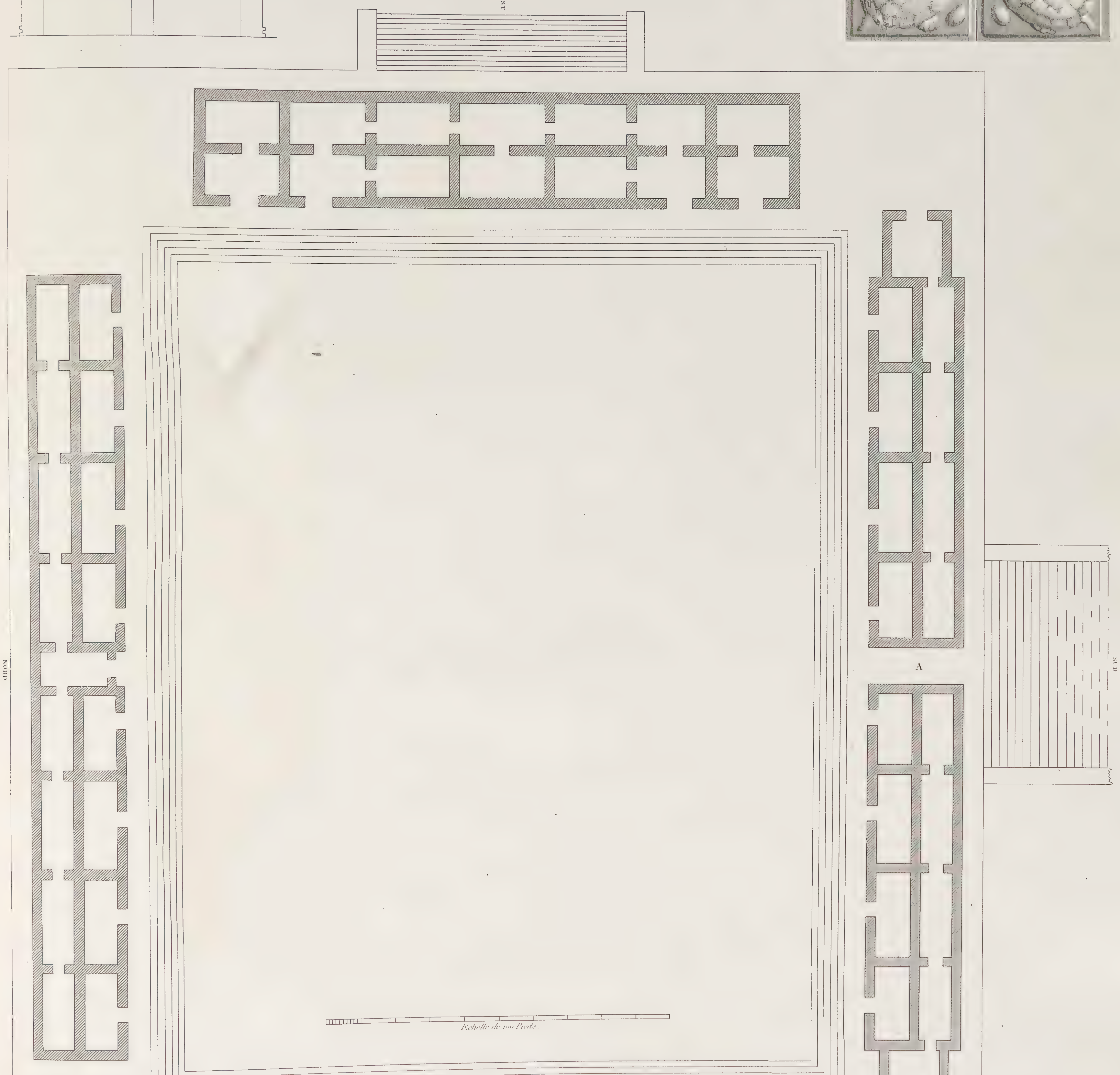
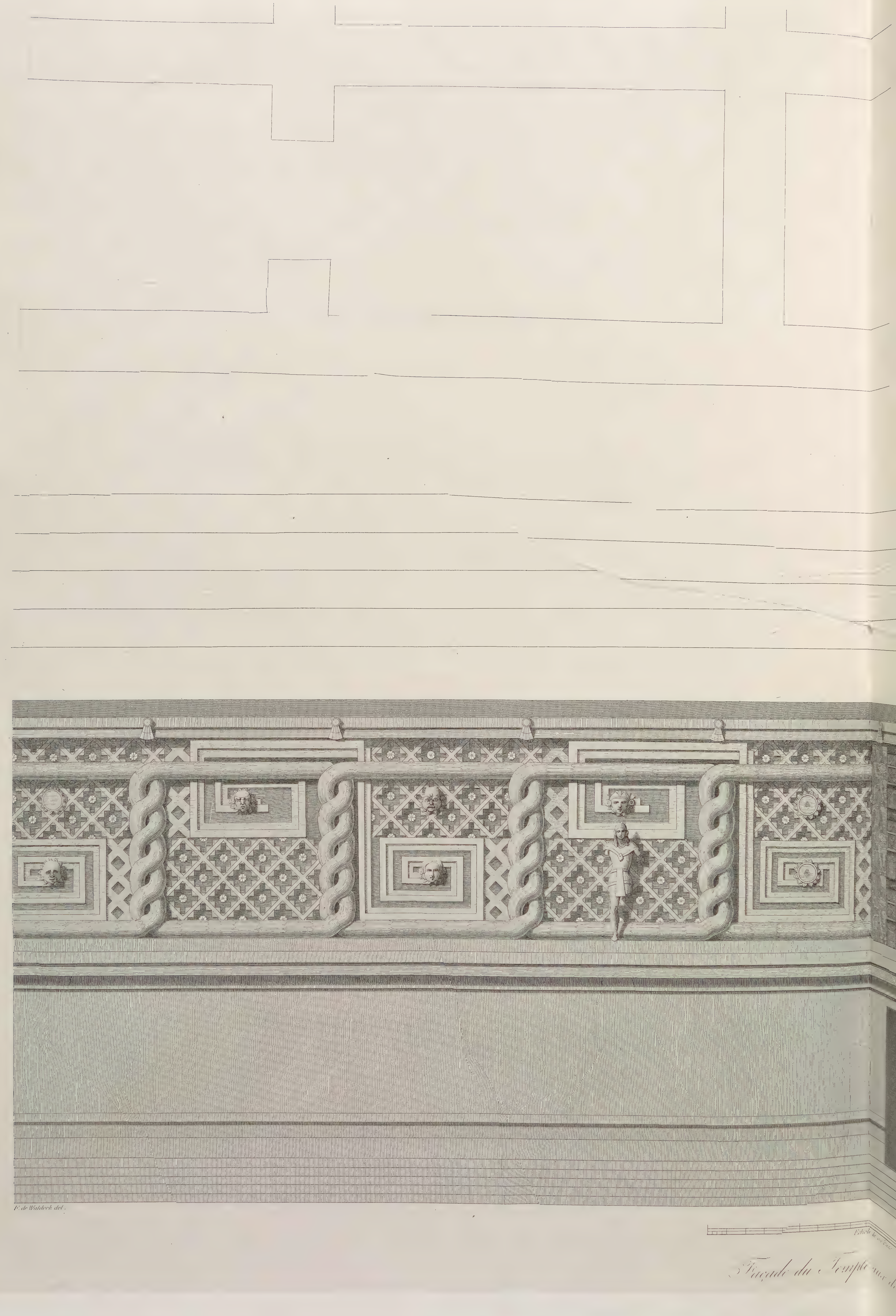


Fig. B.





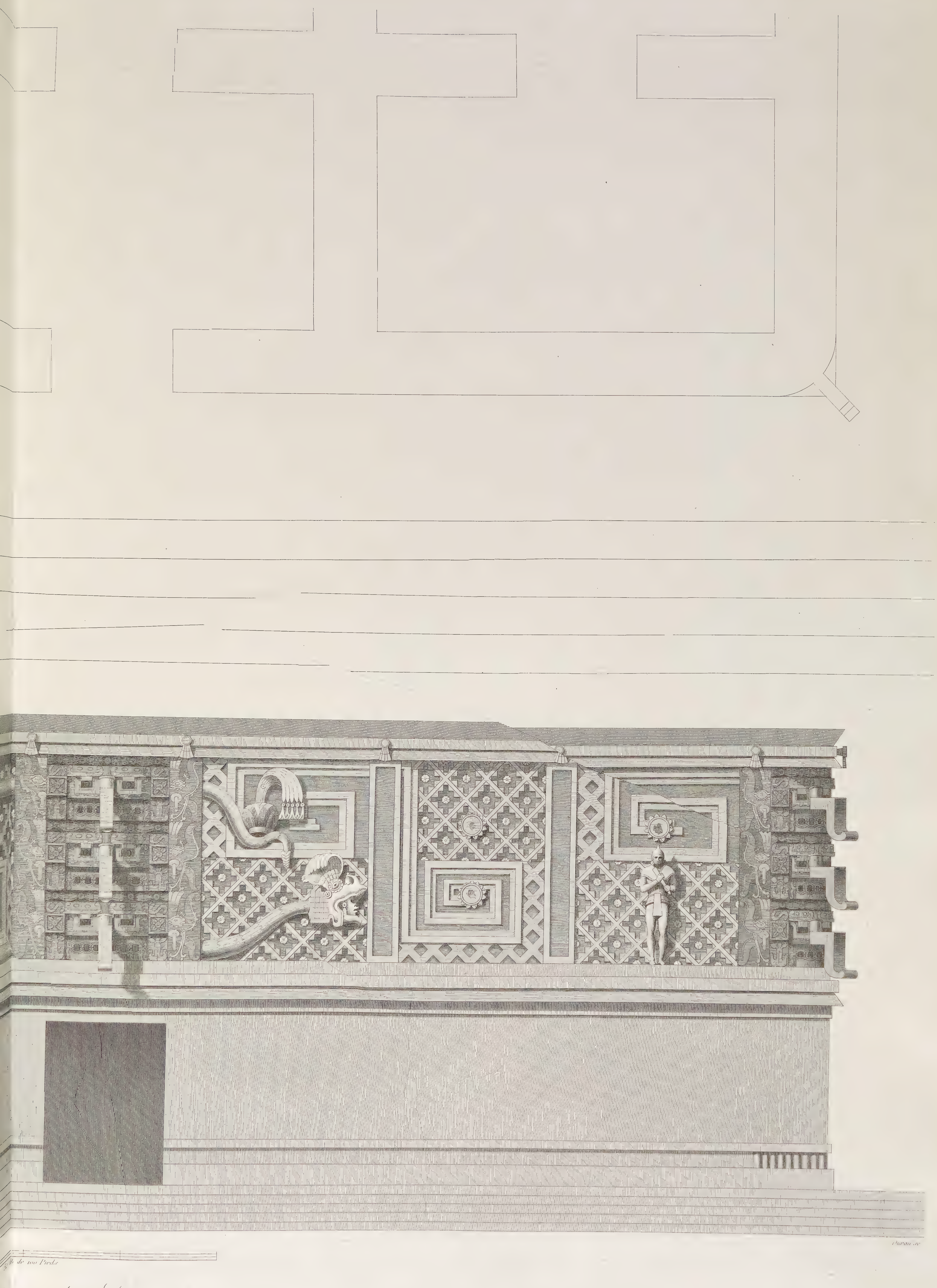
Plan du grand carré des quatre Temples.



F. de Waldeck del.

Façade du Temple aux d

PL. XIII



...lle de 100 Pieds

...aux deux Serpens.

Pl. XIV et XV

Fig B

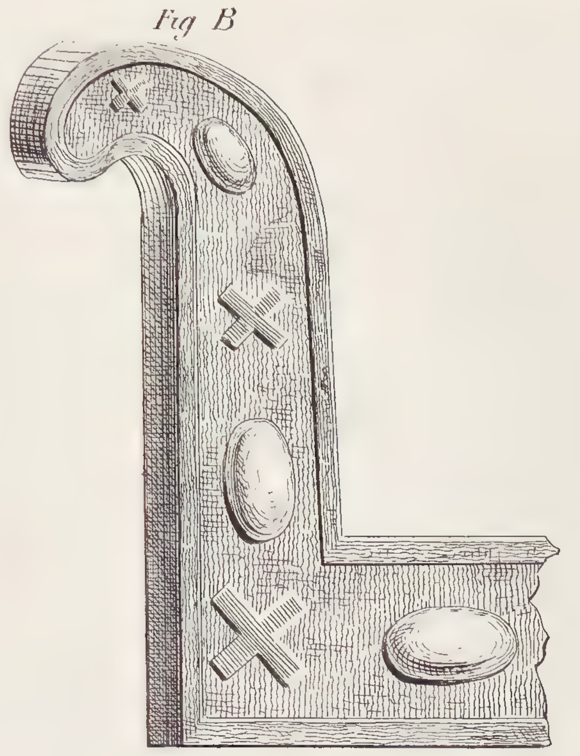
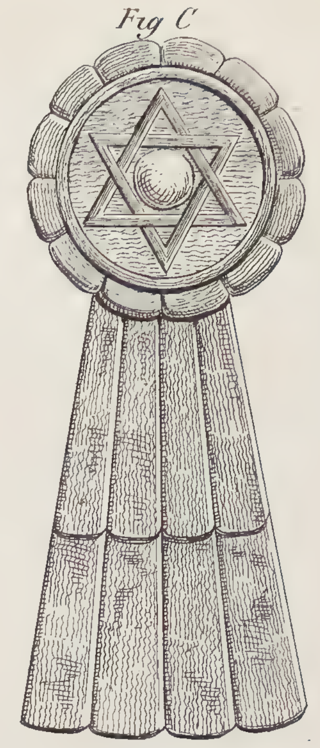
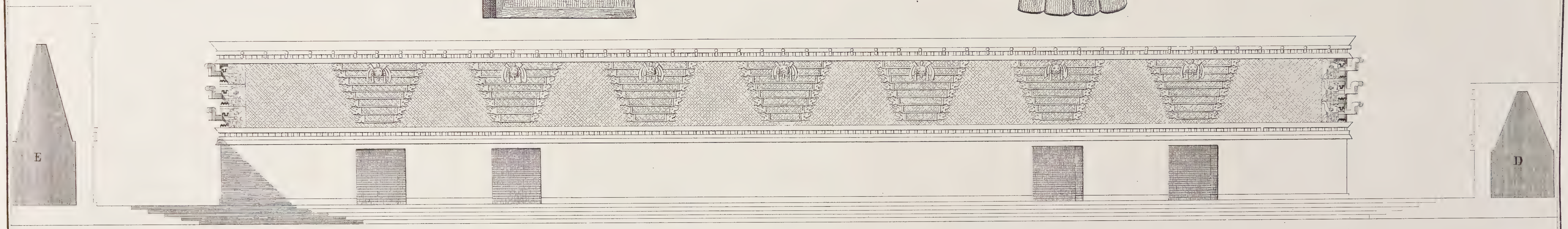
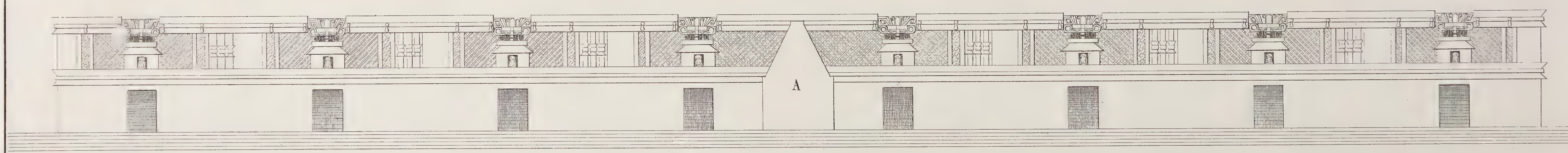


Fig C



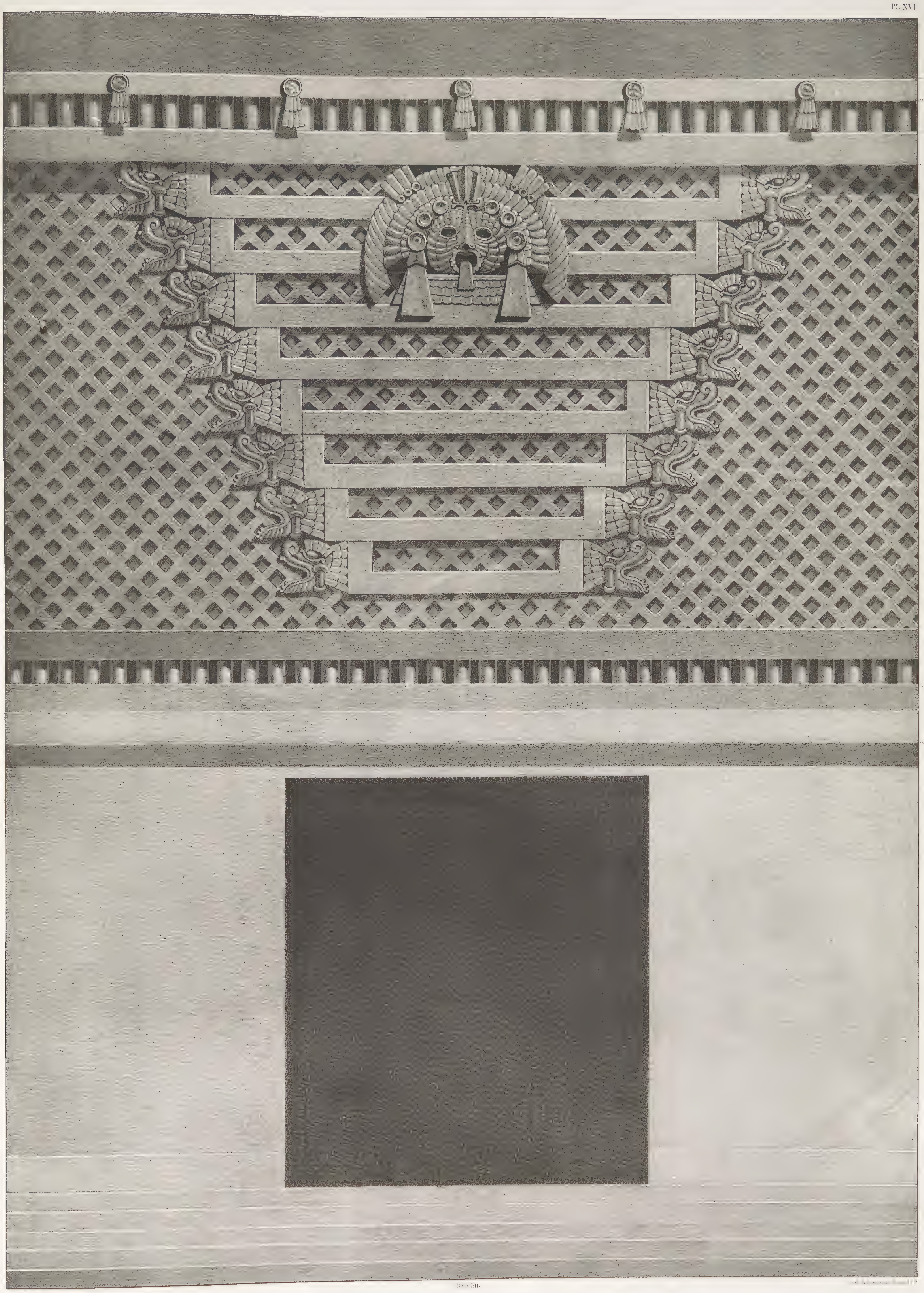


Elévation du Temple du soleil



Elévation du Temple des Asterismes

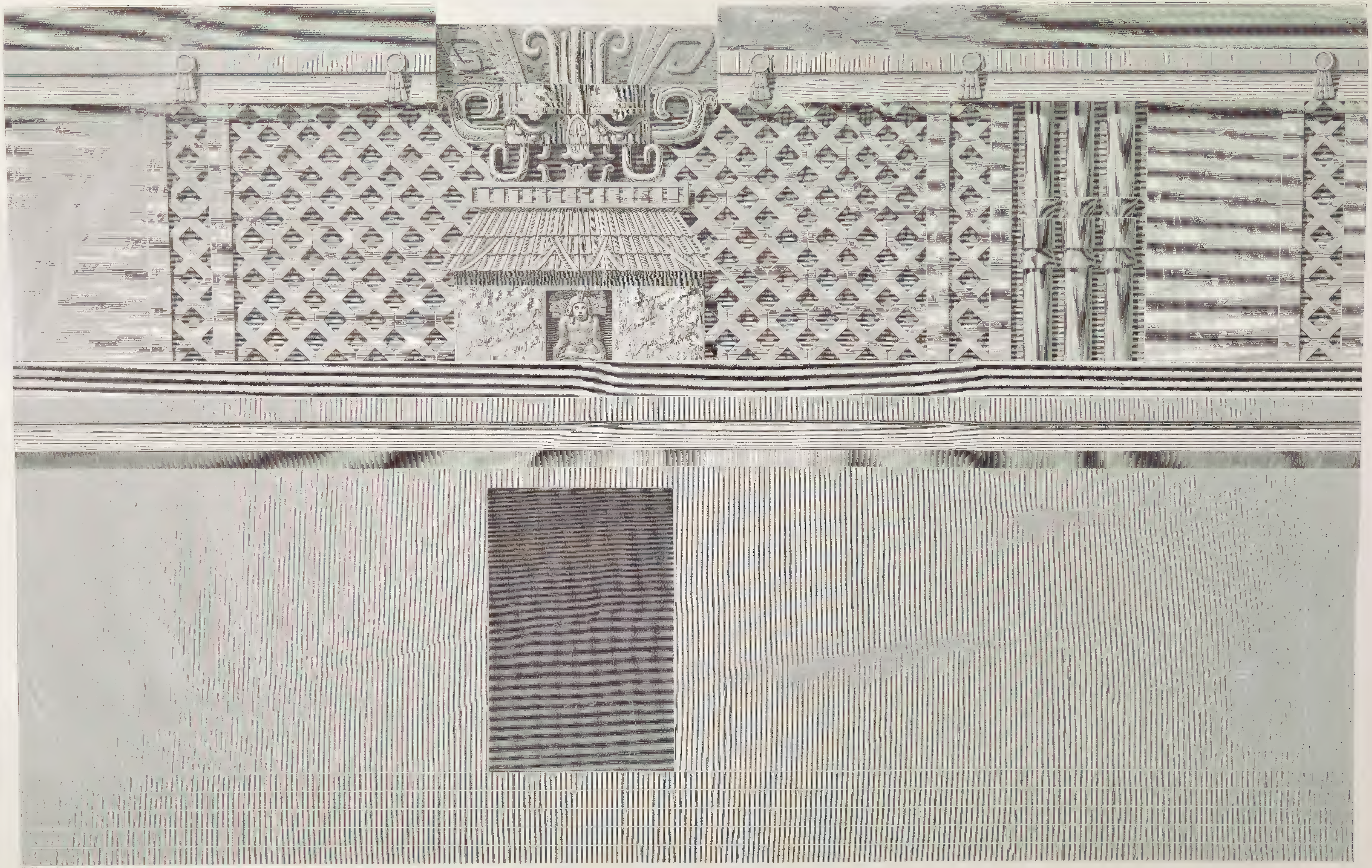




Waldeck del. Beer lith.

Échelle de 10 pieds Anglais

ÉTUDE D'UNE PARTIE DU TEMPLE DU SOLEIL.



Waldeck del.

Étude d'une partie du Temple aux Astérismes.

Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 4. 3



Fig. 3. 4



... par Beer d'après les dessins de M. Waldeck.

Lith. de Lemercier, ...

MASCARONS.

Pl. XIX



Lith. par Arnout d'après les dessins de M.r Waldeck.

Lith. de Lemercier, Benard et C.ie

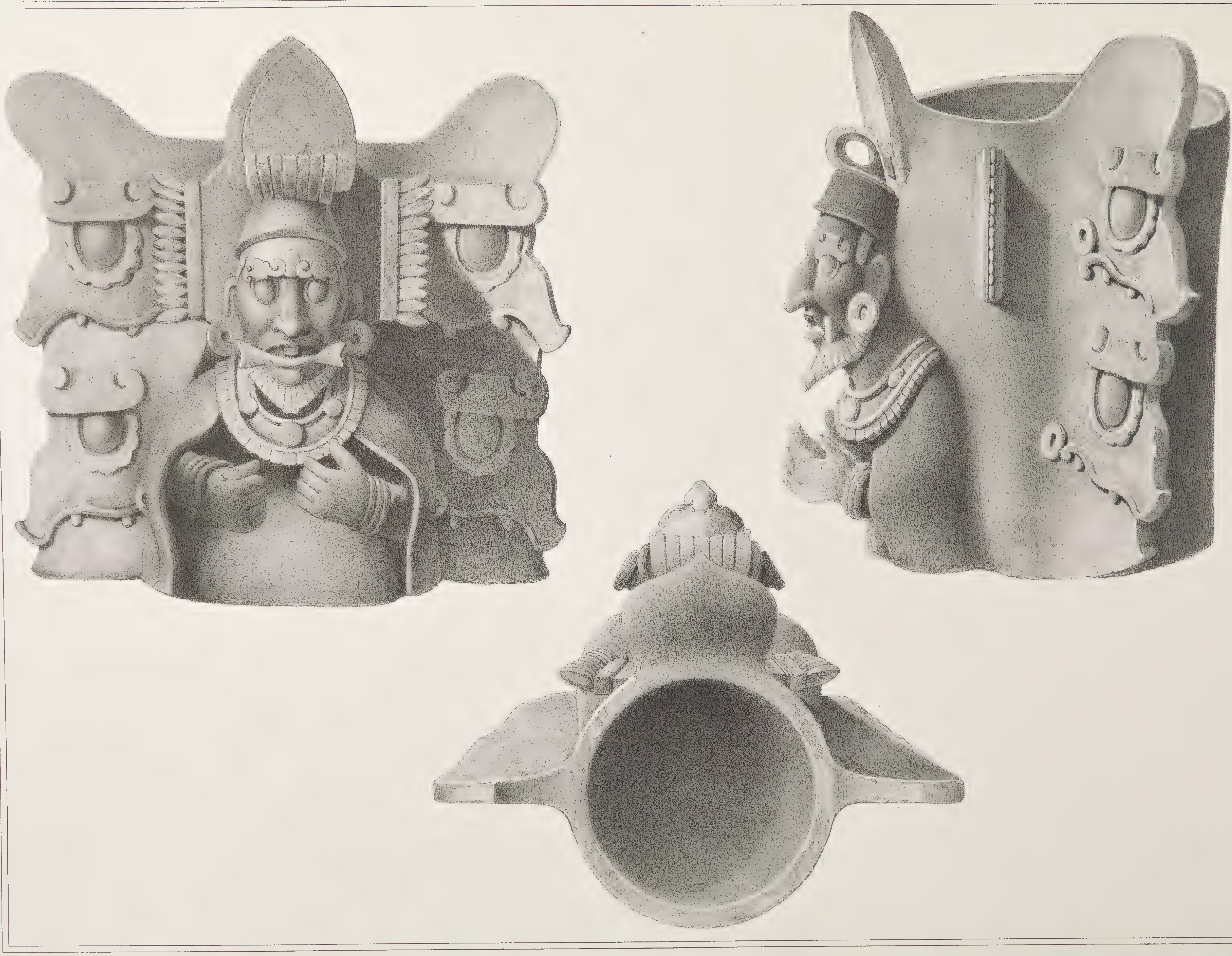
IDOLES ET VASES EN TERRE CUITE.

Pl. XX



... Mr Waldeck — Lith. de Lemercier, Benard et Cie

IDOLES ET VASES EN TERRE CUITE.



lith. par Arnout d'après les dessins de M.r Waldeck

Lith. de Lemercier, Benard et C.ie

IDOLES ET VASES EN TERRE CUITE.



par Waldeck

RELIEF ASTRONOMIQUE DE PALENQUÉ.